JUIN 1965 Galaxie • Les Maîtres des Dragons par JACK VANCE • 14

Galaxie

JUIN 1965

N° 14

2 F 50

LES MAITRES DES DRAGONS

Un roman de

JACK VANCE

15
(H)



L'AVENTURE DANS L'ANTICIPATION

JUIN 1965

N° 14

2 F 50

SOMMAIRE

COUVERTURE DE GAUGHAN : Les Maîtres des Dragons

Maurice Renault
Directeur

Alain Dorémieux
Rédacteur en chef

GALAXIE est publié mensuellement par les éditions Opta, 96 rue de la Victoire, Paris-9e (administration : PIG. 87-49 ; rédaction : PIG. 27-51). La rédaction ne reçoit que sur rendez-vous. Aucun manuscrit français n'est sollicité. La publication des récits contenus dans ce numéro est faite avec l'accord de Galaxy Publishing Corporation, New York (USA).

Tarif des abonnements : 6 mois, France 14 F, Etranger 15 F 80 ; 1 an, France 27 F, Etranger 30 F 60. A régler 24 rue de Mogador, Paris-9e (TRI. 40-56), CCP Paris 1848-38. Pour commande de tout numéro antérieur, verser 2 F 50. Vente à l'étranger : Belgique, 35 FB ; Algérie, 285 F ; Maroc, 2,90 DH.

(voir page 5)

Attention : hâtez-vous de commander FONDATION !

C'est le 20 mai que se clôt la souscription à la trilogie **Fondation,** première édition intégrale de l'œuvre célèbre d'Isaac Asimov. Vous n'avez donc plus que quelques jours pour bénéficier du prix de lancement.

Rappelons que ce chef-d'œuvre de la science-fiction américaine était depuis neuf ans resté incomplet en France, seule la première partie ayant paru autrefois.

Les trois romans qui se font suite : **Fondation, Fondation et Empire** et **Seconde Fondation,** sont réunis en un fort volume de 600 pages, à tirage limité et numéroté, sous couverture cartonnée, avec gardes, fers, introduction sur l'auteur et son œuvre, et bibliographie. La parution aura lieu à la fin du mois de mai.

Vous pouvez encore nous envoyer votre commande, à l'aide du bulletin inséré page ci-contre. Vous pourrez ainsi profiter du prix de souscription de 25 F, qui sera porté à 28 F après le 20 mai (ou le 15 juin si vous résidez outre-mer).

LES VOISINS

par ROBERT SILVERBERG

ILLUSTRÉ PAR NODEL

Des ennemis mortels ? Oui, sauf un détail : ils étaient pratiquement devenus immortels...

Une nouvelle couche de neige était tombée durant la nuit. A présent, elle s'étendait comme un blanc linceul sur les deux ou trois mètres de neige plus ancienne qui couvraient déjà la plaine. Maintenant, tout était d'une blancheur immaculée, jusqu'au bout, ou presque, de l'horizon. En regardant à travers le hublot de sécurité, épais de trente centimètres, qui s'ouvrait dans la salle des commandes, Michael Brown aperçut tout d'abord la zone de terre brune d'une centaine de mètres de diamètre qui entourait sa maison, puis le début du champ de neige griffé par la silhouette hirsute de quelques rares arbres nus, et enfin une tache à l'horizon : la tour métallique qui était la demeure d'Andrew McDermott.

En soixante-dix ou quatre-vingts ans, Holt n'avait jamais jeté les yeux sur l'habitation de McDermott sans éprouver un sentiment d'irritation et de haine. La planète était pourtant suffisamment grande, n'est-ce pas ? Pourquoi McDermott avait-il choisi d'édifier son innommable tas de ferraille à l'endroit précis où il devait immanquablement tomber sous les


NODEL

regards de Holt, jour après jour ? La propriété de McDermott était assez étendue. Il aurait facilement pu édifier sa maison à une centaine de kilomètres à l'est, sur les bords de la large et peu profonde rivière qui traversait le cœur du continent. Il ne l'avait pas voulu. Holt avait poliment suggéré cette solution lorsque géomètres et architectes étaient venus pour la première fois de la Terre. Avec non moins de politesse, McDermott avait insisté pour édifier sa demeure à l'endroit qu'il avait choisi.

Elle s'y trouvait toujours. Michael Holt, l'observant d'un œil mauvais, sentit ses entrailles se convulser. Il se dirigea vers le panneau de contrôle des armements et laissa reposer sa main maigre, aux veines noueuses, sur un rhéostat rutilant.

Il y avait presque quelque chose d'érotique dans la manière dont il caressait les boutons et tirettes. Maintenant qu'il approchait de ses deux cents ans, c'est rarement de cette façon qu'il manipulait le corps de ses épouses. Il faut dire qu'il aimait ses femmes avec moins de passion que ses télécommandes d'artillerie, qui lui auraient permis de réduire Andrew McDermott en poudre.

Qu'il s'avise seulement de me provoquer, pensa Holt.

Il se tenait debout devant le panneau, grand, maigre, avec son visage ravagé, son nez de rapace et sa tignasse de cheveux d'un roux délavé, d'une épaisseur surprenante. Il ferma les yeux et s'offrit le luxe d'un rêve éveillé.

Il imagina qu'Andrew McDermott l'avait offensé. Non par ce défi permanent que constituait sa seule présence dans son champ visuel, mais en commettant un affront direct et réel. Comme de braconner sur ses terres, par exemple. Ou d'envoyer un robot abattre un arbre sur la limite de leurs propriétés réciproques. Ou de faire installer un écriteau au néon portant un texte chargé d'une ironie vulgaire à son endroit. N'importe quoi, pourvu qu'il pût y trouver le prétexte d'ouvrir les hostilités.

Alors, Holt se vit pénétrer dans la salle des commandes et lancer un ultimatum à l'ennemi. « Jetez bas cet écriteau, McDermott, » dirait-il, ou encore : « Empêchez vos robots de pénétrer sur ma propriété ! Sinon c'est la guerre ! »

Bien entendu, McDermott répondrait par une décharge de radiations, parce que c'était dans sa manière sournoise. Les écrans déflecteurs des premières lignes de défense de Holt encaisseraient la décharge avec aisance, l'absorberaient et la canaliseraient vers ses propres générateurs.

Puis, en dernier recours, Holt riposterait. Ses mains saisiraient fermement les leviers de contrôle. Des arcs fulgurants chargés d'é-

nergie jailliraient vers l'ionosphère et rebondiraient vers la demeure de McDermott, perçant ses dérisoires écrans comme de vulgaires feuilles de papier. Holt se voyait, les articulations crispées sur les commandes, lançant avec ferveur décharge après décharge, tandis qu'à l'horizon la hideuse cahute d'Andrew McDermott, dévorée par un feu d'artifice infernal, s'effondrait, s'écroulait et fondait pour se répandre en mares fumantes sur la neige.

Oui, ce serait vraiment un moment digne d'être vécu !

L'instant du triomphe suprême !

L'instant de quitter enfin les commandes, de regarder à travers le hublot et d'apercevoir les braises rougeoyantes de ce qui avait été la maison de McDermott. De flatter les leviers de contrôle comme s'il se fût agi des flancs d'un vieux cheval tendrement aimé. De quitter sa maison, de franchir la limite séparant les deux propriétés, de se repaître les yeux du spectacle des ruines calcinées, et de constater enfin que l'ennemi était anéanti.

Ensuite, il y aurait évidemment une enquête. Les cinquante seigneurs de la planète se réuniraient pour discuter des causes de la bataille, et Holt expliquerait : « Il m'a stupidement provoqué. Inutile de vous dire à quel point il m'avait offensé en construisant sa maison à portée de ma vue. Mais cette fois... »

Et les seigneurs, collègues de Holt, opineraient sagement du chef. Ils comprendraient, car, autant que Holt lui-même, ils tenaient à préserver de la profanation leurs panoramas personnels. Ils rendraient un non-lieu en sa faveur, et afin qu'un nouveau venu ne soit pas tenté de renouveler la même offense, ils lui attribueraient la portion des terres de McDermott qui s'étendait jusqu'à l'horizon.

Michael Holt sourit. Ce rêve éveillé lui causait une intense satisfaction. Son cœur battait peut-être avec un peu trop d'ardeur quand il se représentait le tas de scories à l'horizon. Il fit un effort pour recouvrer son calme. Il n'était après tout qu'un vieil homme fragile, en dépit de la répugnance qu'il éprouvait à se l'avouer, et même l'émotion engendrée par un rêve émoussait ses forces.

Il s'éloigna du panneau de contrôle et retourna au hublot.

Rien n'avait changé. La zone de terre brune où ses unités calorifiques gardaient la neige à distance, puis le champ de neige tout blanc, et enfin l'excroissance odieuse à l'horizon, rutilant d'un éclat cuivré sous les faibles rayons du soleil de midi. Holt se rembrunit. Le rêve éveillé n'avait rien changé. Aucune décharge n'avait été lancée. La tanière de McDermott déflorait toujours le paysage. Tournant les talons, Holt se dirigea d'un pas traînant vers la sortie de la pièce, pour prendre

l'ascenseur qui le ramènerait vers sa famille, cinq étages plus bas.

2

L'APPAREIL d'intercommunications grésilla. Holt tourna ses yeux vers l'écran avec surprise.

— « Oui ? »

— « Un appel de l'extérieur pour vous, Seigneur Holt. Le Seigneur McDermott voudrait vous parler, » dit la voix métallique et sans timbre.

— « Vous voulez dire le secrétaire du Seigneur McDermott ? »

— « Il s'agit du Seigneur McDermott en personne, Votre Seigneurie. »

Holt cilla. « Vous plaisantez. Il y a cinquante ans qu'il ne m'a pas appelé. S'il s'agit d'un canular, je ferai court-circuiter vos organes ! »

— « Il n'est pas en mon pouvoir de plaisanter, Votre Seigneurie. Dois-je répondre au Seigneur McDermott que vous ne désirez pas lui parler ? »

— « Bien entendu ! » dit Holt d'une voix coupante. « Non... attendez. Tâchez de savoir ce qu'il désire. Et répondez-lui ensuite que je ne peux pas lui parler. »

Holt se laissa tomber sur un siège devant l'écran. A l'aide de son coude, il enfonça un bouton, et des doigts minuscules se mirent à masser les muscles de son dos, à l'endroit où les poisons suscités par la tension s'étaient subitement rués pour les raidir.

Pour quelle raison McDermott l'appelait-il ?

Pour se plaindre, naturellement. Sans doute d'une sérieuse violation de son territoire, puisque McDermott éprouvait le besoin d'appeler en personne.

Michael Holt sentit son sang s'échauffer. Qu'il se plaigne ! Qu'il accuse ! Peut-être serait-ce le prétexte pour ouvrir les hostilités, enfin ! Holt mourait d'envie de déclarer la guerre. Patiemment, il accumulait les armements décade après décade, et il savait qu'il possédait sans aucun doute le moyen de détruire McDermott dès les secondes qui suivraient les premières décharges. Nul écran au monde n'était capable de résister à l'artillerie que Holt avait assemblée. L'issue d'un conflit n'était pas douteuse. *Qu'il prenne l'initiative*, priait Michael Holt. *Qu'il déclenche l'agression ! Je suis prêt et plus que prêt à le recevoir !*

Le vibreur grésilla de nouveau. La voix de robot du secrétaire de Holt se fit entendre. « Je lui ai parlé, Votre Seigneurie. Il ne veut rien dire. Il veut vous parler personnellement. »

Holt soupira. « Très bien. Passez-le moi. »

L'écran fut le siège d'un chaos électronique au moment où le robot substitua un canal extérieur au canal intérieur. Holt se tenait raide sur son siège, contrarié par

l'angoisse soudaine qui l'avait envahi. Il s'aperçut que, chose étrange, il avait oublié jusqu'au timbre de voix de son ennemi. Depuis des années, ils avaient échangé leurs communications par l'intermédiaire de robots.

L'écran s'éclaircit, tout en restant soumis au dispositif de brouillage. Une voix rauque et plaintive se fit entendre. « Holt ? Holt, où êtes-vous ? »

— « Dans mon fauteuil, McDermott. Qu'est-ce qui ne va pas ? »

— « Branchez votre écran. Laissez-moi vous voir, Holt. »

— « Vous n'avez pas besoin de me voir pour me parler. Serait-ce mon visage qui vous fascine ? »

— « Je vous en prie. Le moment est mal choisi pour nous quereller. Branchez votre écran ! »

— « Permettez-moi de vous rappeler, » répondit Holt froidement, « que c'est vous qui m'avez appelé. Les lois de la politesse me donnent le privilège de choisir le mode de transmission. Et je préfère ne pas être vu. J'aurais également préféré ne pas vous parler. Je vous donne trente secondes pour exposer vos doléances. Des affaires importantes m'attendent. »

Il y eut un silence. Holt étreignit les bras de son fauteuil et fit s'accentuer le massage. Il s'aperçut avec irritation que ses mains tremblaient. Il fusillait l'écran du regard, comme s'il avait pu brûler le cerveau de son ennemi en lançant de furieuses pensées dans l'appareil.

McDermott dit enfin : « Je n'ai aucune doléance à formuler, Holt Seulement une invitation. »

— « A prendre le thé ? » ricana Holt.

— « Appelez ça comme vous voudrez. Je voudrais que vous veniez chez moi, Holt ! »

— « Vous avez perdu l'esprit ! »

— « Pas encore. Venez me voir ! Décidons d'une trêve, » dit McDermott. « Nous sommes tous deux vieux, malades et stupides. Il est temps de mettre fin à cette haine. »

Holt se mit à rire. « Nous sommes vieux tous deux, oui. Mais je ne suis pas malade, et pour ce qui est de la stupidité, je vous en laisse le monopole. N'est-il pas un peu tard pour échanger des rameaux d'olivier ? »

— « Il n'est jamais trop tard. »

— « Vous savez qu'il ne pourra jamais être question de paix entre nous, » continua Holt, « tant que votre infecte maison se dressera au-dessus des arbres. C'est une offense pour ma vue, McDermott. Jamais je ne vous pardonnerai de l'avoir construite. »

— « Voulez-vous m'écouter ? » dit McDermott. « Lorsque je serai mort, vous pourrez la faire sauter si cela vous chante. Tout ce que je vous demande, c'est de venir ici. J'ai... besoin de vous, Holt. Je voudrais que vous me rendiez visite. »

— « Pourquoi ne venez-vous pas

chez moi dans ce cas ? » railla Holt. « Je vous ouvrirai ma porte toute grande. Nous nous assoierons côte à côte auprès du feu et nous évoquerons toutes ces années consacrées à une haine mutuelle. »

— « Si j'étais capable de me déplacer pour aller jusqu'à vous, » répondit McDermott, « nous n'aurions nul besoin de nous rencontrer. »

— « Que voulez-vous dire ? »

— « Branchez votre écran et vous verrez. »

Michael Holt fronça les sourcils. Il savait qu'il était devenu hideux avec l'âge et il n'avait nulle envie de se montrer à son ennemi. Mais il ne pouvait voir McDermott sans se montrer à lui du même coup. D'un geste impulsif, Holt appuya le bouton de contrôle sur son fauteuil. Le brouillard qui recouvrait l'écran se dissipa et une image apparut.

Tout ce que Holt pouvait distinguer, c'était un visage, creusé, ravagé. McDermott avait plus de deux cents ans, Holt le savait, et il paraissait son âge. Il n'y avait pas de chair sur le visage. La peau reposait comme du parchemin sur les os. Le côté gauche de sa figure était déformé, les narines semblaient des trous béants, le coin de la bouche s'effondrait pour révéler les dents, les paupières cachaient la moitié de la cornée. McDermott était invisible au-dessous du menton : enseveli dans une prothèse, son corps baignait probablement dans un bain nutritif. Il était évidemment en piteux état.

— « J'ai eu une attaque, Holt, » dit-il. « Je suis paralysé du cou jusqu'aux pieds. Je ne pourrais pas vous faire de mal. »

— « Quand cela s'est-il produit ? »

— « Il y a un an. »

— « Vous avez bien gardé le secret, » dit Holt.

— « Je ne pensais pas que cela pût vous intéresser. Maintenant, c'est différent. Je meurs, Holt, et je voudrais vous voir encore une fois face à face avant de mourir. Je sais que vous êtes méfiant. Vous pensez que je suis fou de vous demander de venir. Je débrancherai mes écrans. J'enverrai tous mes robots de l'autre côté de la rivière. Je serai absolument seul ici, et vous pouvez vous faire escorter d'une armée si vous le désirez. Cela ressemble peut-être à un piège. Je sais que telle serait mon impression si j'étais à votre place. Mais il ne s'agit pas d'un piège ! Ne pouvez-vous me croire ? Je vous ouvrirai ma porte toute grande. Vous pourrez venir me rire au nez. Mais venez. J'ai quelque chose à vous dire qui est pour vous d'une importance vitale. Et il faudra que vous soyez ici en personne lorsque je parlerai. Vous ne regretterez pas d'être venu. Croyez-moi, Holt. »

Holt contemplait la créature ra-

vagée qui apparaissait sur l'écran. Il tremblait de doute et de confusion.

Le bonhomme avait dû perdre la tête ! Il y avait des années que Holt avait franchi pour la dernière fois la limite de protection déterminée par ses propres écrans. Et voici maintenant que McDermott lui demandait, non seulement de se présenter en terrain découvert, où il serait facile de l'abattre impunément, mais encore de pénétrer dans sa maison, d'aller se jeter dans la gueule du loup.

Absurde !

— « Permettez-moi de vous donner la preuve de ma sincérité, » dit McDermott. « Mes écrans sont débranchés. Tirez sur ma maison. Visez au hasard. Allez-y, faites de votre mieux ! »

Profondément troublé, en proie à l'incertitude, Holt se leva de son fauteuil et, sortant du champ du visophone, s'approcha de la console de contrôle d'artillerie. Combien de fois il avait caressé ces boutons et ces leviers, sans oser jamais tirer si ce n'est des coups d'essai dirigés sur des objets appartenant à sa propriété ! C'est avec un sentiment d'irréalité qu'il pointait enfin ses armes sur la tour brillante de la maison de McDermott. Un flot d'émotion l'envahit. Ne s'agissait-il pas d'une ruse subtile destinée à provoquer en lui une fatale crise cardiaque, due à un excès d'émotion ?

Il saisit les commandes. Il envisagea de lancer sur McDermott une décharge d'un millier de mégawatts, puis décida d'avoir recours à un flux moins puissant. Si les écrans étaient vraiment débranchés, le plus faible rayon serait efficace.

Il visa non sur la maison elle-même, mais un arbre situé dans le cercle intérieur de défense de McDermott. Il fit feu, toujours à demi-persuadé qu'il rêvait. Aussitôt, l'arbre fut transformé en un moignon haut d'un mètre.

— « Bravo ! » cria McDermott. « Continuez. Visez la maison ! Faites sauter une tour... les écrans sont débranchés ! »

Démence sénile ! pensa Holt. Perplexe, il releva la lunette de visée et dirigea son rayon contre l'un des bâtiments annexes de McDermott. La cuirasse de muraille brilla un moment et céda. Dix mètres carrés du château de McDermott s'étaient transformés en bouillie de protons, disséminée dans l'air froid.

Holt s'aperçut avec incrédulité que rien ne l'empêchait plus de détruire McDermott et son odieuse maison, de fond en comble.

Il ne risquait pas de contre-attaque. Nul besoin d'avoir recours à cette artillerie lourde qu'il avait jalousement accumulée en vue de cette éventualité. Un rayon léger suffirait pour mener l'opération à bien sans grandes difficultés.

Mais cette victoire était vraiment trop facile.

Quel plaisir tirerait-il de cette

exécution sommaire ? McDermott ne l'avait pas provoqué. Bien au contraire, du fond de son cocon, il l'invitait, le suppliait de venir le voir.

Holt revint devant son écran. « Je dois être aussi fou que vous, » dit-il. « Lâchez vos robots dans la campagne et laissez vos écrans débranchés. Je vais aller vous voir. Du diable si j'y comprends quelque chose, mais j'irai malgré tout. »

3

MICHAEL HOLT rassembla les membres de sa famille. Trois femmes, la plus vieille approchant sensiblement de son âge, et la plus jeune n'ayant que soixante-dix ans. Six fils, entre soixante et cent trente ans. Ses petits enfants. L'état-major de ses robots.

Il les réunit dans la grande salle du donjon, prit place au bout de la table et examina la rangée de visages, si semblables au sien. « Je vais rendre visite au Seigneur McDermott, » dit-il d'une voix calme.

Leurs physionomies témoignèrent aussitôt de l'émotion que leur causait cette nouvelle. Bien entendu, ils avaient trop le sens de la discipline pour émettre une opinion. Il était le Seigneur Holt. Sa parole avait force de loi, et il pouvait, si tel était son bon plaisir, les faire mettre à mort sur-le-champ. Un jour, il y avait de cela bien des années, il avait été contraint d'affirmer son autorité patriarcale précisément de cette manière, et nul ne s'aviserait désormais de l'oublier.

Il sourit. « Sans doute pensez-vous que je me suis amolli sur mes vieux jours, et vous avez peut-être raison. Mais McDermott a été victime d'une attaque. Il est entièrement paralysé. Il a quelque chose à me dire, et je vais me rendre chez lui. Ses écrans sont débranchés et il va lâcher tous ses robots dans la nature. Si j'avais voulu, j'aurais pu désintégrer sa maison. »

Il voyait les muscles se contracter dans la mâchoire de ses fils. Ils auraient bien voulu protester, mais ils n'osaient pas.

« Je partirai seul, » continua Holt, « avec une escorte de quelques robots. Si je ne vous ai pas donné de mes nouvelles une demi-heure après que vous m'aurez vu pénétrer dans la maison, je vous donne l'autorisation de venir me chercher. Si l'expédition de secours rencontre de l'opposition, ce sera la guerre. Mais je pense que tout se passera très bien. Si l'un de vous s'avisait de partir à ma recherche avant une demi-heure, il serait mis à mort. »

Son regard se posa tour à tour sur chacun des assistants. L'instant était critique, il le savait. S'ils puisaient en eux-mêmes suffisamment d'audace, ils pourraient décider qu'il était devenu fou et le dé-

clarer déchu. Le fait s'était déjà produit dans d'autres familles. Ils pouvaient le réduire à l'impuissance, modifier le programme de tous les robots pour qu'ils obéissent à leurs ordres, et le confiner dans son aile de la maison. Il leur avait donné maintenant des preuves suffisantes de son irresponsabilité.

Mais ils ne firent pas un mouvement. Il leur manquait le nerf nécessaire. Ils demeuraient sur leurs sièges, pâles, bouleversés et stupéfaits, tandis qu'il faisait rouler son fauteuil devant eux et quittait la grande salle.

En moins d'une heure, il était prêt à partir. Quatre des sept mois d'hiver s'étaient écoulés, et Michael Holt n'avait pas quitté sa demeure depuis les premières chutes de neige. Mais il n'avait rien à craindre de la part des éléments. Il n'entrerait pas en contact avec l'air glacé de la plaine où la température était inférieure à zéro. Il pénétra dans sa voiture, à l'intérieur de sa maison, et elle franchit le périmètre de défense, telle une larme noire et luisante glissant sur la neige fraîche. Huit de ses robots l'accompagnaient, escorte suffisante pour parer à tout événement.

Sur son écran de bord, il observait la scène qui se déroulait devant la demeure de McDermott. Les robots en sortaient en file indienne, franchissant la grille principale. Il les vit prendre la direction de l'est et disparaître de l'autre côté de la maison. Le robot de vigie annonça qu'ils se dirigeaient par douzaines vers la rivière.

Les kilomètres succédaient aux kilomètres. Des arbres noirs aux branches tourmentées émergeaient de la neige et la voiture de Holt serpentait entre eux. En contrebas, dans le lointain, s'étendaient les champs fertiles. Au printemps, ils seraient tous verts. Les feuillages des arbres masqueraient la tanière de McDermott, mais sans pouvoir tout à fait la dissimuler. Durant l'hiver, la laide bâtisse couleur de cuivre était entièrement visible. C'est ce qui rendait les hivers d'autant plus pénibles à supporter pour Holt.

Un robot dit à voix basse : « Nous approchons de la frontière, Votre Seigneurie. »

— « Lancez une décharge d'essai pour voir si les écrans sont toujours abaissés. »

— « Dois-je viser la maison ? »

— « Non, un arbre. »

Holt leva les yeux. Un arbre au tronc épais et noueux, appartenant à la palissade de McDermott, devint incandescent, puis disparut.

— « Les écrans sont toujours abaissés, » signala le robot.

— « Très bien. Franchissons la frontière. »

Il se renversa sur les coussins. Le véhicule bondit en avant.

Ils quittaient le territoire de Holt et pénétraient sur celui de McDermott.

Nul signal d'alarme ne vint les

avertir qu'ils avaient outrepassé les limites de la propriété. C'est donc que McDermott avait débranché même les détecteurs frontaliers. Holt pressa l'une contre l'autre ses paumes moites. Plus que jamais, il avait l'impression de s'être laissé attirer dans un piège. Plus question de rebrousser chemin à présent. La frontière était franchie, il foulait les terres de McDermott. Mieux valait payer de sa vie son audace plutôt que continuer à vivre recroquevillé dans sa coquille.

Il n'était jamais venu aussi près de la tanière de son ennemi. Lors de sa construction, l'autre l'avait invité à la voir, mais Holt avait évidemment refusé. Il n'avait pas davantage assisté à la pendaison de crémaillère. Seul de tous les Seigneurs de la planète, il était demeuré chez lui, à bouder. Il ne se souvenait même plus de l'époque où il avait quitté sa propriété pour la dernière fois. Il y avait peu d'endroit à visiter dans ce monde, avec ses cinquante propriétés de grande étendue disséminées au long de la ceinture tempérée. Lorsque, d'aventure, Holt avait soif de la compagnie de l'un de ses pairs en Seigneurie, ce qui était rare, il avait recours au visophone, moyen le plus simple. Parfois, l'un ou l'autre d'entre eux venait le voir.

Et, chose étrange, pour une fois qu'il consentait à se déplacer, c'était pour aller rendre visite à son pire ennemi.

En se rapprochant du repaire de celui-ci, il se surprit à s'avouer à lui-même, à son corps défendant, qu'il était plus éloigné qu'il ne paraissait depuis les fenêtres de sa propre demeure. C'était une grande bâtisse massive, longue de plusieurs centaines de mètres, avec une haute tour octogonale se dressant à l'extrémité de son aile nord, sorte de flèche métallique s'élevant dans le ciel à peut-être cent cinquante mètres de hauteur. La lumière vespérale, réfléchie par le champ de neige, donnait au bâtiment cuirassé de métal un curieux aspect vernissé qui n'était pas sans charme à cette distance.

— « Nous sommes à l'intérieur du périmètre extérieur de défense, » signala un robot.

— « Continuez ! »

Les robots paraissaient inquiets et troublés, pensa-t-il. Bien entendu, ils n'étaient pas programmés pour extérioriser une gamme importante d'émotions, mais il discernait un certain embarras dans leurs paroles et leurs intonations. Ils ne comprenaient absolument rien à la situation. L'opération ne ressemblait pas à une invasion de la forteresse de McDermott — cela, ils auraient pu le comprendre. D'autre part, il ne s'agissait pas d'une visite d'amitié. Les robots ne savaient que penser de ce voyage.

Ils n'étaient pas les seuls à ressentir un trouble du fait de cette situation particulièrement insolite, se disait Holt en son for intérieur.

Il se sentait nerveux et surexcité, cependant que le véhicule l'entraînait rapidement en avant, en compagnie de ses robots-gardes du corps.

4

Lorsqu'ils furent à une centaine de mètres de l'entrée principale de la forteresse de McDermott, les portes s'ouvrirent toutes grandes. Holt appela McDermott sur son appareil de télécommunication : « Veillez à ce que ces portes demeures ouvertes durant tout mon séjour ici. Si je m'aperçois qu'elles commencent à se fermer, il vous en cuira. »

— « Ne vous inquiétez pas, » dit McDermott, « je ne médite aucun mauvais tour. »

Le véhicule de Holt passa le portail, et dès ce moment, il comprit qu'il se trouvait vraiment à la merci de son adversaire. La voiture se dirigea vers le garage qui était ouvert ; cette fois, il se trouvait dans les confins de la tanière. Les robots le suivirent à l'intérieur.

— « Puis-je fermer le garage ? »

— « Laissez-le ouvert, » dit Holt, « je ne crains pas le froid. »

Le toit du véhicule glissa en arrière. Ses robots l'aidèrent à sortir. Holt frissonna momentanément au contact de l'air glacé du dehors qui s'était introduit dans le garage. Puis il franchit la porte intérieure, flanqué par deux robustes robots, et s'avança lentement mais d'un pas résolu dans le repaire.

La voix de McDermott retentit dans un haut-parleur. « Je me trouve au troisième étage de la tour. Si je n'avais renvoyé tous mes robots, j'aurais pu vous faire guider jusqu'à moi par l'un d'eux. »

— « Vous auriez pu envoyer un membre de votre famille à ma rencontre, » répondit Holt avec aigreur.

McDermott ignora cette remarque. « Suivez le couloir jusqu'au premier coude. Traversez la salle des armures. Vous parviendrez à un ascenseur qui vous mènera aux étages supérieurs. »

Holt et ses robots poursuivaient leur marche à travers les salles silencieuses.

L'endroit ressemblait à un musée. Le haut corridor voûté était bordé de statues et objets divers, tous plus ou moins moisis et d'un aspect déprimant. Comment pouvait-on vivre dans une pareille crypte funéraire ? Holt traversa une salle obscure où étaient rangées de vieilles armures. Il ne put s'empêcher d'évaluer les frais de transport qui avaient grevé ces objets inutiles, venus de la Terre après un voyage de plusieurs années-lumière.

Ils parvinrent à l'ascenseur. Holt et ses robots pénétrèrent dans la cage de l'appareil. Un robot actionna le levier de montée et Holt commença l'ascension de cette tour qu'il haïssait depuis si long-

temps. McDermott les guidait par un mot jeté de temps à autre.

Ils traversèrent une longue salle dont les murs ternes et sombres contrastaient avec un parquet luisant qui ressemblait à de l'onyx. Une porte en forme d'obturateur s'ouvrit devant eux et leur permit de pénétrer dans une salle ovale percée de fenêtres, d'où émanait une odeur putride et nauséabonde de décrépitude et de mort.

Andrew McDermott était assis au milieu de la pièce, enfermé dans sa capsule vitale. Un réseau inextricable de tubes et de conduits l'entourait de toutes parts. On ne voyait de lui que deux yeux, luisant comme des braises dans son visage ravagé.

— « Je suis heureux que vous soyez venu, » dit McDermott. Sa voix, sans l'appoint de l'amplification électronique, était fluette, comme un bruissement de plumes dans l'air.

Holt le regardait, fasciné. « Jamais je n'aurais cru que je verrais cette pièce, » dit-il.

— « Moi non plus. Mais vous avez été bon de venir, Holt. Vous avez l'air en forme, vous savez. Pour un homme de votre âge. » Les lèvres minces se tordirent en un sourire grotesque. « Vous êtes encore jeune, bien sûr. Vous n'avez même pas deux cents ans. Je suis votre aîné de trente bonnes années. »

Holt n'était pas d'humeur à écouter les divagations de son interlocuteur. « Que me voulez-vous ? » demanda-t-il froidement. « Je suis venu chez vous, mais je n'ai pas l'intention d'y moisir. Vous aviez, disiez-vous, quelque chose de vital à me dire. »

— « A vous dire, non, » dit McDermott. « Plutôt à vous demander. Un service. Je voudrais vous demander de me tuer, Holt. »

— « Comment ? »

— « C'est très simple : déconnectez mon tube d'alimentation. Il se trouve devant moi, à mes pieds. Sectionnez-le. Je serai mort dans une heure. Ou si vous préférez une solution plus rapide, coupez mon circuit de respiration. Le levier se trouve ici. Ce serait le procédé le plus humanitaire. »

— « Vous avez un curieux sens de l'humour, » dit Holt.

— « C'est votre avis ? Alors donnez son dénouement à la plaisanterie. Coupez le commutateur et la farce sera jouée. »

— « Vous m'avez fait faire tout ce voyage pour vous tuer ? »

— « Oui, » dit McDermott. Les yeux de braise ne cillaient pas. « Je suis immobilisé depuis un an. Je mène une vie végétative dans cet appareil. Je subsiste jour après jour, oisif, perdu d'ennui. Et en bonne santé. Je pourrais vivre encore cent ans — vous rendez-vous compte, Holt ? J'ai eu une attaque, oui. Je suis paralysé. Mais mon corps est encore vigoureux. Cette maudite capsule me maintient en forme. Elle me nour-

rit, me masse, me procure de l'exercice... *Croyez-vous que je désire continuer à vivre de cette façon, Holt* ? Le feriez-vous à ma place ? »

Holt haussa les épaules. « Si vous voulez mourir, vous n'aviez qu'à demander à un membre de votre famille de débrancher le contact. »

— « Je n'ai pas de famille. »

— « Est-ce vrai ? Vous aviez cinq fils... »

— « Quatre sont morts, Holt. L'autre est rentré sur Terre. Il ne reste plus aucun être vivant ici. Je leur ai survécu à tous. Je suis éternel comme les cieux. Deux cent trente ans, cela suffit bien pour une vie. Mes femmes sont mortes, mes petits-enfants sont partis. Ils rentreront lorsqu'il s'agira d'hériter. Pas avant. Il n'y a personne pour couper le courant. »

— « Vos robots, » suggéra Holt.

De nouveau le sourire farouche. « Vos robots doivent être spéciaux, Holt. Je n'en possède pas que je puisse pousser à tuer leur maître. J'ai essayé. Ils savent fort bien ce qui arrivera si ma capsule de vie est déconnectée. Ils refusent d'obéir. Faites-le pour moi, Holt ! Coupez le contact. Désintégrez la tour, si vous préférez. Vous avez gagné la partie. La victoire vous revient de droit. »

La gorge de Holt était sèche ; un bandeau d'acier lui comprimait la poitrine. Ses pas devinrent hésitants.

Ses robots, toujours sensibilisés à sa condition physique, le soutinrent et le firent asseoir sur un fauteuil. Il était resté longtemps debout pour un homme de son âge. Il attendit patiemment la fin de la crise.

— « Je refuse, » dit-il enfin.

— « Pourquoi ? »

— « C'est trop simple, McDermott. Il y a trop longtemps que je vous hais, je ne peux tout de même pas vous faire mourir comme on éteint une lampe électrique. »

— « Eh bien, dans ce cas, bombardez-moi. Pulvérisez la tour ! »

— « Sans provocation ? Me prenez-vous pour un criminel ? »

— « Que voulez-vous que je fasse ? » demanda McDermott avec lassitude. « Que je donne l'ordre à mes robots d'outrepasser les limites frontalières ? De mettre le feu à vos vergers ? Que faudra-t-il pour vous provoquer, Holt ? »

— « Rien, » dit Holt. « Je n'ai nulle envie de vous tuer. Trouvez quelqu'un d'autre pour cette besogne ! »

Les yeux de McDermott lancèrent des éclairs. « Vous êtes un véritable démon. Je ne m'étais jamais rendu compte à quel point vous me haïssiez. Je vous ai demandé de mettre un terme à ma misère, croyant que vous seriez tout prêt à me rendre ce service ! Je me trompais ! Voilà que vous vous drapez dans une noblesse de fraîche date. Vous refusez de me tuer ! Je devine vos pensées !

Vous allez retourner à votre bauge et vous vous réjouirez de savoir que je mène ici une existence de mort-vivant. Vous glousserez dans votre for intérieur, parce que je suis seul et momifié dans cette capsule. Oh ! Holt, ce n'est pas bien de haïr avec tant de férocité ! Je vous ai offensé, je l'avoue. J'ai délibérément construit une tour à cet endroit pour blesser votre orgueil. Punissez-moi donc. Prenez ma vie. Désintégrez ma tour. Mais ne m'abandonnez pas dans ce sépulcre ! »

Holt demeurait silencieux. Il s'humecta les lèvres, gonfla ses poumons, se leva. Il se tenait droit, dominant de sa haute taille la capsule qui contenait son ennemi.

« Ouvrez le contact, » implora McDermott.

— « Je regrette ! »

— « Démon ! »

Holt se tourna vers ses robots. « Il est temps de partir, » dit-il. « Inutile de nous reconduire. Nous trouverons bien notre chemin. »

5

Le véhicule en forme de goutte d'eau parcourait rapidement la plaine couverte de neige. Holt ne prononça pas une parole pendant le trajet du retour.

Son esprit était accaparé par l'image de McDermott momifié dans son repaire et aucune autre pensée ne pouvait y trouver place. Cette odeur de pourriture qui collait encore à ses narines... cette lueur de folie dans les yeux qui imploraient l'éternel oubli...

Ils franchissaient de nouveau la limite frontalière. Le véhicule se heurta à l'écran avertisseur et reçut le signal l'invitant à s'immobiliser aux fins d'identification. Un robot prononça le mot de passe et ils poursuivirent leur chemin vers la demeure de Holt.

Sa famille, blême d'anxiété, était rassemblée auprès de l'entrée. Holt franchit le portail. Les questions se pressaient sur leurs lèvres, mais nul n'osait les formuler. Il incombait au seigneur du logis de prononcer le premier mot.

— « McDermott est un vieillard malade qui a perdu l'esprit. Les membres de sa famille sont partis ou morts. Il offre un spectacle à la fois répugnant et pathétique. Je n'ai pas envie de parler de ma visite. »

Poursuivant sa course, Holt prit l'ascenseur qui menait à la salle des commandes. Il scruta le paysage neigeux. Une double trace apparaissait sur l'étendue blanche : celle que le véhicule avait laissée dans son trajet d'aller et retour.

Le soleil faisait briller les deux ornières.

Le bâtiment frémit soudain. Holt perçut un sifflement et un miaulement. Il brancha son appareil d'intercommunication et la voix d'un robot se fit entendre : « McDermott attaque, Votre Seigneurie. Nous venons de subir un

bombardement à haute énergie. »

— « Les écrans ont-ils bien résisté ? »

— « Parfaitement, Votre Seigneurie. Dois-je préparer la contre-attaque ? »

Holt sourit. « Non, » dit-il, « prenez seulement les mesures défensives. Etendez les écrans jusqu'à la limite frontalière et maintenez-les à cet endroit. Ne permettez pas à McDermott de nous causer le moindre dommage. Il cherche seulement à me provoquer. Il n'y parviendra pas. »

Il se dirigea vers le panneau de contrôle. Ses mains noueuses se posèrent avec tendresse sur les boutons. Ainsi, ils en étaient venus finalement à la guerre, pensa-t-il. Les canons de McDermott faisaient de leur mieux leur travail dérisoire. Seul le déplacement des aiguilles sur les cadrans révélait l'action en cours : toutes les décharges que lançait McDermott étaient aisément absorbées. Ses armes ne possédaient pas la puissance nécessaire pour lui infliger le moindre dommage. Maintenant, pensa-t-il, il ne tenait qu'à lui de réduire son ennemi en cendres. Mais il n'en ferait rien, pas plus qu'il n'avait actionné le commutateur qui aurait mis un terme à la vie d'Andrew McDermott.

McDermott n'avait pas compris. Ce n'était pas la cruauté, mais le simple égoïsme qui l'avait retenu de tuer son ennemi. De même que, pendant toutes ces années, Holt s'était retenu de lancer une attaque qui devait obligatoirement lui assurer la victoire. Il éprouvait une vague compassion pour l'homme paralysé, enfermé dans sa capsule. Mais il était inconcevable que Holt acceptât de le tuer.

Une fois que tu seras mort, Andrew, que me restera-t-il à haïr ?

C'est pour cela qu'il ne l'avait pas tué. Et pour aucune autre raison.

Michael Holt lança un coup d'œil à travers le hublot dont la vitre de sécurité était épaisse de trente centimètres. Il aperçut la zone de terre brune, l'étendue de neige avec les traces fraîches, la laideur rutilante du repaire de McDermott. La hideur de cette tour baroque se profilant sur l'horizon lui convulsait les entrailles.

Il caressait les manettes de son artillerie, comme s'il avait tenu sous ses doigts les seins d'une jeune vierge. Puis il fit lentement demi-tour, traversa la salle d'un pas raide et s'assit sur son fauteuil, prêtant calmement l'oreille au bruit du dérisoire bombardement de McDermott, qui venait s'émousser contre les défenses extérieures du bastion, tandis que la nuit d'hiver étendait son manteau sur la plaine.

Traduit par Pierre Billon.
Titre original : Neighbor.

UN ROMAN COMPLET

LES MAÎTRES DES DRAGONS

par
JACK VANCE

ILLUSTRÉ PAR GAUGHAN

La race des hommes était devenue vieille. Mais elle n'était pas encore près de mourir. Elle se perpétuerait tant qu'il y aurait des ennemis à combattre.

Les appartements de Joaz Banbeck, creusés au cœur d'une montagne calcaire, se composaient de cinq pièces principales distribuées sur plusieurs niveaux. Tout en haut, se trouvaient le Reliquarium et une salle d'apparat réservée aux débats du Conseil : dans la sévère splendeur du premier, les archives, les trophées et les souvenirs des Banbeck étaient conservés ; quant à la salle du Conseil — un hall étroit et tout en longueur, aux parois recouvertes jusqu'à mi-hauteur de boiseries sombres et dont la voûte était de plâtre blanc — elle s'étirait sur toute la largeur de la montagne, de sorte que ses balcons donnaient d'un côté sur le Val Banbeck et, de l'autre, sur le Défilé de Kergan.

L'étage inférieur était réservé aux quartiers personnels de Joaz Banbeck. Ceux-ci se composaient d'un salon, d'une chambre à coucher et d'un bureau attenant à cette dernière ; enfin, en bas, était installé l'atelier dont l'accès était interdit à quiconque.

Pour entrer, il fallait passer par le bureau. Il affectait la forme d'un L. Quatre lustres incrustés de grenats pendaient au plafond à arceaux taillé de nervures délicates. Pour le moment, ils étaient éteints ; la pièce était simplement éclairée par quatre écrans de verre poli qui diffusaient une lumière liquide et grise, découpant à la manière de tableaux traités en clair-obscur le panorama du Val Banbeck. Les murs étaient lambrissés de roseaux lignifiés. Une natte décorée de figures géométriques — angles, cercles et carrés marrons, bistres et noirs — était posée sur le sol.

Un homme nu était allongé au milieu du bureau.

Il avait pour toute vêture une longue et fine chevelure châtain qui lui retombait derrière le dos et l'anneau d'or qui lui enserrait le cou. Son visage était mince et aigu, son corps svelte. Il paraissait écouter quelque chose — ou, peut-être, méditer. De temps en temps, il jetait un coup d'œil sur la sphère de marbre jaune posée sur une étagère ; alors, il remuait les lèvres comme pour fixer dans sa mémoire une phrase ou un enchaînement d'idées.

Une lourde porte s'entrouvrit sans bruit à l'autre extrémité de la pièce et un visage de femme à l'expression espiègle se glissa par l'entrebâillement. A la vue de l'homme nu, la femme porta la main devant sa bouche pour réprimer un cri de surprise. L'homme se retourna — mais la porte s'était déjà refermée.

Il resta un moment immobile, le sourcil froncé, perdu dans ses réflexions ; puis il se leva et s'approcha du mur, fit basculer une section de la bibliothèque et disparut par cet orifice. Le panneau reprit sa place primitive. L'homme nu descendit un escalier en colimaçon et déboucha dans une autre pièce creusée à même la ro-

che : l'atelier privé de Joaz Banbeck. Sur la table de travail étaient disposés des outils, des blocs de métal, une batterie de cellules électromotrices, des éléments de circuits dépareillés — tout un attirail qui symbolisait la curiosité du maître des lieux.

L'homme nu se pencha sur la table, souleva l'un des accessoires épars et l'examina avec une sorte de condescendance. Pourtant, son regard était aussi limpide, aussi émerveillé que celui d'un enfant.

Des voix étouffées, venant du bureau, retentirent. L'homme nu tendit l'oreille, puis il se baissa et, s'accroupissant sous la table, il souleva une dalle et s'enfonça dans le puits d'ombre ainsi révélé. Quand il eut remis la pierre en place, il s'empara d'une baguette lumineuse et s'engagea dans un boyau en pente qui débouchait sur une grotte naturelle. Ici et là, des tubes luminescents irradiaient une lueur pâle qui perçait difficilement les ténèbres.

L'homme nu avançait d'un pas alerte et ses cheveux soyeux faisaient comme une auréole derrière lui.

Dans le bureau, Phadée la ménestrelle et un vieux sénéchal étaient en train de vider une querelle. « C'est vrai ! Je l'ai vu ! » insistait Phadée. « Je l'ai vu de mes yeux. C'était un sacerdote. Il se tenait là. Comme je vous l'ai décrit. » Elle secoua rageusement le bras de son interlocuteur. « Croyez-vous donc que j'aie perdu la tête et ou que je sois hystérique ? »

Rife le sénéchal se contenta de hausser les épaules sans se compromettre. « Toujours est-il que je ne vois rien... » grommela-t-il. Il monta l'escalier et scruta la chambre. « Vide... Les portes d'en haut sont verrouillées. » Son regard de hibou se posa sur Phadée : « Et j'étais à mon poste dans l'entrée. »

— « Vous dormiez ! D'ailleurs, quand je suis passée, vous ronfliez... »

— « Erreur... J'ai simplement toussé. »

— « Les yeux fermés et en dodelinant du chef ? »

Rife haussa une seconde fois les épaules. « Endormi ou éveillé, c'est du pareil au même. Supposons qu'il ait réussi à entrer... Comment est-il parti ? Vous devez admettre que j'étais vigilant quand vous m'avez appelé. »

— « Eh bien, continuez de monter la garde pendant que je cherche Joaz Banbeck. » Phadée s'élança dans le couloir qui rejoignait le passage aux oiseaux, ainsi nommé en raison des oiseaux fantastiques de lapis-lazuli, d'or, de cinabre, de malachite et de marcassite incrustés dans le marbre. Empruntant une voie en arcades bordée de colonnes torses de jade vert et gris, elle atteignit le Défilé de Kergan, un passage

naturel qui constituait la principale artère du village de Banbeck. Arrivée devant le portail, elle héla deux adolescents de retour des champs : « Allez aux couveuses et trouvez-moi Joaz Banbeck. Vite ! Ramenez-le. Il faut que je lui parle. »

Les deux garçons s'élancèrent au pas de course en direction d'un cylindre de briques noires dont on distinguait la silhouette basse à un kilomètre de là.

Phadée attendit. Le soleil, Skene, était à son zénith et l'air était tiède. Les champs de vesces, de belladone et de sphaignes dégageaient un parfum agréable. Phadée s'accouda à une clôture et commença à se demander si l'incident présentait un tel caractère d'urgence. Etait-il même réel ? « Non ! » se dit-elle avec force. « Non ! Je l'ai vu... vu ! »

De part et d'autre, s'alignaient de hautes falaises blanches montant à l'assaut de la Corniche de Banbeck, derrière laquelle se succédaient montagnes et roches escarpés. Au-dessus, le ciel sombre se pailletait de cirrus. Skene était une minuscule et éblouissante étincelle.

Phadée, à moitié persuadée d'avoir fait erreur, poussa un soupir. Derechef, elle s'efforça de se rassurer, sans y mettre autant de véhémence. Elle n'avait encore jamais vu de sacerdotes : pourquoi aurait-elle brusquement imaginé en avoir aperçu un ?

Les deux jeunes gens atteignirent la couveuse et ils disparurent dans la poussière des parcs d'exercice. De temps à autre, miroitait une écaille ; des valets vêtus de cuir noir vaquaient à leurs occupations parmi les monstres.

Au bout de quelques instants, Joaz Banbeck apparut.

Il était monté sur une Aragne aux longues pattes minces et au corps arqué, dont la tête tressautait tandis qu'elle bondissait le long de la piste menant au village de Banbeck. Phadée sentit croître son incertitude. Et si Joaz le prenait de haut ? S'il se bornait à lui décocher un regard incrédule et exaspéré quand elle lui annoncerait la nouvelle ?

Mal à l'aise, elle le regarda approcher. Il n'y avait qu'un mois qu'elle était arrivée au Val Banbeck et elle ne savait pas encore très bien où elle en était. Ses précepteurs l'avaient éduquée avec zèle dans la petite vallée aride où elle était née, mais elle ne s'était pas encore faite à la différence qui existait entre l'enseignement qui lui avait été dispensé et les réalités pratiques.

Elle avait appris que tous les hommes obéissaient à un certain nombre de normes de comportement types. Mais Joaz Banbeck ne se pliait pas à ce cadre étroit et elle avait constaté que ses réactions étaient parfaitement imprévisibles. C'était un homme relativement jeune, quoique rien dans

son aspect physique ne permît de lui donner un âge. Son visage, pâle et austère, était éclairé par des yeux gris à l'éclat cristallin ; sa bouche, longue et mince, laissait une impression de mobilité, et pourtant jamais ses lèvres ne perdaient leur dessin rectiligne. Il se mouvait avec nonchalance, sa voix était paisible, il ne se targuait d'aucune adresse particulière dans le maniement du sabre ou du pistolet. Il semblait éviter délibérément tout geste capable de lui valoir l'admiration ou l'affection de son peuple. Or, celui-ci ne lui marchandait ni l'une ni l'autre.

Au début, Phadée avait jugé qu'il était froid, mais elle n'avait pas tardé à changer d'avis. C'était, avait-elle finalement décidé, un inquiet, un solitaire à l'humeur égale, sujet à des accès de tristesse. Mais il la traitait courtoisement et Phadée, usant de mille et une coquetteries, pour l'éprouver, avait détecté à maintes reprises une étincelle de réponse à ses manœuvres.

Joaz Banbeck sauta à bas de sa monture à laquelle il ordonna de regagner l'écurie. La ménestrelle s'avança d'un pas mal assuré et il lui adressa un regard intrigué. « Pourquoi cet appel urgent ? Vous êtes-vous souvenue du dix-neuvième Lieu ? »

Phadée rougit de confusion. Elle lui avait ingénument décrit les rigueurs de la formation qu'elle avait subie et l'allusion de Joaz se référait à certaine donnée de classification qu'elle ne parvenait plus à se rappeler.

D'une voix hachée et vibrante d'excitation, elle refit son récit : « J'ouvrais la porte de votre bureau, doucement, silencieusement. Et qu'ai-je vu ? Un sacerdote ! Tout nu avec ses longs cheveux. Il ne m'a pas entendue. J'ai refermé et j'ai couru chercher Rife. Quand nous sommes revenus, la pièce était vide. »

Les sourcils de Joaz se plissèrent imperceptiblement et il se plongea dans la contemplation de la vallée. « Bizarre, » murmura-t-il. Et au bout d'un moment, il reprit : « Etes-vous sûre qu'il ne vous a pas vue ? »

— « Je ne le crois vraiment pas. Et pourtant, lorsque je suis revenue avec ce vieux lourdaud de Rife, il avait disparu ! Est-il vrai que les sacerdotes connaissent la magie ? »

— « Je ne saurais vous le dire, » répondit Joaz.

Ils remontèrent le Défilé de Kergan, traversèrent plusieurs tunnels, enfilèrent des galeries aux parois de rochers et atteignirent enfin le vestibule.

Selon son habitude, Rife somnolait derrière son bureau. Joaz congédia Phadée d'un signe de la main et poursuivit tranquillement sa route. Il ouvrit la porte de son studio sur lequel, les narines frémissantes, il jeta un coup d'œil circulaire.

La pièce était déserte.

Il grimpa l'escalier, examina la chambre à coucher, puis revint dans le bureau. S'il n'avait pas eu recours à la magie, le sacerdote avait utilisé une entrée secrète. Cette hypothèse présente à l'esprit, Joaz fit basculer la trappe de la bibliothèque et descendit dans l'atelier. A nouveau, il flaira l'atmosphère. Etait-ce une trace de l'odeur douce-amère caractéristique des sacerdotes qu'il humait ? Peut-être.

Il fouilla chaque recoin de l'atelier, l'étudia dans tous les détails. Finalement, il repéra le long du mur, sous la table de travail, une fissure quasi invisible qui dessinait un rectangle.

Hochant la tête avec une froide satisfaction, il se releva et se dirigea vers le bureau dont il scruta les étagères. Qu'y avait-il ici qui pût intéresser un sacerdote ? Des livres, des registres, des brochures ? Les sacerdotes avaient-ils même maîtrisé l'art de l'écriture ? La prochaine fois que j'en rencontrerai un, il faudra que je m'informe, songea vaguement Joaz ; en tout cas, il me dira la vérité. Mais non... c'était ridicule ! Les sacerdotes allaient peut-être nus : ce n'étaient pas pour autant des barbares. Ne lui avaient-ils pas fait don des quatre écrans de vision panoramiques qui représentaient une éblouissante prouesse technique ?

Joaz posa les yeux sur le globe de marbre jaune qu'il considérait comme son bien le plus précieux : il figurait l'Eden mythique. Apparemment, la sphère n'avait pas été déplacée. Sur une autre étagère, étaient alignées des figurines à l'image des dragons de Banbeck. On reconnaissait le Tervagant couleur de rouille ; le Tueur Unicorne et le Tueur Califourche, son cousin ; l'Horreur Bleue ; l'Immonde, créature au corps bas et d'une force fabuleuse, dont la queue se hérissait d'éperons d'acier ; le massif Jaggernaut au crâne poli et blanc comme un œuf. Un peu à l'écart, se dressait le géniteur de la horde : un être à la carnation laiteuse qui se tenait debout sur deux jambes, doté de deux membres centraux pivotant et dont le cou s'ornait d'une paire d'appendices préhensiles articulés.

Sans doute ces maquettes détaillées étaient-elles d'une précision admirable. Mais en quoi auraient-elles été de nature à stimuler la curiosité d'un sacerdote qui avait tout le loisir d'étudier quotidiennement la plupart des modèles originaux ?

Alors... l'atelier ? Joaz passa lentement sa main sur son menton effilé. Il ne nourrissait pas d'illusions quant à la valeur de ses travaux. C'était du bricolage d'amateur, rien de plus. Non... ce ne pouvait être cela. Très vraisemblablement, le sacerdote était venu avec une mission bien déterminée. Sa visite était peut-être l'indice d'une surveillance permanente.

Mais pourquoi cette surveillance ?

Des coups ébranlèrent la porte et Joaz reconnut le poing irrévérencieux du vieux Rife. Il alla ouvrir.

— « Un message d'Ervis Carcolò de la Vallée Heureuse, Joaz Banbeck. Il souhaite s'entretenir avec vous. Il attend votre réponse sur la Corniche de Banbeck. »

— « Soit. Je le rencontrerai. »

— « Ici ou là-bas ? »

— « Sur la Corniche. Dans une demi-heure. »

2

A quinze kilomètres de Val Banbeck, et séparée de lui par un paysage en proie aux fureurs du vent, un paysage désolé de crêtes et de promontoires, de murailles rocheuses et de crevasses invraisemblables, de plateaux pelés et de champs de pierres, se lovait la Vallée Heureuse. Elle était aussi large que le Val mais deux fois moins longue et deux fois moins profonde. Son sol, constitué par une nappe de dépôts apportés par le vent, était deux fois plus mince — et donc deux fois moins fertile.

Ervis Carcolo, Bailli de la Vallée Heureuse, était un homme trapu, monté sur des jambes courtaudes ; il avait le visage rougeaud, un tempérament vantard et coléreux. Contrairement à Joaz Banbeck, sa plus grande joie dans l'existence était d'inspecter les enclos de ses dragons, l'invective à la bouche, injuriant les bêtes, les Maîtres des Dragons et les valets d'armes avec une égale libéralité.

Carcolo débordait d'énergie et il était résolu à reconquérir l'hégémonie dont la Vallée Heureuse avait joui quelque douze générations auparavant. A cette époque, dans les temps difficiles qui avaient précédés l'arrivée des dragons, les hommes livraient bataille eux-mêmes. Et ceux de la Vallée Heureuse étaient notoirement audacieux, adroits et cruels. Le Val Banbeck, la Grande Fosse Septentrionale, les vallées de Clewhaven et du Sadro, le Ravin du Phosphore — tous ces territoires reconnaissaient l'autorité des Carcolo.

Puis l'astronef des Basiques (ou des grephs, ainsi qu'ils s'appelaient alors) avait surgi des profondeurs de l'espace. Les assaillants avaient tué ou capturé tous les habitants de Clewhaven. Ils avaient tenté de faire subir le même sort à la population de la Grande Fosse Septentrionale mais, là, leur succès n'avait été que partiel ; ils avaient alors bombardé les colonies survivantes à l'aide de projectiles explosifs.

Quand les vassaux de Carcolo qui avaient eu la vie sauve regagnèrent leur vallée ravagée, l'hégémonie de la Vallée Heureuse n'était plus qu'une fiction. Une génération plus tard, au cours de l'Ere

du Fer Mouillé, la fiction elle-même s'effondra : Goss Carcolo, fait prisonnier à l'issue d'une bataille décisive, fut contraint de s'émasculer de ses propres mains.

Après cinq années de paix, les Basiques firent un retour offensif. Lorsqu'ils eurent dépeuplé la Vallée du Sadro, leur grand vaisseau noir se posa dans le Val Banbeck. Mais les habitants s'étaient réfugiés dans les montagnes. Au crépuscule, vingt-trois Basiques firent une sortie, précédés d'une troupe dont l'expérience ne laissait rien à désirer : plusieurs sections de Guerriers Lourds, une escouade de Porteurs d'Engins (ceux-là se distinguaient à peine des naturels d'Aerlith), un bataillon de Pisteurs — qui, eux, étaient extrêmement différents. La tempête crépusculaire balaya le Val, rendant inutilisables les plates-formes volantes, circonstance qui permit à Kergan Banbeck de remporter une victoire prodigieuse et le fit entrer dans la légende. Au lieu de fuir avec ses sujets terrifiés, il réunit soixante guerriers auxquels il fit honte et qu'il couvrit de brocards et d'injures afin de stimuler leur courage.

C'était une opération-suicide — ce qui convenait parfaitement à la situation.

En une série d'embuscades, les soldats de Kergan Banbeck réduisirent en pièces une section de Guerriers Lourds, mirent les autres en déroute et capturèrent les vingt-trois Basiques avant même qu'ils se fussent vraiment rendu compte que les choses tournaient mal. Les Porteurs d'Engins reculèrent, ivres de fureur, incapables de se servir de leurs armes de crainte de détruire leurs maîtres. Les Guerriers Lourds cherchèrent maladroitement à lancer une contre-offensive et ne s'arrêtèrent que lorsque Kergan Banbeck eut exécuté à leur intention une pantomime parfaitement claire pour leur signifier que les Basiques seraient les premiers à être passés au fil de l'épée.

Les Guerriers Lourds, atterrés, se replièrent alors, tandis que Kergan, ses hommes et ses vingt-trois captifs se fondaient dans les ténèbres montantes de la nuit.

La longue nuit d'Aerlith s'écoula. Ce fut la tempête de l'aurore ; venue de l'est, elle disparut majestueusement avec son accompagnement de tonnerre en direction de l'ouest. Skene, aveuglant atome de lumière, se leva.

Trois hommes émergèrent du navire des Basiques : un Porteur d'Engins et deux Pisteurs. Ils escaladèrent les falaises menant à la Corniche de Banbeck, suivis d'une petite plate-forme volante qui planait au-dessus d'eux, plongeant et dansant au gré du vent, tel un cerf-volant mal équilibré. Le trio s'avança péniblement en direction des Eboulis, un chaos d'ombres, de lumières et de roches éclatées, qui était tradition-

nellement le lieu d'asile des hommes pourchassés.

Le Porteur d'Engins s'arrêta à la limite de la nappe des Eboulis et appela Kergan Banbeck : il voulait parlementer.

Kergan Banbeck se rendit à son invite et il s'ensuivit un colloque sans précédent dans toute l'histoire d'Aerlith. Le Porteur d'Engins s'exprimait avec difficulté dans le langage des hommes car ses lèvres, sa langue et son gosier étaient adaptés à celui des Basiques.

— « Vous détenez vingt-trois de nos Vénérés. Il faut que vous



nous les rendiez en toute humilité. » Il parlait sans emphase avec une sorte d'aimable mélancolie ; son ton n'était ni catégorique, ni impérieux, ni insistant. Ses processus mentaux, de même que ses habitudes linguistiques, avaient été façonnés par les Basiques.

Kergan Banbeck — un individu de haute taille, maigre et sec, aux yeux noirs et brillants, et dont la chevelure sombre était coiffée de façon à former cinq pointes — éclata d'un rire bruyant et dépourvu de gaieté. « Et les gens d'Aerlith que vous avez tués ? Et ceux que vous avez fait prisonniers ? »

Le Porteur d'Engins inclina vivement le buste. Avec son nez aquilin, il avait une expression empreinte de majesté. Il était chauve, à l'exception d'un petit rouleau de poils laineux tirant sur le jaune. Sa peau brillait comme si elle était polie. Ses oreilles — et c'était là le détail par lequel il différait le plus des indigènes mal adaptés d'Aerlith — étaient petites et fragiles. Il était vêtu d'une simple étoffe bleue et blanche et avait pour toute arme un éjecteur universel. Il répondit à Kergan Banbeck sur un ton mesuré et raisonnable : « Les gens d'Aerlith qui ont été tués sont morts. Ceux qui se trouvent à bord du vaisseau seront dissous dans le sous-stratum qui a besoin de sang frais. »

Kergan Banbeck dévisagea son interlocuteur avec un froid mé-

pris. Cet être modifié, produit d'une hybridation délibérément consanguine, songeait-il, ressemblait aux sacerdotes par certains de ses traits, en particulier par sa peau claire, par le modelé puissant de son masque et par la longueur de ses membres.

Peut-être était-ce de la télépathie, ou peut-être une imperceptible trace de cet effluve doux-amer caractéristique des sacerdotes était-elle parvenue à ses narines : mais Kergan Banbeck, se retournant, en vit un, debout au milieu des rochers à moins de vingt mètres ; il était entièrement nu, le *tore* étincelait autour de son cou et ses longs cheveux flottaient derrière lui comme une bannière. Respectant une étiquette ancienne, Kergan fit mine de ne pas avoir remarqué sa présence et, après avoir jeté un rapide coup d'œil sur le nouveau venu, le Porteur d'Engins imita son exemple.

— « J'exige la libération des habitants d'Aerlith détenus dans votre vaisseau, » dit Banbeck d'une voix sans inflexion.

Le Porteur d'Engins hocha la tête en souriant et répondit, en faisant tous les efforts possibles pour rendre son discours intelligible : « Il n'est pas question de discuter du sort de ces personnes. Leur... » Il s'arrêta, cherchant ses mots. « Leur destin est... déterminé, quantifié, prescrit. Réglé. Il n'y a plus rien à en dire. »

Le sourire de Kergan Banbeck se mua en une grimace cynique. Immobile, il écoutait en silence la voix croassante de l'émissaire. Le sacerdote s'approcha à petits pas. « Comprenez que les événements suivent un cours déterminé, » disait le Porteur d'Engins. « Je suis de ceux qui ont pour tâche de les modeler de façon à ce qu'ils concordent avec la ligne établie. » Il se baissa et, avec un geste plein de grâce, ramassa un caillou aux arêtes vives. « Ainsi puis-je rectifier ce fragment de rocher jusqu'à ce qu'il s'adapte à un trou circulaire. »

Kergan Banbeck se pencha, prit le caillou et le jeta parmi les Eboulis. « Vous n'aurez jamais l'occasion de le travailler pour l'adapter à un trou circulaire. »

Le Porteur d'Engins hocha la tête d'un air quelque peu réprobateur. « Il y en aura toujours d'autres. »

— « Et il y aura toujours d'autres trous, » rétorqua Kergan Banbeck.

— « Revenons-en à nos affaires. Je me propose de rectifier la situation actuelle comme il convient. »

— « Qu'offrez-vous en échange des vingt-trois grephs ? »

Le Porteur d'Engins haussa les épaules avec ennui. La pensée de l'homme qui lui faisait face était aussi démente, aussi barbare, aussi arbitraire que sa coiffure à cinq pointes. « Si vous le désirez, je vous donnerai instructions et conseils afin que... »

Kergan Banbeck l'interrompit d'un geste sec. « Je pose trois conditions. » Le visage inexpressif, le regard perdu dans le vague, le sacerdote était maintenant à dix pas de lui. « Premièrement, l'assurance que les habitants d'Aerlith ne seront plus attaqués dans l'avenir. A cette fin, nous conserverons entre nos mains de façon permanente cinq grephs en otages qui répondront sur leur tête du respect de cette clause. Deuxièmement, afin de donner à cette garantie un caractère perpétuel, vous me remettrez un astronef en état de marche, équipé et armé. Vous m'indiquerez en même temps son mode d'emploi. »

Le Porteur d'Engins eut un sursaut et produisit une série de bêlements nasillards.

Kergan Banbeck poursuivit : « Troisièmement, vous relâcherez tous les hommes et toutes les femmes actuellement détenus à bord de votre navire. »

Les paupières du Porteur d'Engins battirent tandis qu'il adressait sur un débit rapide quelques mots gutturaux aux Pisteurs pour leur faire part de sa stupéfaction. Ses deux acolytes s'agitèrent d'un air impatient en décochant des regards en biais à Kergan Banbeck, comme si ce dernier, non content d'être un sauvage, était fou par-dessus le marché. Le Porteur d'Engins leva la tête vers la plate-forme volante qui tournoyait au-dessus du groupe. Cette vue parut le réconforter quelque peu. Se retournant vers Kergan Banbeck, il lança d'une voix qui avait recouvré toute sa fermeté, comme si le dialogue précédent n'avait jamais eu lieu :

— « Je suis venu pour vous faire savoir que les vingt-trois Vénérés doivent être immédiatement libérés. »

Kergan Banbeck se borna à répéter ses exigences : « Vous me fournissez un astronef, vous ne lancerez plus de raids offensifs et vous relâcherez les prisonniers. Acceptez-vous ces conditions, oui ou non ? »

Le Porteur d'Engins eut l'air désorienté. « C'est là une situation anormale — indéfinie, inquantifiable. »

— « Est-ce que vous me comprenez ? » s'écria brutalement Kergan Banbeck au comble de l'exaspération. Il se tourna vers le sacerdote, attitude discutable du point de vue du protocole, et lui demanda directement, brisant ainsi avec toutes les conventions en usage : « Comment faire pour que cette tête de bois me comprenne, sacerdote ? C'est un dialogue de sourds ! »

Le sacerdote avança d'un pas. Sa physionomie était toujours aussi vide et inexpressive. Lié par la doctrine qui lui interdisait toute ingérence active ou délibérée dans les affaires d'autrui, il ne pouvait faire, aux questions qui lui étaient posées, qu'une réponse

spécifique et limitée. « Il vous entend mais il n'y a pas de contact d'idées entre vous. Sa structure intellectuelle dérive de celle de ses maîtres. Elle est sans commune mesure avec la vôtre. Je ne saurais vous dire de quelle manière agir. »

Kergan Banbeck s'adressa à nouveau au Porteur d'Engins. « Avez-vous entendu ma question ? Avez-vous compris les conditions que je pose pour accepter de relâcher les grephs ? »

— « Je vous ai clairement entendu. Vos paroles n'ont pas de sens. Elles sont absurdes. Ce sont des paradoxes. Ecoutez-moi avec attention. Le décret du destin, d'un quantum complet de destinée, est que vous nous restituiez les Vénérés. Il n'est pas prescrit que vous devez disposer d'un vaisseau et la satisfaction des autres exigences que vous avez formulées serait pareillement entachée d'irrégularité. »

Le visage de Kergan Banbeck s'empourpra. Il ébaucha le geste de se tourner vers ses hommes mais, maîtrisant sa colère, il se contraignit à parler avec lenteur : « J'ai quelque chose que vous voulez. Vous avez quelque chose que je veux. Faisons un échange. »

Pendant vingt secondes, les deux hommes s'observèrent fixement. Le Porteur d'Engins, enfin, poussa un profond soupir et dit : « Je vais vous expliquer les choses en me servant de vos mots pour que vous compreniez. Il existe des certitudes — non, pas des certitudes... il existe des déterminations. Ce sont des unités de certitude, des quanta de nécessité et d'ordre. La vie est la succession régulière de ces unités. Toute l'activité universelle peut s'exprimer en fonction desdites unités. L'irrégularité, l'absurdité... c'est comme... la moitié d'un homme, un homme qui n'aurait que la moitié d'un cerveau, la moitié d'un cœur, la moitié de ses organes vitaux. Cela n'a pas le droit d'exister. Le fait que vous déteniez vingt-trois Vénérés en captivité est une de ces absurdités. C'est une insulte au cours rationnel de l'univers. »

Kergan Banbeck leva les bras au ciel et se tourna à nouveau vers le sacerdote. « Comment mettre un terme à cette stupidité ? Comment puis-je lui faire entendre raison ? »

Le sacerdote réfléchit. « Il n'est pas stupide. Simplement, vous êtes incapable d'appréhender sa langue. Vous ne pourrez lui faire comprendre la vôtre qu'en effaçant de son cerveau tout ce qu'il sait et tout ce qu'il a appris — et en le remplaçant par vos propres notions. »

Kergan Banbeck s'efforça de lutter contre son énervement. Pour obtenir une réponse précise d'un sacerdote, il fallait lui poser une question précise ; il était d'ailleurs remarquable que celui-ci restât, acceptant ainsi d'être questionné plus avant. Kergan Banbeck réfléchit longuement.

« Quelle ligne de conduite me proposez-vous d'adopter ? »

— « Libérez les vingt-trois grephs. » Le sacerdote toucha les deux rosaces ornant son collier d'or : c'était là le geste rituel indiquant que, quelque répugnance qu'il en eût, il avait accompli un acte capable de modifier l'avenir. Il renouvela le geste liturgique et répéta d'une voix psalmodiante : « Libérez les grephs et il partira. »

Kergan Banbeck donna cette fois libre cours à sa fureur : « Qui servez-vous ? » hurla-t-il. « L'homme ou le greph ? Je veux la vérité ! Parlez ! »

— « De par ma foi, mon dogme et mon *tand*, je ne sers nul autre que moi-même. » Il se détourna, fit face à la masse escarpée du mont Gethron et s'éloigna à pas lents. Le vent faisait palpiter sa chevelure soyeuse.

Kergan Banbeck contempla un moment le sacerdote et, quand celui-ci eut disparu, il se retourna vers le Porteur d'Engins. « Ce que vous m'avez dit des certitudes et des absurdités ne manque pas d'intérêt. J'ai l'impression que vous avez confondu les unes et les autres. A mon avis, la certitude est la suivante : je ne libérerai pas les vingt-trois grephs tant que vous n'aurez pas accepté mes conditions. Si vous nous attaquez encore, je les couperai en deux afin d'illustrer et de rendre concrète votre figure de rhétorique. Peut-être vous convaincrai-je ainsi que l'absurde est possible. Je n'ai plus rien à ajouter. »

Le Porteur d'Engins hocha la tête avec compassion. « Ecoutez-moi... Je vais vous expliquer. Certaines situations sont impensables. Ce sont des situations non quantifiées, non prescrites par la destinée... »

— « Disparaissez ! » hurla Kergan Banbeck, et sa voix résonnait comme un tonnerre qui roule. « Disparaissez, sinon vous vous retrouverez en compagnie de vos vingt-trois grephs Vénérés et je vous apprendrai que l'impensable peut devenir réel ! »

Le Porteur d'Engins et les deux Pisteurs firent demi-tour et, croassant et grommelant, ils regagnèrent la Corniche de Banbeck d'où ils redescendirent en direction de la vallée. La plate-forme volante se balançait au-dessus d'eux comme une feuille morte.

Les habitants de Val Banbeck qui les épiaient, du fond de leurs abris, furent bientôt témoins d'une scène remarquable. Une demi-heure après qu'il fut rentré dans l'astronef, le Porteur d'Engins en ressortit. Il se mit à danser et à faire des cabrioles. D'autres le suivirent — des Porteurs d'Engins, des Pisteurs, des Guerriers Lourds et huit grephs — qui, tous, gambadaient, se trémoussaient, se déchaînaient. Des

lumières de toutes les couleurs brillaient aux hublots du vaisseau. Le gémissement plaintif des machines torturées retentit soudain.

— « Ils sont devenus fous ! » murmura Kergan Banbeck. Il hésita un instant, puis lança un ordre : « Rassemblement général ! Nous allons les attaquer pendant qu'ils sont sans défense. »

Les soldats déferlèrent sur le Val Banbeck. En les voyant dévaler les pentes, quelques-uns des prisonniers quittèrent timidement le navire et, ne rencontrant aucune opposition, s'élancèrent vers la liberté. D'autres imitèrent leur exemple et, bientôt, les soldats de Banbeck furent à pied d'œuvre.

Leur accès de folie calmé, les étrangers se rassemblèrent en bon ordre à côté de la nef. Soudain, il y eut une terrifiante explosion. Tout s'embrasa et le vaisseau se désintégra dans un geyser d'une aveuglante clarté. Un gigantesque cratère béa tandis que des débris métalliques pleuvaient sur les hommes de Banbeck.

Kergan Banbeck contempla ce spectacle de désolation.

Les épaules basses, il rameuta ses gens et, prenant leur tête, il les reconduisit vers leur vallée ravagée. Derrière la troupe, marchant en file indienne, les vingt-trois grephs entravés suivaient le train, le regard voilé, dociles, déjà très loin de ce qui avait été leur existence. Les décrets de la Destinée étaient inéluctables. Les circonstances du moment ne pouvaient s'appliquer aux vingt-trois grephs. Le mécanisme devait donc être ajusté pour assurer le déroulement paisible des événements. Aussi, les vingt-trois prisonniers étaient-ils quelque chose d'autre que les Vénérés : un ordre totalement différent.

Si c'était vrai, qu'étaient-ils ? C'est en se posant cette question d'une voix étouffée, triste et croassante, que les grephs gagnèrent le Val Banbeck.

3

Au fil des années, le sort de la Vallée Heureuse et du Val Banbeck oscilla selon les capacités des représentants des deux clans opposés : celui des Carcolo et celui des Banbeck. Golden Banbeck, le grand-père de Joaz, dut renoncer à la clientèle de la Vallée Heureuse lorsque Uttern Carcolo, éleveur de dragons accompli, produisit les premiers Immondes. A son tour, Golden développa les Jaggernauds. Toutefois, il ne fit rien pour détruire la trêve fragile qui s'était établie.

D'autres années passèrent. Ilden Banbeck, le fils de Golden, un garçon débile et velléitaire, se tua, jeté à terre par une Aragne vicieuse. Joaz étant encore en bas-âge, Grode Carcolo décida d'en profiter pour attaquer le Val Banbeck. Mais il avait compté sans le

vieux Handel Banbeck, grand-oncle de Joaz et Premier Maître des Dragons.

Les forces de la Vallée Heureuse furent mises en déroute sur les plateaux de Starbreak. Grode Carcolo fut tué et le jeune Ervis eut maille à partir avec un Tueur. Mais pour diverses raisons, notamment l'âge avancé de Handel et la jeunesse de Joaz, l'armée de Banbeck ne réussit pas à forcer la décision. Ervis Carcolo, bien qu'épuisé car il souffrait et avait perdu beaucoup de sang, réussit à se replier sans trop de dégâts et une paix inquiète régna quelques années durant entre les deux vallées voisines.

Joaz grandit. Il devint un adolescent taciturne qui, s'il ne suscitait pas l'enthousiasme de son peuple, ne déchaînait pas non plus sa haine. Ervis Carcolo et lui étaient unis par un mépris réciproque. Lorsqu'il entendait parler du bureau de Joaz, de ses livres, de ses rouleaux, de ses figurines et de ses plans, des écrans qui permettaient de voir d'un bout à l'autre du Val Banbeck (les rumeurs prétendaient que ces instruments d'optique avaient été fournis par les sacerdotes), Ervis Carcolo levait les bras au ciel d'un air dégoûté : « Etudier ? Pouah ! Que valent ces vomissures anciennes ? A quoi mènent ces vieilles écritures ? Il aurait dû naître sacerdote ! Il leur ressemble : une chiffe molle à la bouche chagrine et à l'esprit embrumé. »

Un marchand ambulant nommé Dae Alvonso, tout à la fois troubadour, trafiquant d'enfants, psychiatre et chiropracteur, rapporta les propos sournois de Carcolo à Joaz qui haussa les épaules et dit : « Ervis Carcolo devrait s'accoupler à l'un de ses Jaggernauds. Il naîtrait de cette union une créature invulnérable, puisqu'elle aurait la cuirasse du dragon et la stupidité du Bailli ! »

Le commentaire revint, bien sûr, aux oreilles de l'intéressé et raviva en lui une ancienne blessure. Il avait essayé en secret une innovation dans son élevage : créer un dragon presque aussi puissant que le Jaggernaud, et doté en outre de l'intelligence et de l'agilité sauvages de l'Horreur Bleue. Mais Ervis Carcolo, qui se fiait à son intuition et péchait par un optimisme outrancier, ne tenait pas compte des avis de son Maître des Dragons, Bast Givven. Les œufs arrivèrent à éclosion ; une dizaine de petits survécurent. Ervis Carcolo les éleva en usant tour à tour de tendresse et d'exhortations. Ces dragons parvinrent à l'âge adulte. Les espoirs de Carcolo se matérialisèrent sous forme de quatre créatures difformes et irascibles, à la poitrine bouffie et aux pattes fusiformes, douées d'un appétit insatiable. (« Comme si l'on pouvait produire un dragon en lui ordonnant : existe ! » avait grommelé Bast Givven. Et il donna ce conseil à ses aides : « Méfiez-vous de ces bêtes. Tout ce qu'elles

cherchent, c'est de vous attirer à portée de leurs griffes. »)

Tout le temps, tous les efforts, tout le travail, toute la nourriture prodigués à cet hybride inutile avaient affaibli l'armée de Carcolo. Il avait des Tervagants fertiles en quantité largement suffisante. Il possédait également assez de Tueurs Unicornes et de Tueurs Califourches, mais ses effectifs en dragons plus lourds et plus spécialisés, notamment en Jaggernauds, étaient loin de correspondre à son programme.

Le souvenir de la gloire passée de la Vallée Heureuse hantait les rêves d'Ervis Carcolo. Son ambition était de soumettre le Val Banbeck et il imaginait souvent la cérémonie au cours de laquelle il réduirait Joaz Banbeck à l'état de garçon d'écurie.

Toutefois, des obstacles de taille contrariaient ses plans. La population de la Vallée Heureuse avait doublé mais, au lieu de développer la cité en élevant de nouvelles tours ou en creusant de nouveaux tunnels, le Bailli avait préféré construire trois couveuses à dragons supplémentaires, une douzaine de baraquements et une gigantesque aire d'entraînement. La seule alternative qui demeurait à ses sujets était, soit de s'entasser dans leurs boyaux fétides, soit d'édifier des masures branlantes au pied de la falaise. Les couveuses, les baraques, le terrain d'exercice et ces huttes empiétaient sur les champs déjà insuffisants. L'eau des réserves était détournée au bénéfice des couveuses. D'énormes quantités de nourriture étaient réservées à l'alimentation des dragons. Les habitants de la Vallée Heureuse, affamés, mal portants et misérables, ne partageaient aucune des aspirations de Carcolo et leur absence d'enthousiasme provoquait la fureur de ce dernier.

Toujours est-il que, lorsque Dae Alvonso, le marchand ambulant, lui eut rapporté les railleries de Joaz Banbeck lui conseillant de s'accoupler à un Jaggernaud, Ervis Carcolo se mit à écumer de fureur : « Bah ! Joaz Banbeck connaît-il quelque chose à l'élevage des dragons ? Je doute même qu'il comprenne son propre langage-dragon ! » Carcolo faisait allusion à la manière dont on transmettait ordres et instructions aux dragons : chaque armée avait son jargon secret qui lui était propre. Apprendre le langage-dragon de l'adversaire était l'objectif premier de tout Maître des Dragons car la connaissance de ce code assurait à celui qui la détenait un avantage certain sur les forces ennemies.

« Je suis un homme pratique et j'en vaux deux comme lui, » poursuivit Carcolo. « Est-il capable de créer, de nourrir, d'élever et de former des dragons ? Est-il capable de leur imposer une discipline, de leur enseigner la férocité ?



Non. Toutes ces tâches, il les abandonne à ses Maîtres des Dragons. Il préfère paresser en se gorgeant de mets délicats, et ses seules batailles, il les livre à la patience de ses ménestrelles. On raconte que, se fondant sur la divination astrologique, il prédit le retour des Basiques et qu'il se promène toujours la tête levée pour scruter le ciel. Un homme de cet acabit mérite-t-il le pouvoir et la prospérité ? Je dis que non ! Ervis Carcolo de la Vallée Heureuse mérite-t-il ces privilèges ? Je dis que oui. Et je le prouverai ! »

Dae Alvonso leva la main. « Pas si vite... Il est plus vif d'esprit que vous le pensez. Ses dragons sont dans une forme excellente Il les inspecte souvent. Quant aux Basiques... »

— « Ne me parlez pas des Basiques ! » tonna Carcolo. « Je ne suis pas un enfant auquel on fait peur avec le Croquemitaine. »

Dae Alvonso eut à nouveau un geste d'apaisement. « Ecoutez-moi. Je parle sérieusement et vous pourrez tirer profit des nouvelles que je vous apporte. Joaz Banbeck m'a fait venir dans son bureau personnel... »

— « Son fameux studio ? Vraiment ? »

— « Il a sorti d'une armoire une sphère de cristal montée sur une boîte noire. »

— « Ah ! une boule de cristal ! » jeta Carcolo, sarcastique.

Faisant mine d'ignorer l'interruption, Dae Alvonso continua placidement son récit : « J'ai examiné ce globe et, en toute franchise, il semblait embrasser l'espace tout entier. On y voyait flotter des étoiles, des planètes, des amas stellaires. « Regardez bien, » me dit Joaz Banbeck. « Vous ne verrez jamais la même chose nulle part. Cet objet a été fabriqué par les hommes de jadis. » « Qu'est-ce donc ? » lui ai-je demandé. Et Joaz m'a répondu : « C'est une figuration céleste. Elle représente toutes les étoiles proches et leur position à tout instant. Voyez-vous ce point blanc ? C'est notre

soleil. Et cette étoile rouge ? Dans les vieux almanachs, elle portait le nom de Coralyne. Elle se rapproche de nous à intervalles réguliers, car telle est la loi qui préside au mouvement des étoiles dans cette nébuleuse. Ces intervalles ont toujours coïncidé avec les attaques des Basiques. »

Je m'étonnai et Joaz me confirma la chose : « L'Histoire d'Aerlith a enregistré six expéditions des Basiques — ou des grephs, comme on les appelait au début. Il semble que, à mesure que Coralyne parcourt l'espace, les Basiques donnent l'assaut aux mondes voisins pour y liquider les humains terrés dans leurs retraites secrètes. Le dernier de ces coups de main eut lieu du vivant de Kergan Banbeck et vous savez quels en furent les résultats. A cette époque, Coralyne était au plus près d'Aerlith. Elle se retrouve actuellement à proximité de nous. » Voilà ce que m'a dit Joaz Banbeck et voilà ce que j'ai vu. »

Quoi qu'il en eût, Carcolo était impressionné. « Vous prétendez donc que ce globe contient toutes les étoiles de l'espace ? »

— « Je ne saurais vous l'assurer. Il est solidaire d'une boite noire et je soupçonne que celle-ci recèle un mécanisme intérieur qui projette des images ou, peut-être, des points lumineux simulant les astres. Toujours est-il que c'est un instrument prodigieux que je serais fier de posséder. J'ai proposé à Joaz plusieurs objets précieux en échange de cette boule mais il n'a rien voulu entendre. »

Les lèvres de Carcolo se retroussèrent en une moue dédaigneuse. « Vous et vos enfants volés ! N'avez-vous donc pas honte ? »

— « Pas plus que mes clients, » rétorqua Dae Alvonso avec véhémence. « Si j'ai bonne mémoire, nous avons fait affaire ensemble, vous et moi, à maintes reprises et nos transactions ont toujours été profitables. »

Ervis Carcolo se retourna, feignant d'observer deux Tervagants qui s'entraînaient avec des cimeterres de bois. Les deux hommes se tenaient devant une murette, de l'autre côté de laquelle des dizaines et des dizaines de dragons évoluaient, s'affrontant à la javeline et au sabre, bandant leurs muscles. Les écailles miroitaient. Les lourdes pattes faisaient s'envoler des tourbillons de poussière. L'air était imprégné d'une acide odeur de sueur.

— « Il est astucieux, ce Joaz, » murmura Carcolo. « Il savait que vous me raconteriez tout cela en détail. »

Dae Alvonso secoua approbativement la tête. « Exactement. Il m'a dit en propres termes... Mais peut-être devrais-je me montrer discret. » Il jeta un regard oblique à son interlocuteur.

— « Parlez, » grogna Ervis Carcolo.

— « Comme vous voudrez. Mais

rappelez-vous que je cite textuellement Joaz Banbeck : « Dites à ce maladroit de Carcolo qu'un grave danger pèse sur lui. Si les Basiques reviennent — ce qui n'a rien d'impossible — la Vallée Heureuse est terriblement vulnérable et elle sera dévastée. Où ses sujets peuvent-ils se cacher ? L'assaillant les enfournera dans son noir vaisseau et les déportera sur une planète froide. Si Carcolo n'est pas totalement dépourvu d'entrailles, il creusera de nouveaux tunnels, préparera des artères secrètes. Sinon... »

— « Sinon ? » le pressa Carcolo.

— « Sinon il n'y aura plus ni de Vallée Heureuse ni d'Ervis Carcolo. »

— « Bah ! » fit Carcolo à mi-voix. « Les jeunes singes piaillent en menant grand tapage ! »

— « Peut-être est-ce là une mise en garde sincère et honnête. Joaz Banbeck m'a encore dit... Mais je craindrais d'offenser Votre Dignité. »

— « Je vous ai dit de parler ! »

— « Il a déclaré... oh ! non. Je n'ose répéter ses paroles. En gros, il considère que vos efforts en vue de créer une armée sont bouffons. Il établit entre son intelligence et la vôtre un parallèle qui n'est pas en votre faveur. Il prédit... »

Ervis Carcolo agita le poing : « Il suffit ! C'est un adversaire subtil mais pourquoi vous prêtez-vous à son jeu ? »

Dae Alvonso balança son crâne chenu. « Je ne fais que répéter, bien à contrecœur, des propos dont vous avez exigé que je me fasse l'écho. Maintenant que vous m'avez pressé comme un citron, faites-moi une bonne manière ! Que vous proposerai-je ? Des drogues, des élixirs, des onguents ? J'ai ici un baume d'éternelle jeunesse que j'ai volé dans le coffre personnel du Démie. J'ai dans mes bagages des enfants des deux sexes, beaux et courtois, à un prix très étudié. Je prêterai l'oreille à vos infortunes, guérirai votre bégaiement, vous maintiendrai en bonne humeur. A moins que vous ne préfériez m'acheter des œufs de dragons ? »

— « Certes pas ! Je n'ai pas besoin d'œufs de dragons dont il sort des lézards. Quant aux enfants, la Vallée Heureuse n'en a déjà que trop. Apportez-moi une dizaine de Jaggernauds en bonne santé et vous repartirez avec cent enfants que vous aurez choisis vous-même. »

Dae Alvonso hocha tristement la tête et s'éloigna d'un pas mal assuré. Carcolo, appuyé à la murette, laissa son regard errer sur l'enclos des dragons.

Le soleil était bas au-dessus du mont Despoire. Le jour approchait de son terme.

C'était l'heure la plus agréable de la journée. Le vent était tombé et Aerlith s'enveloppait d'un silence de velours. L'éclat de Skene,

humanisé, n'était plus qu'une lueur d'un jaune fumé que cernait une auréole de bronze. Les nuages annonciateurs de la tempête crépusculaire s'amoncelaient, s'élevaient et retombaient dans le ciel, dérivaient en tournoyant — des nuages diaprés et chatoyants, passant par toutes les nuances de l'or, du carmin, du bistre et du violet.

Skene sombra à l'horizon ; les ors et les carmins virèrent au pourpre et à la terre de Sienne. Les nues s'ourlèrent d'éclairs et la pluie s'abattit en lourdes nappes. Dans les baraquements, les hommes redoublèrent de vigilance car, à ce moment, le comportement des dragons devenait imprévisible : sans avertissement, ils pouvaient passer de la torpeur à la colère. Puis la pluie cessa et le crépuscule fit place à la nuit. Une brise fraîche caressa doucement les vallées. Le ciel sombre s'illumina d'un poudroiement d'étoiles et l'attention d'Ervis Carcolo se concentra sur l'une d'elles — une étoile resplendissante au scintillement rouge, vert et blanc.

Tandis que, songeur, le Bailli examinait l'astre, laissant ses pensées vagabonder, un plan d'action s'ébaucha dans sa tête. Un plan qui semblait de nature à débrouiller l'écheveau d'incertitudes et d'insatisfactions qui étaient le fardeau de son existence.

Il eut un rictus amer. Il fallait faire des ouvertures à ce freluquet de Joaz Banbeck ! C'était là une perspective désagréable mais aussi une étape indispensable.

C'est pour cela que, le lendemain matin, peu après que Phadée la ménestrelle eut découvert le sacerdote dans le bureau, un messager fit son apparition dans le Val pour inviter Joaz Banbeck à rencontrer Ervis Carcolo.

4

Ervis Carcolo attendait sur la Corniche de Banbeck en compagnie de Bast Givven, son Maître des Dragons, et de deux jeunes cornettes. Un peu en retrait piaffaient leurs montures : quatre Aragnes à la carapace miroitante, les bras repliés, les pattes fléchies.

Ces bêtes étaient les fruits les plus récents de l'élevage de Carcolo qui éprouvait à leur égard une fierté immodérée. Les crochets se hérissant autour de leurs mufles étaient ornés de cabochons de cinabre, leur poitrail était paré d'un bouclier d'émail noir au centre duquel pointait une corne. Les hommes portaient le vêtement traditionnel : pantalon de cuir noir et casque, courte tunique rouge foncé.

Les quatre hommes attendaient, patients ou agités selon leur nature, le regard fixé sur les champs bien soignés du Val Banbeck. Au sud, s'étageaient les cultures de vesces, de belladone, de mousse

perlée, de nèfles. En face, près de la crevasse de Clybourne, on apercevait encore le cratère produit par l'explosion de l'astronef des Basiques. Vers le nord, c'était encore une succession de champs, puis le domaine des dragons : des baraquements de brique noire, une couveuse, le terrain d'exercices. Au-delà, on apercevait les Eboulis, une zone désolée, vestiges d'une ancienne falaise effondrée.

L'un des cornettes, faisant preuve d'un manque de tact certain, émit quelques remarques à propos de la prospérité manifeste du Val Banbeck. Après avoir écouté quelques instants d'un air renfrogné, Ervis Carcolo décocha un regard hautain à l'impudent.

— « Regardez cette digue, » disait le jeune homme. « Nous laissons perdre la moitié de nos réserves d'eau, nous autres. »

— « C'est vrai, » approuva un second cornette. « Ce mur rocheux est une bonne idée. Je me demande pourquoi nous ne faisons pas quelque chose d'analogue. »

Carcolo se préparait à intervenir mais, au dernier moment, il y renonça. Il poussa un grognement et se détourna. Bast Givven fit un signe et les cornettes s'empressèrent de se taire.

— « Joaz Banbeck est en route, » annonça bientôt Givven.

Carcolo scruta le Défilé. « Mais où est son escorte ? Viendrait-il seul ? »

— « C'est ce qu'il semble. »

Quelques minutes plus tard, Joaz Banbeck fit son apparition sur la Corniche. Il chevauchait une Aragne caparaçonnée de velours gris et rouge. Il portait nonchalamment une cape ample et soyeuse, une chemise et un pantalon gris ; il était coiffé d'un long bonnet pointu de velours bleu. Il leva la main dans un geste de salut négligent. Ervis Carcolo le salua à son tour avec brusquerie, avant d'intimer d'un signe de tête à Givven et aux Cornettes l'ordre de s'éloigner hors de portée de la voix.

— « Vous m'avez fait transmettre un message par le vieil Alvonso, » dit Carcolo sur un ton bougon.

Joaz acquiesça. « Je pense qu'il s'est fait fidèlement l'écho de mes propos ? »

Carcolo eut un rictus qui découvrit ses dents de loup : « Il a par instants jugé bon d'user de la paraphrase. »

— « Ce brave Alvonso est plein de tact. »

— « J'ai cru comprendre que vous me considérez comme un personnage brouillon, un incapable et un tyran sans entrailles. Alvonso a reconnu que vous avez usé du qualificatif de « maladroit » pour me définir. »

Joaz eut un sourire poli. « Il est toujours préférable d'employer des intermédiaires pour exprimer des sentiments de ce genre. »

Carcolo s'efforça de faire preuve d'une spectaculaire longanimité. « Il semble que vous craignez une attaque imminente des Basiques ? » continua-t-il sur un autre ton.

— « Exactement. Si toutefois ma théorie selon laquelle ils habitent sur un monde voisin de Coralyne est juste. En ce cas, ainsi que je l'ai précisé à Alvonso, la Vallée Heureuse sera gravement menacée. »

— « Et pourquoi le Val Banbeck ne serait-il pas aussi vulnérable ? » tonna Carcolo.

Joaz le dévisagea avec étonnement. « Mais n'est-ce pas évident ? J'ai pris mes précautions. Mes sujets vivent dans les tunnels et non pas dans des cabanes exposées. Nous disposons de plusieurs issues de secours qui nous permettraient, en cas de nécessité, de nous réfugier dans les Eboulis. »

— « C'est fort intéressant. » Carcolo faisait un effort pour adoucir sa voix. « Si votre théorie se révèle exacte — je me garde de porter là-dessus un jugement prématuré — peut-être serait-il prudent que je prenne moi aussi des mesures analogues. Seulement, ma doctrine diffère de la vôtre. Je préfère l'attaque à la défense et à la passivité. »

— « Admirable ! » murmura Joaz Banbeck. « C'est aux hommes tels que vous que l'on doit les grandes actions. »

Les joues de Carcolo s'empourprèrent légèrement. « Là n'est point la question, » poursuivit-il. « Je suis venu à vous pour vous proposer une action commune. Il s'agit d'un projet absolument nouveau, mais auquel j'ai longuement réfléchi et dont j'ai examiné les divers aspects depuis plusieurs années. »

— « C'est avec le plus grand intérêt que je vous écouterai. »

Carcolo gonfla ses joues. « Vous connaissez les légendes aussi bien que moi, mieux peut-être. Nos ancêtres en exil se sont installés sur Aerlith pendant la Guerre des Dix Etoiles. La Coalition du Grand Tourment a apparemment jeté bas l'Ancien Régime. Mais comment la guerre s'est-elle achevée ? » Carcolo leva les mains au ciel. « Qui peut le dire ? »

— « Il existe un indice significatif, » rétorqua Joaz. « Les Basiques viennent semer la dévastation sur Aerlith quand bon leur semble. En revanche, nous n'avons jamais reçu la visite d'autres hommes, hormis ceux qui sont au service des Basiques. »

— « Des hommes, eux ? » s'exclama Carcolo d'une voix lourde de mépris. « Moi, je leur donne un autre nom. Toujours est-il qu'il ne s'agit là que d'une déduction. Nous ignorons le tour pris par les événements. Peut-être les Basiques sont-ils les maîtres de toute la Nébuleuse. Peut-être nous attaquent-ils simplement parce que nous sommes faibles et désarmés. Peut-être sommes-nous les derniers

hommes à survivre. Peut-être l'Ancien Régime est-il en train de renaître. N'oubliez pas que bien des années se sont écoulées depuis la dernière offensive des Basiques contre notre planète. »

— « Beaucoup d'années se sont écoulées depuis que Coralyne était à son périgée par rapport à Aerlith. »

Carcolo eut un geste d'impatience. « C'est là une simple supposition ! Laissez-moi vous exposer l'axiome de base de mon plan. Il est extrêmement simple. J'estime que le Val Banbeck et la Vallée Heureuse ne suffisent pas pour des hommes tels que vous et moi. Nous sommes en droit d'avoir de plus hautes ambitions. »

Joaz approuva : « Il est regrettable que nous ne puissions négliger les difficultés pratiques qui contrarient de si grandioses aspirations. »

— « Eh bien, je suis en mesure de vous proposer une méthode capable de tourner ces difficultés, » annonça Carcolo.

— « En ce cas, à nous le pouvoir, la gloire et la richesse ! »

Ervis Carcolo jeta un regard aigu à son interlocuteur. « Réfléchissez, » dit-il en jouant avec le gland serti de perles d'or qui se balançait au pommeau de son épée. « Les sacerdotes nous ont précédés sur Aerlith. Nul ne sait depuis quand ils y sont. C'est là un mystère. Et que savons-nous d'eux ? A peu près rien. Ils échangent des objets de métal et de verre contre de la nourriture. Ils vivent au fond de leurs cavernes. Ils prêchent le séparatisme, la rêverie, le détachement... appelez cela comme vous le voulez... en tout cas, c'est un dogme totalement incompréhensible pour un homme de ma trempe. »

Il dévisagea Joaz d'un air de défi mais son interlocuteur se contentait de se caresser le menton. « Ils se prétendent de simples métaphysiciens. En réalité, ce sont des êtres extrêmement énigmatiques. Quelqu'un a-t-il jamais vu une femme sacerdote ? Et les lumières bleues ? Et les tours incandescentes ? Et la magie des sacerdotes ? Et ces étranges allées et venues nocturnes, ces formes bizarres qui traversent les cieux, qui se rendent peut-être sur d'autres planètes ? »

— « Ces récits existent, c'est certain. Quant au degré de créance à leur accorder... »

— « J'en arrive à la substance même de ma proposition, » jeta Carcolo. « Leur dogme interdit manifestement aux sacerdotes de se soucier des conséquences de leurs actes ou d'en éprouver des remords. Aussi sont-ils contraints de répondre à toutes les questions qu'on leur pose. Néanmoins, dogme ou pas, ils s'arrangent pour obscurcir totalement la moindre information qu'on parvient laborieusement à leur arracher. »

Joaz dévisagea Carcolo avec cu-

riosité. « Vous avez évidemment tenté l'expérience ? »

Ervis Carcolo fit oui de la tête. « Pourquoi le nierais-je ? J'ai interrogé trois sacerdotes avec détermination et persévérance. Tous m'ont répondu sur un ton grave, calme et réfléchi. Mais ils ne m'ont rien appris. » Il eut un geste d'humeur. « Je suggère donc que nous ayons recours à la coercition. »

— « Vous êtes un brave. »

Carcolo hocha la tête avec modestie. « Je ne me risquerai pas à employer des moyens de rétorsion directe. Mais les sacerdotes doivent manger. Si le Val Banbeck et la Vallée Heureuse coopèrent, nous pourrons utiliser un argument irrésistible : la faim. Très vite, les sacerdotes se montreront plus diserts. »

Joaz médita quelques instants tandis qu'Ervis Carcolo tripotait le gland de son épée. « Votre plan ne manque pas d'intérêt, » dit finalement le premier. « Et il est ingénieux — à première vue, tout au moins. Mais quel genre d'informations espérez-vous obtenir ? Ou, en deux mots comme en cent, quels sont vos objectifs ultimes ? »

Carcolo s'approcha de Joaz et lui enfonça l'index dans les côtes. « Nous ne savons rien des autres mondes. Nous sommes abandonnés sur cette misérable planète, cette boule de rocaille et de vent. Nous sommes en dehors du flux de la vie. Vous supposez que les Basiques sont les maîtres de la Nébuleuse. Et si vous vous trompiez ? Si l'Ancien Régime des hommes était ressuscité ? Songez aux cités opulentes, aux lieux de plaisance, aux palais ! Considérez le ciel nocturne. Imaginez le butin dont nous pourrions nous emparer ! Comment concrétiser ces désirs, me demanderez-vous ? Je réponds que le moyen est peut-être d'une telle simplicité que les sacerdotes nous le révéleront de bon gré. »

— « Vous voulez dire... »

— « Communiquer avec les mondes humains ! Nous arracher à cette petite planète solitaire en marge de l'univers ! »

Joaz Banbeck fit une moue dubitative. « Que voilà une vision grandiose ! Malheureusement, tout indique que nous nous trouverions en face d'une situation fort différente : à savoir la destruction de l'homme et de l'Empire Humain. »

Carcolo leva les deux mains comme pour souligner son objectivité et sa largeur d'esprit. « Peut-être avez-vous raison. Mais pourquoi ne pas nous informer auprès des sacerdotes ? Voici, concrètement, ce que je vous propose : en premier lieu, nous convenons de nous associer pour poursuivre, dans notre intérêt commun, l'objectif que je viens de vous esquisser. Ensuite, nous sollicitons une audience du Démie, le Grand Sacerdote. Nous l'interrogeons. S'il

répond sans chercher de faux fuyants, parfait. Mais s'il élude nos questions, nous passons à l'action : plus de ravitaillement pour les sacerdotes tant qu'ils ne nous auront pas dit ce que nous voulons qu'ils nous disent. »

— « Il existe d'autres vallées, » murmura Joaz d'une voix songeuse.

Carcolo eut un mouvement d'impatience. « Nous pouvons interdire les échanges soit par la persuasion, soit en recourant à nos dragons. »

— « Votre idée, en tant que telle, paraît séduisante mais je crains que les choses ne soient pas aussi simples. »

Carcolo pianota fiévreusement sur le pommeau de son épée. « Et pourquoi donc ? »

— « D'abord, Coralyne brille d'un vif éclat dans le ciel. Voilà notre premier souci. Si les Basiques ne nous ont pas attaqués quand elle s'éloignera, il sera temps de reprendre cette conversation. D'un autre côté, pour en revenir plus directement à votre projet, je doute que nous puissions soumettre les sacerdotes par la famine. En fait, j'estime que c'est impossible. »

Carcolo battit des paupières. « Comment cela ? »

— « Ils se promènent nus dans la neige et la tempête. Croyez-vous qu'ils redoutent la faim ? Et puis, ils peuvent subsister en se nourrissant de lichens sauvages. Comment les empêcher d'en ramasser ? Peut-être seriez-vous assez audacieux pour employer la force : pas moi. Il se peut que les légendes que l'on raconte sur les sacerdotes soient de la superstition — il se peut aussi qu'elles soient au-dessous de la vérité. »

Ervis Carcolo poussa un long soupir. « Je vous prenais pour un homme d'action, Joaz Banbeck, » dit-il avec dégoût. « Vous ne faites que chercher la petite bête. »

— « La petite bête ! Parlons-en ! Il s'agit d'erreurs énormes, capables de nous mener à la catastrophe. »

— « En ce cas, que proposez-vous, vous ? »

Joaz se caressait toujours le menton. « Si Coralyne s'éloigne et que nous sommes toujours sur Aerlith et non dans les cales d'un navire basique, alors nous nous préparerons à nous emparer des secrets des sacerdotes. D'ici-là, je ne saurais trop vous recommander de prendre toutes les dispositions utiles en prévision d'un nouveau raid. La Vallée Heureuse est devenue trop vulnérable avec ses couveuses et ses installations récentes. Ne vous en occupez plus pour le moment et consacrez-vous à forer des tunnels de sécurité ! »

Ervis Carcolo laissa errer son regard sur le Val Banbeck. « Je ne suis pas homme à me réfugier dans la défensive. J'attaque ! »

— « Vous attaquerez les ondes thermiques et les rayons ionisés avec vos dragons ? »

Carcolo dévisagea Joaz Banbeck. « Puis-je vous considérer comme un allié en ce qui concerne le plan que je viens de vous soumettre ? »

— « Pour ce qui est des principes généraux, absolument. Cependant, je refuse de participer à des opérations répressives contre les sacerdotes. Cela pourrait être dangereux et ce serait inutile. »

Pendant quelques secondes, Carcolo fut incapable de maîtriser sa haine. Les lèvres retroussées, les poings crispés, il cracha : « Dangereux ! Bah ! En quoi une poignée de pacifistes et de nudistes peut-elle constituer un danger ? »

— « Nous ignorons si ce sont des pacifistes mais nous savons que ce sont des hommes. »

Carcolo avait retrouvé son masque de cordialité. « Peut-être avez-vous raison. Mais, au moins sur l'essentiel, nous sommes alliés ? »

— « Jusqu'à un certain point, oui. »

— « Parfait ! Je vous suggère, dans l'hypothèse où se produirait l'attaque que vous craigniez, d'agir ensemble en appliquant une stratégie commune. »

Joaz acquiesça d'un air détaché. « Cela pourrait être efficace. »

— « Il faut coordonner nos plans. Supposons que les Basiques envahissent le Val Banbeck. Je propose que vos sujets viennent alors se réfugier chez nous tandis que notre armée se joindra à vos forces pour couvrir la retraite. De même, si c'est la Vallée Heureuse qui est attaquée, mes hommes viendront chercher un asile provisoire dans le Val Banbeck. »



Joaz Banbeck éclata de rire. « Me prenez-vous pour un imbécile, Ervis Carcolo ? Retournez dans votre Vallée, oubliez vos futiles rêves de grandeur et creusez des tunnels. Vous n'avez pas de temps à perdre. Coralyne brille dans le ciel ! »

Carcolo se redressa et prit un air gourmé. « Dois-je comprendre que vous repoussez mon offre d'alliance ? »

— « Absolument pas ! Mais il ne saurait être question pour moi d'assurer votre protection si vous ne faites pas vous-même l'effort nécessaire. Acceptez mes conditions, montrez-moi que vous êtes un allié digne de ce nom — et nous reprendrons cette conversation. »

Ervis Carcolo fit volte-face. Sans un mot ni un regard de plus, il sauta sur son Aragne qu'il éperonna. Bast Givven et les deux cornettes, piquant des deux, s'élancèrent précipitamment derrière lui.

Joaz regarda la petite troupe disparaître. Il secoua la tête avec tristesse, sauta à son tour sur sa monture et reprit le chemin du Val.

5

Le long jour d'Aerlith, équivalant à six anciennes unités diurnes, s'écoula.

Une intense activité régnait dans la Vallée Heureuse ; on sentait que des événements graves étaient imminents. Les dragons s'entraînaient en formations plus massives. Les valets d'arme et les cornettes lançaient leurs ordres d'une voix plus gutturale. Dans l'armurerie, on fondait des balles, on mélangeait les poudres, on aiguisait les sabres.

Se donnant en spectacle, Ervis Carcolo épuisait ses Aragnes les-unes après les autres en dirigeant les évolutions des dragons. Ces derniers étaient en majorité des Tervagants — petits monstres nerveux aux écailles rouge brique, à la gueule effilée, toujours en mouvement, aux crocs aigus comme des burins. Ils avaient des bras puissants et bien développés et étaient aussi adroits avec la lance, le sabre et la masse d'arme. L'homme qui affrontait un Tervagant était vaincu d'avance, car les écailles étaient à l'épreuve des balles comme des chocs les mieux assénés, et un seul coup de dents, un seul coup de griffes — des griffes acérées comme des poignards — suffisait pour expédier l'adversaire *ad patres.*

Les Tervagants étaient fertiles et résistants ; ils prospéraient même dans les conditions défavorables qui prévalaient dans les couveuses de la Vallée Heureuse — d'où leur supériorité numérique dans l'armée de Carcolo. C'était là un état de choses qui n'était pas du goût de Bast Givven, Premier Maître des Dragons, un individu sec et osseux, le nez en bec de cor-

beau et le visage plat, dont les yeux noirs faisaient penser à deux gouttes d'encre tombées sur une assiette. Généralement peu loquace, Bast Givven devenait presque éloquent lorsqu'il s'agissait de combattre le projet d'attaquer le Val Banbeck. « Réfléchissez, Ervis Carcolo. Nous pouvons mettre en ligne une horde de Tervagants et un nombre suffisant d'Unicornes et de Califourches. Mais nous manquons d'Horreur Bleues, d'Immondes et de Jaggernauds. Nous sommes perdus s'ils nous prennent au piège dans les collines ! »

— « Je n'ai nulle intention de combattre dans les collines, » répliqua Carcolo. « Je contraindrai Joaz Banbeck à la bataille sur mon terrain, là où ses Jaggernauds et ses Immondes seront inutilisables. Quant aux Horreurs Bleues, nous sommes presque à égalité avec lui. »

— « Vous négligez un petit détail. »

— « Lequel ? »

— « Il est improbable que les plans de Joaz Banbeck vous permettent d'agir ainsi. Je lui concède plus d'intelligence ! »

— « Prouvez-moi donc qu'il est aussi intelligent que vous le dites ! » tonitrua Carcolo. « D'après ce que je sais de lui, c'est un velléitaire et un imbécile ! Nous frapperons... et fort ! Et nous en finirons avec ces Banbeck arrogants ! »

Bast Givven fit mine de prendre congé mais Carcolo le rappela d'une voix sèche. « Vous ne paraissez pas éprouver beaucoup d'enthousiasme pour cette campagne ! »

— « Je sais ce que notre armée peut faire et ce qu'elle ne peut pas faire, » répondit carrément l'interpellé. « Si Joaz Banbeck est l'homme que vous croyez, nous pouvons réussir. Mais s'il possède le minimum de jugement dont témoignaient deux écuyers que j'ai entendus discuter il y a dix minutes, nous courons au désastre. »

— « Allez vous occuper de vos Immondes et de vos Jaggernauds, » jeta Carcolo d'une voix vibrante de fureur. « Je veux qu'ils soient aussi rapides que les Tervagants. »

Bast Givven s'éloigna ; Carcolo sauta sur le dos d'une Aragne et joua des éperons. La bête s'élança, puis s'immobilisa brusquement en tordant son cou démesuré pour regarder son cavalier. « Hop ! En avant ! » hurla Carcolo. « A toute vitesse ! Montrons un peu à ces butors ce que c'est que d'avoir du cœur au ventre ! » Le dragon bondit avec tant d'élan que Carcolo vida les étriers. Il tomba la tête la première et resta étendu sur le sol en gémissant.

Des garçons d'écurie se hâtèrent de le relever et de l'installer sur un banc. Tandis qu'il débitait une litanie de jurons bien sentis, un chirurgien l'examina, le palpa, l'ausculta. L'homme de l'art lui re-

commanda de garder la chambre et lui administra un sédatif.

Carcolo fut transporté dans ses appartements et confié aux soins de ses épouses. Il dormit vingt heures d'affilée. Quand il se réveilla, la moitié de la journée était passée.

Il voulut se lever mais il était trop meurtri et force lui fut de se recoucher en bougonnant. Il convoqua Bast Givven qui écouta sans mot dire ses admonestations.

Et le soir tomba. Les dragons réintégrèrent leurs quartiers. Il n'y avait plus rien à faire jusqu'à l'aurore.

Tout au long de l'interminable nuit, Ervis Carcolo reçut des soins aussi nombreux que variés : massages, bains chauds, infusions, cautères. Il s'y prêta docilement et, quand pointa le jour, il affirma qu'il se sentait d'attaque. Coralyne brillait d'un vif éclat dans le ciel ; ses rouges, ses verts et ses blancs étincelaient de leurs feux maléfiques. Carcolo se refusait à regarder la brillante étoile mais il ne pouvait s'empêcher de lui jeter de temps à autre un regard furtif.

L'aube était proche. Le Bailli avait l'intention de se mettre en route dès que les dragons cesseraient d'être intraitables. Une lueur palpitante surgit à l'est, annonciatrice de la tempête matinale. On rassembla les bêtes avec un grand luxe de précautions pour les aligner en colonnes. Il y avait près de trois cents Tervagants, quatre-vingt cinq Califourches et autant d'Unicornes, une centaine d'Horreurs Bleues, cinquante-deux Immondes d'une force titanesque, à la queue bardée de boules d'acier hérissées de pointes, et dix-huit Jaggernauds. Les dragons grognaient, cherchant l'occasion de se mordre ou d'arracher la jambe d'un écuyer imprudent. L'obscurité stimulait la haine latente qu'ils ressentaient pour les humains — et pourtant, ils ignoraient tout de leur passé et des circonstances qui avaient fait de leurs ancêtres des esclaves.

Le ciel s'embrasa d'éclairs sur le fond lumineux desquels se silhouettaient les pics escarpés de la Montagne du Malheur. Le vent hurla, la pluie tomba à verse ; l'orage traversa le ciel, se dirigeant vers le Val Banbeck. Enfin, l'horizon devint glauque à l'est et Carcolo donna le signal du départ.

Le corps endolori, il s'approcha en boitillant de son Aragne sur laquelle il se jucha, dans l'intention de lui faire faire de spectaculaires courbettes. C'était une erreur. Le dragon était encore en proie aux maléfices nocturnes. Au dernier moment, il eut un sursaut et désarçonna derechef son cavalier.

Carcolo, rendu à demi-fou par la douleur et la fureur, essaya de se relever ; il retomba, fit une nouvelle tentative et s'évanouit.

Il resta inconscient cinq minutes. « Mettez-moi en selle, » mur-

mura-t-il d'une voix rauque en reprenant ses esprits. « Il faut partir. » Comme il était manifestement impossible d'exécuter cet ordre, personne ne bougea. En désespoir de cause, Ervis Carcolo appela Bast Givven : « En route. Nous ne pouvons pas attendre. Il faut que vous preniez le commandement. »

Givven, morose, acquiesça. C'était là un honneur qui ne lui disait rien qui vaille.

— « Vous connaissez le plan de bataille, » fit Carcolo d'une voix haletante. « Vous contournerez la Pointe par la passe nord, vous traverserez la Skanse à toute vitesse, vous longerez la Crevasse Bleue et vous foncerez plein sud en direction de la Corniche de Banbeck. En principe, c'est là que Joaz Banbeck vous repérera. Vous vous déploierez de façon à culbuter ses forces avec vos Immondes. Evitez d'affronter ses Jaggernauds. Harcelez-le avec vos Tervagants. Gardez vos Unicornes et vos Califourches en réserve pour l'affronter s'il arrive sur les crêtes. Avez-vous compris ? »

— « Si l'on vous en croit, la victoire nous est assurée, » murmura Bast Givven.

— « Elle l'est si vous ne commettez pas de maladresse grave ! Aïe, mon dos ! Je ne peux pas bouger. Dire qu'il faut que je reste ici à surveiller les œufs des couveuses ! Allez ! Partez ! Au combat pour la Vallée Heureuse ! »

Givven lança un ordre et les troupes s'ébranlèrent.

En tête venaient les Tervagants, puis les Tueurs Califourches à la carapace soyeuse et les Tueurs Unicornes, plus lourds, le poitrail armé d'un rostre renforcé d'acier. Derrière eux, marchaient les pesants Jaggernauds, grognant et gargouillant, dont les crocs crissaient au rythme de leurs pas, flanqués par les Immondes qui brandissaient de lourds coutelas et agitaient leur queue de scorpion à l'extrémité de laquelle dansaient des boules d'acier. Les Horreurs Bleues fermaient la marche, massives et rapides ; c'étaient d'excellents grimpeurs, aussi intelligents que les Tervagants. Une centaine d'hommes accompagnaient les monstres : Maîtres des Dragons, chevaliers, écuyers et cornettes munis de sabres, de pistolets et de tromblons de gros calibres.

Quand son armée eut disparu, Carcolo, allongé sur une civière, se fit conduire jusqu'au portail débouchant sur les grottes de la Vallée Heureuse.

Jamais elles ne lui avaient paru aussi étroites et crasseuses. Une grimace amère à la bouche, il laissa son regard errer sur les cabanes éparpillées autour de la colline, des bicoques faites de blocs de rochers, de plaques de lichens imprégnés de résine, de bambous enduits de bitume. Lorsque la

Tueur Califourche



campagne contre Banbeck serait terminée, il taillerait de nouvelles salles dans la montagne. Nul n'ignorait la splendeur du village de Banbeck mais la Vallée Heureuse serait encore plus magnifique. Elle étincellerait d'opales et de nacre, d'or et d'argent... Mais à quoi bon ? Si les événements se déroulaient comme Carcolo l'espérait, l'heure sonnerait de réaliser son rêve grandiose. Alors, à quoi bon se donner la peine de décorer les tunnels de la Vallée ?

Grognant et pestant, il se laissa mener jusqu'à son lit en essayant de se représenter la progression de ses troupes. Elles devaient, à présent, descendre les crêtes qui entouraient la Pointe.

Il essaya de tendre les bras et de bouger les jambes. Ses muscles protestèrent et il dut se recoucher, vaincu par la douleur. Pourtant, il avait l'impression que ses blessures le faisaient moins souffrir... A présent, l'armée devait escalader les Remparts... Le chirurgien lui apporta une potion qu'il but. Il s'endormit pour s'éveiller en sursaut. Quelle heure était-il ? La bataille devait être engagée !

Il se fit transporter jusqu'au portail mais cela ne le satisfit point et il ordonna à ses serviteurs de le conduire jusqu'à la nouvelle couveuse, d'où la vue s'étendait du haut en bas de la Vallée. S'installant aussi confortablement que le lui permettaient ses blessures, il se prépara à attendre. Les nouvelles étaient longues à venir.

Un cornette chevauchant une Aragne écumante apparut sur la piste nord. Carcolo dépêcha un valet d'armes à sa rencontre et, ignorant ses meurtrissures, se dressa sur sa civière. Le cornette sauta à bas de sa monture, tituba et s'écroula à terre.

— « Embuscade ! » fit-il d'une voix haletante. « Mort et désastre ! »

— « Une embuscade ? » dit Carcolo d'une voix blanche. « Où ça ? »

— « Aux Remparts. Ils ont attendu que les Tervagants et les Tueurs soient passés. Alors, leurs Horreurs, leurs Immondes et leurs Jaggernauds ont chargé. Ils nous ont disloqués, refoulés et ont bombardé nos propres Jaggernauds avec des fragments de rocs. Notre armée est taillée en pièces ! »

Carcolo se laissa retomber en arrière. « Quelles sont nos pertes ? » demanda-t-il, les yeux levés au ciel.

— « Je ne sais pas. Givven a donné le signal de la retraite. Nous nous sommes repliés du mieux que nous avons pu. »

Carcolo était comateux. Le cornette se laissa choir sur un banc.

On vit s'élever un tourbillon de poussière vers le nord et, bientôt, apparurent les dragons. Tous étaient blessés. Ils sautillaient lamentablement, boitaient, se traînaient comme ils pouvaient en gémissant, en hurlant, en gargouillant. D'abord, surgit un groupe de Tervagants dont les têtes hideuses tressautaient, puis deux Hor-



reurs Bleues dont les bras antérieurs se tordaient comme des membres humains. Un Jaggernaud creva à son tour l'écran de poussière, immense et monstrueux crapaud à peine capable de soulever ses lourdes pattes. Il ne put atteindre les baraques : épuisé, il s'écroula avec un bruit sourd et resta là où il était tombé, ses pattes griffues s'agitant désespérément.

Bast Givven, hagard et noir de poussière, apparut à son tour. Il mit pied à terre et Carcolo se redressa à nouveau. Le Maître des Dragons fit son rapport d'une voix égale qui aurait pu passer pour insouciante, mais le Bailli, si peu intuitif qu'il fût, ne s'y trompa pas. « Où l'embuscade a-t-elle eu lieu exactement ? » demanda-t-il.

— « Nous gagnions les Remparts par le ravin du Chlore. Il y a là un éperon de porphyre. C'est à cet endroit qu'ils nous attendaient. »

— « Stupéfiant ! » souffla Carcolo.

Bast Givven hocha imperceptiblement la tête et Carcolo reprit : « Supposons que Joaz Banbeck se soit mis en route pendant la tempête du matin, une heure plus tôt que je ne le prévoyais. Supposons qu'il ait houspillé sa troupe pour accélérer l'allure au maximum... Même dans ce cas, je ne vois pas comment il a pu parvenir aux Remparts avant nous. »

Givven se tourna à demi vers la Vallée où hommes et dragons blessés se pressaient en ahanant sur la piste du nord. « Je n'en ai pas la moindre idée. »

— « Une drogue ? » murmura Carcolo d'une voix rêveuse. « Une potion capable d'apaiser les dragons ? Aurait-il pu camper dans le Cirque pendant la nuit ? »

— « Ce n'est pas exclu, » admit Givven à contrecœur. « Il a pu bivouaquer dans les grottes et organiser son guet-apens très tôt. »

— « Nous avons peut-être sous-estimé Joaz Banbeck, » grommela Carcolo qui s'allongea en poussant un gémissement. « Quelles sont nos pertes ? »

Ce que lui annonça Givven lui fit froid dans le dos. Il ne restait plus que six Jaggernauds sur un effectif initial déjà insuffisant. Douze Immondes avaient péri et il y avait parmi les quarante survivants cinq dragons grièvement blessés. Les Tervagants, les Horreurs Bleues et les deux types de Tueurs avaient considérablement souffert ; un grand nombre d'entre eux avaient été massacrés dès le début de l'engagement et beaucoup d'autres avaient chuts du haut des Remparts ; leurs carapaces disjointes gisaient maintenant parmi les éboulis. Quant aux soldats — qui étaient cent au départ — douze étaient tombés sous les balles et quatorze avaient été écrasés par les bêtes ; il y avait en outre une vingtaine de blessés plus ou moins atteints.

Carcolo, allongé sur sa civière, avait fermé les yeux et ses lèvres tremblaient légèrement.

— « La nature du terrain nous a sauvés, » poursuivit Bast Givven. « Joaz Banbeck n'a pas voulu engager ses forces dans le ravin. Si quelqu'un a commis une erreur tactique, c'est bien lui. Il n'a pas aligné assez de Tervagants et d'Horreurs Bleues. »

— « Piètre consolation, » gémit Carcolo. « Que nous reste-t-il comme moyens ? »

— « La position de l'armée est bonne dans la région de la crête du Ballant. Nous n'avons pas aperçu de reconnaissance adverse, ni hommes ni Tervagants. Banbeck peut fort bien penser que nous nous sommes repliés sur la Vallée. En tout cas, le gros de ses forces est concentré du côté du Cirque. »

Au prix d'un effort considérable, Carcolo se mit debout.

Il se rendit d'une démarche chancelante jusqu'au dispensaire. Cinq Immondes accroupis dans des bacs remplis de baume soufflaient et gémissaient. Les chirurgiens découpaient les débris de la carapace d'une Horreur Bleue maintenue par des suspentes, entaillant sa chair grise. L'un des cinq Immondes se dressa soudain sur ses pattes postérieures, crachant une bave écumante ; il poussa un cri pitoyable et retomba mort dans le bac.

Carcolo se tourna vers Givven. « Ecoutez-moi bien. Joaz Banbeck a sûrement envoyé des patrouilles en reconnaissance. Décrochez le long du Ballant puis, en prenant toutes les dispositions nécessaires pour ne pas vous faire repérer par les éclaireurs, vous opérerez un mouvement tournant en direction des cols du mont Despoire. Le col de Tourmaline fera l'affaire. Je présume que Banbeck imaginera que vous faites retraite en direction de la Vallée Heureuse ; aussi foncera-t-il plein sud derrière la Pointe pour vous surprendre à la hauteur des crêtes. Quand il passera au pied du col, vous aurez l'avantage et vous pourrez peut-être anéantir son armée. »

Bast Givven secoua énergiquement la tête. « Et si ses patrouilles nous repèrent malgré nos précautions ? Il n'a qu'à nous suivre à la trace pour nous bloquer dans le col où il n'existe pas d'issue. Si nous nous aventurons vers les Hauts de Starbreak, ses Jaggernauds nous détruiront en l'espace de quelques minutes. »

Les épaules d'Ervis Carcolo fléchirent. « Que l'armée se replie sur la Vallée Heureuse. Nous nous regrouperons et nous attendrons la prochaine occasion. »

6

Du côté sud de la montagne où Joaz avait élu domicile, se trouvait une vaste salle creusée dans le rocher et que l'on appelait le Hall de Kergan. Ses

vastes dimensions, sa simplicité et son dépouillement, son mobilier ancien et massif contribuaient à lui conférer une atmosphère vieillote, et il y régnait une odeur unique s'exhalant des murs de pierres nues, des plaques de mousses pétrifiées qui formaient le parquet, des vieux bois — une odeur riche et entêtante qui avait toujours déplu à Joaz comme lui déplaisaient toutes les autres caractéristiques de la pièce. Ses proportions lui semblaient arrogantes, l'absence d'ornementation lui paraissait grossière, brutale même. Un jour, Joaz s'était dit que ce n'était pas seulement la salle qui lui déplaisait mais Kergan Banbeck en personne et les légendes hyperboliques qui couraient sur son compte.

La salle était cependant agréable par bien des côtés. Les hautes fenêtres voûtées commandaient le Val. Les croisées étaient constituées par une mosaïque de petits carreaux d'un vert bleuté, encastrés dans des meneaux de ferronnerie noire. Le plafond à caisson témoignait d'une certaine recherche conforme aux traditions artistiques de Banbeck. Il y avait de faux pilastres aux chapiteaux ornés de gargouilles, une frise sculptée de motifs floraux classiques. Les meubles étaient au nombre de trois : deux hautes chaises sculptées et une lourde table, toutes trois en bois sombre et poli, d'une considérable ancienneté.

Joaz avait trouvé l'utilisation de cette salle : sur la table était posée une carte en relief de la région, finement détaillée.

Comme il était en train de l'étudier, Phadée entra, la mine espiègle. Elle ne fit aucun bruit mais Joaz devina sa présence au parfum d'encens qui enveloppait la jeune fille. Elle portait le costume de fête des vierges de Banbeck : un fourreau fait d'intestins de dragons, étroitement ajusté et orné de parements de fourrure brune au cou, aux genoux et aux coudes. Elle était coiffée d'un bonnet cylindrique surmonté d'une plume rouge.

Joaz fit mine de ne pas s'être aperçu de son entrée. Elle s'approcha jusqu'à ce que le duvet de son encolure chatouillât le dos du maître de Banbeck. Celui-ci persista dans son attitude de feinte indifférence. Phadée, nullement dupe de ce manège, prit une expression affligée. « Serons-nous tous massacrés ? Où en est la bataille ? »

— « Pour le Val Banbeck, les nouvelles sont excellentes. Pour Ervis Carcolo et la Vallée Heureuse, cela va très mal. »

— « Vous voulez le détruire, » accusa Phadée d'une voix étouffée. « Vous voulez le tuer ! Pauvre Ervis Carcolo ! »

— « C'est tout ce qu'il mérite. »

— « Mais qu'adviendra-t-il à la Vallée Heureuse ? »

Joaz Banbeck haussa nonchalamment les épaules. « Un changement profitable. »

— « Chercherez-vous à en prendre la direction ? »

— « Pas moi. »

— « Rendez-vous compte ! » murmura Phadée. « Joaz Banbeck, tyran du Val Banbeck, de la Vallée Heureuse, du Ravin du Phosphore, de Glore, du Grand Lac, de Clewhaven, et de la Fosse Septentrionale ! »

— « Pas moi, » répéta Joaz. « Peut-être voudrez-vous régner à ma place ? »

— « Oh ! vraiment ? Je modifierai bien des choses ! J'habillerai les sacerdotes de rubans rouges et jaunes. Je leur ordonnerai de chanter, de danser et de boire le vin de Mai. J'expédierai les dragons au sud, en Arcadie, à l'exception de quelques Tervagants bien doux qui s'occuperont des enfants. Il n'y aura plus de ces batailles furieuses. Je ferai fondre les armures et briserai les glaives ; je... »

Joaz l'interrompit en éclatant de rire. « Adorable petite tête de linotte ! Ton règne ne durera pas longtemps ! »

— « Pas longtemps ? Et pourquoi donc ? Si les hommes n'ont plus les moyens de faire la guerre... »

— « Et quand les Basiques reviendront, que feras-tu ? Tu les accueilleras en leur mettant des guirlandes autour du cou ? »

— « Bah ! Nous ne les reverrons jamais. Quel intérêt y a-t-il pour eux à dévaster quelques vallées retirées ? »

— « Ils y trouvent peut-être leur intérêt, justement. Nous sommes des hommes libres. Peut-être les derniers hommes libres de l'univers. Et qui sait s'ils ne reviendront pas ? Coralyne brille dans le ciel ! »

Phadée se pencha sur la carte en relief. « Et cette guerre... cette guerre terrible. Qu'allez-vous faire ? Attaquer ou vous défendre ? »

— « Cela dépendra d'Ervis Carcolo. Je me contenterai d'attendre qu'il se découvre. » Et il ajouta d'une voix songeuse, les yeux fixés sur la maquette : « Il est assez malin pour m'infliger de graves ennuis si je n'agis pas avec précaution. »

— « Et si les Basiques reviennent pendant que vous vous chamaillez avec Carcolo ? »

Joaz sourit. « Nous devrons peut-être nous réfugier dans les Eboulis. A moins que nous ne nous élancions tous au combat. »

— « Je me battrai à vos côtés, » annonça Phadée en prenant une pose héroïque. « Nous donnerons l'assaut aux navires des Basiques, nous braverons les rayons thermiques, nous nous ruerons à travers les décharges d'énergie, nous enfoncerons leurs portails, et malheur au premier de ces pirates qui montrera son nez ! »

— « Là, cette admirable stratégie est en défaut. Comment trouver le nez d'un Basique ? »

— « En ce cas, nous nous em-

parerons de leurs... » Elle s'interrompit et tourna la tête en entendant un bruit. Joaz traversa la pièce pour ouvrir la porte. C'était le vieux Rife. « Vous m'avez dit de vous appeler si la bouteille se renverse ou se brise. Eh bien, elle a fait les deux. »

Joaz repoussa le sénéchal et s'élança dans le corridor. « Qu'est-ce que cela signifie ? » demanda Phadée à Rife. « Qu'avez-vous dit pour le troubler à ce point ? »

Rife hocha la tête d'un air maussade. « Je suis tout aussi perplexe que vous. Il m'a montré une bouteille en m'ordonnant de la surveiller jour et nuit. « Si la bouteille se casse ou si elle bouge, avertis-moi aussitôt, » a-t-il ajouté. Je me suis dit que c'était une vraie sinécure, et je me suis demandé si Joaz pensait que j'étais gâteux au point d'être satisfait d'un travail aussi ridicule que la surveillance d'une bouteille. Je suis vieux, j'ai les mâchoires qui tremblent, mais je ne suis pas complètement idiot. Or, à ma grande surprise, la bouteille s'est cassée ! L'explication du phénomène est simple : elle est tombée par terre. Néanmoins, comme j'ignore ce que cela signifie, j'ai obéi à la consigne et suis venu avertir Joaz Banbeck. »

— « Où est-elle, cette bouteille ? » s'enquit Phadée qui avait attendu avec impatience que Rife arrivât à la fin de sa tirade.

— « Dans le bureau de Joaz Banbeck. »

Phadée s'élança aussi rapidement que le lui permettait l'étroit fourreau qui entravait ses mouvements. Elle s'engagea dans un tunnel transversal, qui franchissait le défilé de Kergan par un pont couvert et donnait sur une rampe conduisant aux appartements de Joaz.

Elle traversa le vaste hall, l'antichambre sur le plancher de laquelle étaient éparpillés les fragments d'une bouteille brisée, et pénétra dans le bureau où elle s'arrêta, étonnée : il n'y avait personne. Elle remarqua qu'une section des rayonnages avait basculé. Craintive et silencieuse, elle pénétra en tapinois dans la pièce et se pencha au-dessus de la cage de l'escalier pour voir ce qui se passait dans l'atelier.

Une scène étrange s'offrit à ses regards. Joaz, un sourire glacé aux lèvres, observait un sacerdote nu qui essayait gravement de faire glisser une barrière séparant la pièce en deux. Mais ses efforts étaient vains.

Le sacerdote renonça, jeta un rapide regard à Joaz et s'engagea dans l'escalier conduisant au bureau.

Phadée retint son souffle et recula.

Quand le sacerdote fut dans le bureau, il se dirigea vers la porte.

— « Un moment, » jeta Joaz. « Je désire vous parler. »

Le sacerdote s'arrêta et se re-

tourna, l'air vaguement interrogateur. C'était un homme jeune, au visage imberbe et impassible, presque beau. Il avait une peau douce et translucide. Ses yeux, de grands yeux bleus innocents, étaient perdus dans le vide. Son corps était maigre et frêle. Il avait les mains fines et ses doigts étaient agités d'une sorte de tremblement nerveux. Une opulente chevelure châtain clair flottait sur ses reins.

Joaz s'assit avec une lenteur ostentatoire sans cesser de dévisager le sacerdote. « Je trouve votre conduite fort peu obligeante, » dit-il enfin d'une voix égale mais lourde de menace. Cette déclaration ne requérait pas de réponse et le sacerdote garda le silence.

« Asseyez-vous, je vous prie, » ajouta Joaz en désignant un banc. « Vous avez beaucoup d'explications à me fournir. »

L'imagination de Phadée lui jouait-elle des tours ? Ou avait-elle vraiment vu une brève lueur d'ironie, aussitôt éteinte, s'allumer dans la prunelle du sacerdote ? Comme celui-ci ne se départissait pas de son mutisme, Joaz, se pliant aux règles précises qu'imposait le dialogue avec les sacerdotes, lui demanda : « Souhaitez-vous vous asseoir ? »

— « Cela m'est indifférent. Puisque je suis debout, je resterai debout. »

Joaz se leva et fit quelque chose qui n'avait aucun précédent : il tira le banc derrière le sacerdote et, d'une poussée, força celui-ci à s'asseoir. « Puisque vous êtes assis maintenant, restez assis. »

Mais le sacerdote se releva avec une dignité tranquille. « Je resterai debout. »

Joaz haussa les épaules. « A votre guise. J'ai l'intention de vous poser un certain nombre de questions. J'espère que vous serez coopératif et me répondrez de façon précise. »

Les paupières du sacerdote battirent.

« Me répondrez-vous ? »

— « Certainement. Je préférerais cependant m'en aller comme je suis venu. »

Joaz ignora le commentaire. « Première question : pourquoi êtes-vous venu dans mon bureau ? »

— « Votre langage est vague, » fit le sacerdote en articulant soigneusement comme s'il s'adressait à un enfant. « Cette confusion m'interdit de vous répondre car je suis tenu par mes vœux de dire la stricte vérité à quiconque l'exige. »

Joaz s'installa plus confortablement sur son siège. « Je ne suis pas pressé et je suis prêt à une longue discussion. Laissez-moi donc vous demander ceci : avez-vous eu des impulsions vous ayant contraint ou persuadé de venir ici, et que vous pourriez m'expliquer ? »

— « Oui. »

— « Combien de ces impulsions

avez-vous reconnues comme telles ? »

— « Je ne sais pas. »

— « Plus d'une ? »

— « Peut-être. »

— « Moins de dix ? »

— « Je ne sais pas. »

— « Hum... Pourquoi êtes-vous aussi incertain ? »

— « Je ne le suis pas. »

— « En ce cas, pourquoi ne pouvez-vous pas préciser ce nombre ? »

— « Il n'existe pas. »

— « Je vois... Vous voulez sans doute dire que la motivation unique qui a ordonné à votre cerveau de transmettre à vos muscles la consigne de vous conduire ici comportait plusieurs éléments ? »

— « Peut-être. »

Un léger sourire de triomphe joua sur les lèvres de Joaz. « Pouvez-vous me décrire l'un des éléments de cette motivation ? »

— « Oui. »

— « Eh bien, je vous écoute. »

Un sacerdote bénéficiait de l'immunité, au moins dans un domaine. Toute forme de coercition connue de Joaz — le feu, l'épée, la soif, la mutilation — n'étaient pour lui que de simples inconvénients : il les ignorait comme s'ils n'existaient point. Son monde intérieur était le seul qui fût réel. Agir sur les affaires de l'Homme Véritable ou réagir contre elles était, à ses yeux, dégradant. Cette attitude exigeait une passivité et une sincérité absolues. C'est pour cela que Joaz se reprit et formula autrement son ordre : « Pouvez-vous déterminer l'un des éléments de la motivation qui vous a poussé à vous rendre en ce lieu ? »

— « Oui. »

— « Lequel ? »

— « Le désir de me promener. »

— « Pouvez-vous en décrire un autre ? »

— « Oui. »

— « Lequel ? »

— « Le désir de prendre de l'exercice. »

— « Je vois... A propos, essayez-vous d'éluder mes questions ? »

— « Je réponds à toutes les questions que vous me posez. Tant que je le fais, tant que j'ouvre mon esprit à ceux qui cherchent à connaître — car telle est notre foi — un tel reproche est injustifié. »

— « C'est vous qui le dites ! Toujours est-il que vous ne m'avez pas encore donné de réponse satisfaisante. »

Le sacerdote, pour toute réplique, écarquilla imperceptiblement les pupilles.

« Très bien ! » fit Joaz Banbeck. « Pouvez-vous déterminer encore un élément de cette motivation complexe dont nous parlions ? »

— « Oui. »

— « Lequel ? »

— « Je m'intéresse aux antiquités. Je suis venu dans votre bureau pour admirer les vestiges des

mondes d'autrefois que vous détenez. »

Joaz haussa le sourcil. « Vraiment ? J'ai effectivement la chance de posséder quelques-uns de ces fascinants trésors. Quelles pièces de mes collections vous intéressent-elles plus particulièrement ? »

— « Vos livres. Vos cartes. Votre grand globe représentant l'Archi-Monde. »

— « L'Archi-Monde ? L'Eden ? »

— « C'est l'un des noms qu'il porte. »

Les lèvres de Joaz se crispèrent. « Vous vous êtes donc introduit chez moi pour admirer mes collections... Je voudrais connaître d'autres éléments de votre motivation. »

Le sacerdote hésita un instant avant de répondre : « On m'a suggéré de venir ici. »

— « Qui ? »

— « Le Démie. »

— « Pourquoi vous a-t-il fait cette suggestion ? »

— « Je ne peux le dire de façon certaine. »

— « Pouvez-vous imaginer ses raisons ? »

— « Oui. »

— « Eh bien, quelles sont vos suppositions ? »

Le sacerdote fit un petit geste de la main. « Le Démie espérait peut-être devenir un Homme Vrai et chercher, en conséquence, à connaître les principes qui sont à la base de votre existence. Il désirait peut-être se livrer à des opérations de troc. Il pouvait être passionné par la description de vos objets de collection. Il pouvait être curieux de connaître la portée de vos panneaux panoramiques. Il pouvait aussi... »

— « Il suffit ! De toutes ces conjectures, ainsi que de celles que vous n'avez pas encore divulguées, laquelle considérez-vous comme la plus probable ? »

— « Aucune. »

Derechef, les sourcils de Joaz s'arrondirent. « Comment l'expliquez-vous ? »

— « Puisque l'on peut émettre un nombre illimité d'hypothèses, le dénominateur de tout rapport de probabilités est variable et le concept entier devient arithmétiquement absurde. »

Joaz eut un sourire empreint de lassitude. « Quelle est celle des hypothèses que vous avez formulées jusqu'à présent qui vous paraît le plus plausible ? »

— « Je considère que le Démie estime peut-être souhaitable ma présence ici. »

— « Qu'effectuez-vous en étant présent ? »

— « Rien. »

— « Le Démie vous a donc envoyé ici uniquement pour être présent ! »

C'était une affirmation et le sacerdote s'abstint de tout commentaire. « Que croyez-vous qu'attende le Démie de votre présence ? »

— « Je crois qu'il souhaite que

j'apprenne la façon dont pense l'Homme Véritable. »

— « Et vous apprenez comment je pense rien qu'en étant là ? »

— « J'apprends beaucoup. »

— « Comment le fait d'être là vous aide-t-il ? »

— « Je ne sais pas. »

— « Combien de fois vous êtes-vous introduit dans mon bureau ? »

— « Sept fois. »

— « Pourquoi est-ce vous en particulier qui avez été choisi pour cette mission ? »

— « Le synode a approuvé mon *tand*. Il se peut que je sois le prochain Démie. »

Joaz se tourna vers Phadée. « Allez préparer du thé. » Il revint au sacerdote. « Qu'est-ce qu'un *tand* ? »

Le sacerdote gonfla ses poumons : « Mon *tand* est la représentation de mon âme. »

— « Hem... à quoi ressemble-t-il ? »

L'expression du sacerdote était indéchiffrable. « On ne peut le decrire. »

— « En ai-je un ? »

— « Non. »

Joaz haussa les épaules. « Vous pouvez donc lire dans mes pensées. »

Silence.

« Pouvez-vous lire mes pensées ? »

— « Pas très bien. »

— « Pourquoi devez-vous les lire ? »

— « Nous vivons tous ensemble dans l'univers. Comme il ne nous est pas permis d'agir, nous sommes obligés de savoir. »

Joaz eut un sourire sceptique. « Quel avantage vous apporte la connaissance si vous n'agissez pas en fonction du savoir acquis ? »

— « Les événements suivent la Raison de même que l'eau s'écoule dans un trou pour y former une mare. »

— « Bah ! » s'exclama Joaz avec irritation. « Votre doctrine vous interdit de vous immiscer dans nos affaires ; cependant vous permettez à votre « Raison » de créer des conditions influençant l'événement. Est-ce exact ? »

— « Je ne saurais le dire. »

Joaz n'insista pas et poursuivit son interrogatoire dans une autre direction : « Où conduit le tunnel qui se trouve derrière mon atelier ? »

— « Dans une grotte. »

Phadée déposa une bouilloire d'argent devant Joaz qui se servit et but son thé d'un air méditatif. Les sujets de débat étaient en nombre infini. Le sacerdote et lui menaient une sorte de jeu de cache-cache avec les mots et les idées. Son interlocuteur était accoutumé à la patience et à la souplesse d'esprit qui lui permettaient d'éluder les questions, et Joaz ne pouvait opposer à cette tactique que son orgueil et sa résolution. Le sacerdote, par ailleurs, était handicapé par l'obligation où il était de dire la vérité

mais le maître de Banbeck était réduit, en revanche, à tatônner à l'aveuglette comme un homme aux yeux bandés, sans connaître l'objectif qu'il poursuivait, ignorant quel était le terme de sa quête. Parfait, songea Joaz. Continuons ! Nous verrons bien qui flanchera le premier. Il offrit du thé au sacerdote qui refusa d'un hochement de tête à peine esquissé équivalent à un haussement d'épaules.

D'un geste, Joaz fit signe que cela lui était égal et dit : « Si vous désirez boire ou manger, veuillez me le faire savoir. Je goûte si immodérément le plaisir de notre conversation qu'elle se prolongera, je le crains, quitte à dépasser les bornes de votre patience. Ne préférez-vous pas vous asseoir ? »

— « Non. »

— « A votre gré. Revenons-en donc à notre discussion. Cette grotte que vous avez mentionnée... est-elle habitée par les sacerdotes ? »

— « Je ne comprends pas votre question. »

— « Les sacerdotes utilisent-ils cette grotte ? »

— « Oui. »

Finalement, bribes par bribes, Joaz apprit que la grotte en question donnait sur une série de salles où les sacerdotes fondaient les métaux, faisaient cuire le verre, mangeaient, dormaient, accomplissaient leurs rites. A une certaine époque, elle avait possédé une issue donnant sur le Val Banbeck mais cet accès était condamné depuis longtemps. Pourquoi ? Il y avait eu des guerres ici et là dans la galaxie ; les hommes en déroute s'étaient réfugiés par bandes entières sur Aerlith, s'étaient installés dans les vallées et les combes. Les sacerdotes, qui pratiquaient le détachement, avaient alors bouché les ouvertures. Où se trouvait cette porte ? Le sacerdote demeura dans le vague : vers l'extrémité nord de la Vallée. Derrière le désert des Eboulis ? Peut-être. Mais les opérations commerciales entre les hommes et les sacerdotes avaient lieu dans une caverne située à l'entrée du Mont Gethron : pourquoi ? C'était la tradition, déclara le sacerdote ; de plus, cet emplacement permettait d'accéder facilement à la Vallée Heureuse et à la Trouée du Phosphore. Combien de sacerdotes vivaient-ils dans ces cavernes ? La réponse à cette question fut incertaine. Quelques-uns étaient sans doute morts, d'autres étaient peut-être nés. Combien y en avait-il approximativement ce matin ? Environ cinq cents.

Le sacerdote chancelait sur ses jambes et Joaz commençait à être enroué. « Revenons-en à la motivation — ou à ses éléments — qui vous a poussé à vous introduire ici. Cette motivation est-elle d'une manière ou d'une autre en rapport avec l'étoile Coralyne et avec un nouveau coup de main des Basiques — ou des grephs comme

on les appelait au commencement ? »

— « Oui, » fit le sacerdote après une nouvelle hésitation.

— « Dans le cas d'un raid des Basiques, les sacerdotes nous apporteront-ils leur appui ? »

— « Non. » C'était un non catégorique et sans appel.

— « Mais je suppose que les sacerdotes espèrent que les Basiques seront repoussés ? »

Le sacerdote demeura muet et Joaz donna une autre formulation à sa question : « Les sacerdotes souhaitent-ils que les Basiques soient chassés d'Aerlith ? »

— « La Raison nous fait obligation de nous tenir à l'écart des affaires des hommes aussi bien que de celles des non-humains. »

Joaz se mordit les lèvres. « Supposons que les Basiques viennent vous chercher dans votre grotte et vous déportent sur la planète de Coralyne. Que feriez-vous alors ? »

Le sacerdote parut sur le point d'éclater de rire. « La question ne comporte pas de réponse. »

— « Résisteriez-vous si une attaque de ce genre se produisait ? »

— « Je ne peux répondre. »

Joaz éclata de rire. « Mais la réponse n'est pas non ? »

Le sacerdote acquiesça.

— « Vous avez donc des armes ? »

Volonté de secret ? Fatigue ? Les yeux pâles du sacerdote vacillèrent et Joaz répéta sa question.

— « Oui, » dit le sacerdote. Ses genoux fléchirent mais il se raidit.

— « Quelles sortes d'armes ? »

— « Elles sont extrêmement variées. Des projectiles tels que des rochers. Des armes d'hast comme des épieux. Des armes de taille telles que des ustensiles de cuisine. » Sa voix s'affaiblissait comme s'il s'éloignait. « Des poisons : arsenic, soufre, acides. Des armes ignées telles que des torches et des lentilles pour faire converger les rayons du soleil. Des armes à étouffer : cordes, lassos, lacets, garrots. Des citernes pour noyer l'ennemi... »

Joaz l'interrompit d'une voix pressante : « Asseyez-vous... Reposez-vous ! Cet inventaire ne manque pas d'intérêt mais pareil arsenal semble fort peu efficace. Possédez-vous d'autres armes capables de repousser définitivement les Basiques s'ils vous donnaient l'assaut ? »

Cette question — était-ce ou non un effet du hasard ? — demeura sans réponse. Le sacerdote s'affaissa lentement, tomba à genoux comme s'il priait. Puis il s'écroula la face contre terre. Joaz s'élança et lui souleva la tête en la tirant par les cheveux. Les yeux à demi fermés du sacerdote étaient révulsés. « Parlez ! » jeta Joaz d'une voix rauque. « Répondez-moi ! Avez-vous des armes — ou une arme — capables de repousser une attaque des Basiques ? »

Les lèvres exsangues frémirent. « Je ne sais pas. »

Fronçant le sourcil, Joaz scruta le visage cireux du sacerdote et recula, stupéfait. « Il est mort, » fit-il d'une voix sourde.

7

ROSE et décoiffée, Phadée, qui sommeillait, leva la tête et dit, d'une voix que l'horreur rendait sourde : « Vous l'avez tué ! »

— « Non. Il est mort par accident — ou il s'est donné la mort. »

La ménestrelle, les yeux papillottant, s'approcha d'une démarche mal assurée de Joaz qui la repoussa d'un air absent. Elle lui adressa un regard noir, haussa les épaules et, comme il ne lui prêtait aucune attention, elle sortit.

Joaz se rassit, les yeux fixés sur le corps du sacerdote. « Il n'a commencé à donner des signes de fatigue qu'à partir du moment où j'étais sur la voie de leurs secrets, » se dit-il.

Sautant sur ses pieds, il appela Rife pour lui ordonner de quérir un barbier. Une heure plus tard, le cadavre, préalablement scalpé, gisait sur un lit de bois recouvert d'un drap et Joaz examinait une grossière perruque faite avec les longs cheveux du mort.

Le barbier s'esquiva, les serviteurs emportèrent le défunt et Joaz demeura seul dans son bureau, tendu et fébrile. Il quitta ses vêtements. Une fois nu comme l'avait été le sacerdote, il coiffa la perruque et s'examina dans un miroir. Un œil non averti ne verrait pas de différence. Il manquait cependant quelque chose : le *tore*. Joaz le fixa à son cou et considéra son reflet avec une sorte de satisfaction inquiète.

Il descendit dans l'atelier et, surmontant son hésitation, dégagea soigneusement la pierre qui fermait la trappe. S'accroupissant, il scruta le tunnel. Comme il faisait noir, il tendit à bout de bras un flacon rempli d'algues lumineuses. Pour autant qu'il pût en juger, le boyau était désert.

Dominant son appréhension, Joaz se glissa dans la galerie étroite et basse de plafond. Il avançait précautionneusement. Les nerfs à fleur de peau, il s'arrêtait fréquemment pour écouter mais n'entendait rien d'autre que les battements de son cœur.

Une centaine de mètres plus loin, le tunnel débouchait sur une grotte naturelle. Joaz s'immobilisa et se redressa, tous les sens en éveil. Des vasques luminescentes fixées à intervalles irréguliers à la paroi dispensaient une lueur parcimonieuse, suffisante néanmoins pour que l'on puisse se faire une idée de l'orientation de la salle. Elle semblait avoir un axe nord-sud parallèle à la vallée. Joaz se remit en marche ; tous les cinq ou six pas, il s'immobilisait, l'oreille aux aguets.

Pour autant qu'on le sût, les sa-

cerdotes étaient des gens doux et paisibles. Mais ils étaient aussi extrêmement mystérieux. Comment réagiraient-ils à la présence d'un intrus ? Il était impossible de le prévoir et la plus grande prudence s'imposait. Le sol tantôt s'élevait et tantôt s'abaissait, la grotte s'élargissait et se rétrécissait tour à tour. Joaz nota bientôt de petites niches creusées dans les murs, qu'éclairaient des candélabres supportant de hauts flacons remplis de la même substance lumineuse. Dans l'un de ces alvéoles, il vit un sacerdote endormi sur une natte de roseaux et, dans un autre, un second, assis en tailleur, qui regardait fixement un solide formé de barres de métal contournées. Ni l'un ni l'autre ne lui prêta attention et Joaz poursuivit sa route avec plus d'assurance.

Le sol s'inclinait et la grotte s'élargit comme une corne d'abondance. Soudain, Joaz fut dans une caverne aux proportions si vastes qu'il crut un instant être dehors par une nuit obscure.

La voûte s'élevait très haut audessus du brasillement d'une multitude de lampes, de feux et de flacons luminescents. Devant lui et sur sa gauche, travaillaient forgerons et métallurges. Mais une saillie de la paroi gênait la vue. Il aperçut vaguement une sorte d'échafaudage tubulaire qui devait apparemment faire office d'atelier car un grand nombre de sacerdotes s'y affairaient. A droite, s'entassaient des ballots et s'alignaient des coffres au contenu énigmatique.

Joaz vit pour la première fois des sacerdotes du sexe féminin : ce n'étaient ni les nymphes ni les sorcières à demi-humaines des légendes populaires. Comme les hommes, elles étaient pâles et délicates, et leurs traits étaient fins ; comme les hommes, elles se mouvaient avec une lente détermination ; comme les hommes, leur longue chevelure était leur seul v ê t e m e n t. Les conversations étaient rares et l'on n'entendait point de rires. Il régnait en ces lieux une atmosphère à la fois sereine et austère, un climat de concentration. On se sentait comme submergé sous le poids du passé et de la tradition. Le sol de pierre avait été poli par l'innombrable frottement des pieds nus ; les murs étaient patinés par la respiration des générations d'hommes qui avaient vécu ici.

Nul ne prêtait attention à Joaz. S'efforçant de demeurer sous le couvert des ombres, celui-ci avança lentement et s'immobilisa devant l'amoncellement des ballots. La caverne, à droite, s'élargissait en entonnoir ; elle s'étirait au loin, faisait des tours et des détours, et perdait toute réalité dans la pénombre.

Joaz examina la salle immense. Où était l'arsenal et les armes dont la mort soudaine du sacer-

dote était la preuve qu'elles existaient ? A nouveau, Joaz s'intéressa à l'étrange échafaudage qui s'élevait à cinquante pieds au-dessus du sol. La tête renversée en arrière, il s'efforçait d'en distinguer tous les détails sans cependant parvenir à en deviner la nature. Tout dans cette gigantesque grotte — à la fois si proche et si loin du Val Banbeck — était insolite et merveilleux. Les armes ? Elles pouvaient être n'importe où mais il n'osait poursuivre sa perquisition.

Il ne pouvait rien apprendre de plus sans risquer d'être découvert. Aussi reprit-il le chemin du retour. Les deux sacerdotes n'avaient pas bougé : le premier dormait toujours dans sa niche et le second contemplait avec autant d'intensité son bizarre appareillage. Joaz continua sa route.

Il marcha, marcha. Avait-il couvert une aussi longue distance à l'aller ? Où était la trappe qui débouchait chez lui ? L'avait-il dépassée ? Fallait-il revenir sur ses pas ? La panique, soudain, lui noua la gorge mais il persévéra, examinant le tunnel avec soin. Voilà... Il ne s'était pas trompé ! La fissure était là, à droite. Presque familière. Il se rua vers la trappe, brandissant à bout de bras son tube lumineux.

Une forme blanche se dressa devant lui et il s'immobilisa, rigide. L'apparition le dominait de haut et il se colla contre la paroi. Elle s'approcha et, subitement, rapetissa et devint une silhouette de proportion humaine. Le fantôme était le jeune sacerdote que Joaz avait laissé pour mort. Dans ses yeux bleus, brillait une lueur de reproche et de mépris. « Rendez-moi mon *tore.* »

Les doigts gourds, Joaz détacha le cercle d'or. Le sacerdote le prit mais ne le fixa pas à son cou. Devant son regard, Joaz arracha la lourde perruque dont il s'était affublé et la lui tendit. Mais le sacerdote bondit en arrière et, s'écartant de Banbeck autant que le lui permettait l'exiguïté du passage, il s'enfuit à grands pas. Joaz lâcha la perruque et se retourna : la silhouette pâle se perdit bientôt dans les ténèbres épaisses. Il se remit en marche.

Un rai de lumière... l'entrée de l'atelier ! Il se glissa à quatre pattes à travers l'orifice et regagna le monde réel. Sauvagement, il repoussa de toute sa force la pierre qui servait de couvercle et referma la barrière qui lui avait permis de prendre le sacerdote au piège.

Ses vêtements étaient là où il les avait laissés. S'enveloppant d'un manteau, il gagna l'antichambre où Rife sommeillait et fit claquer ses doigts. « Faites venir les maçons. Qu'ils apportent du mortier, de l'acier et des pierres. »

Après avoir donné ses ordres, Joaz se baigna. Il se frotta énergiquement, se rinça à maintes re-

prises. Quand il eut fini, il convoqua le maçon qui l'attendait, le conduisit à l'atelier et le chargea de condamner la trappe.

Cela fait, il alla s'étendre sur son lit et, dégustant une coupe de vin à petites gorgées, il laissa son esprit vagabonder.

Les souvenirs firent place à de vagues songeries. Et la songerie devint rêve. Joaz, à nouveau, s'enfonça dans le tunnel. Cette fois, il avait des ailes aux talons et, du fond de leurs niches, les sacerdotes le regardaient passer. Il parvint devant le seuil de l'immense caverne et, frappé du même étonnement respectueux, regarda à droite et à gauche. Il entra. Les sacerdotes étaient penchés sur leurs enclumes. Des cornues de distillation jaillissaient des étincelles, des flammes bleues auréolaient le métal en fusion.

Joaz atteignit une petite chambre taillée dans le roc, où trônait un vieillard décharné ; la chevelure qui flottait sur ses reins était d'une blancheur de neige. Son regard insondable se posa sur Joaz. Quand il parla, sa voix étouffée fut d'abord inaudible. Mais, bientôt, ses paroles s'imprimèrent clairement dans le cerveau de Joaz.

— « Je vous ai appelé pour vous mettre en garde, de crainte que vous ne nous fassiez du mal sans d'ailleurs en tirer profit pour vous-même. L'arme dont vous êtes en quête n'existe pas et elle est en même temps au-delà de votre imagination. Abandonnez tout espoir de vous la procurer. »

Au prix d'un gros effort, Joaz parvint à balbutier : « Le jeune sacerdote ne m'a pas démenti. Cette arme doit exister ! »

— « Seulement dans les limites étroites d'une interprétation particulière. Ce garçon ne peut exprimer la vérité littérale et ne peut agir autrement qu'avec courtoisie. Comment vous étonnez-vous que nous nous cantonnions à l'écart ? Pour vous autres, les Hommes Véritables, la pureté est incompréhensible. Vous cherchez à obtenir des avantages mais vous ne parvenez qu'à vous démener comme des rats. De crainte que vous ne persévériez avec plus de témérité encore, force m'est d'intervenir pour redresser la situation. Je vous assure que cette prétendue arme est hors de votre portée. »

Humilié et indigné, Joaz s'écria : « Vous ne comprenez donc pas que je suis talonné par la nécessité ? Coralyne approche. L'arrivée des Basiques est imminente. N'êtes-vous pas des hommes ? Pourquoi ne participerez-vous pas à la défense de la planète ? »

Le Démie hocha la tête et ses cheveux blancs ondulèrent avec une lenteur hypnotique. « La Raison nous ordonne la passivité, une passivité totale et absolue. Cela implique la solitude, la sainteté, la sérénité et la paix de l'esprit. Vous n'imaginez pas les tour-

ments que j'endure en m'adressant ainsi à vous. J'interviens, j'interfère, et ce m'est une atroce torture spirituelle. Il faut en finir. Nous n'avons pas cherché à vous nuire, nous n'avons pas cherché à vous faire outrage. Vous vous êtes rendu dans notre Hall où vous vous êtes comporté avec noblesse. Disons que nous sommes quittes et que nous cesserons les uns et les autres de nous espionner. Etes-vous d'accord ? »

Joaz s'entendit répondre malgré lui d'une voix plus nasillarde et plus stridente qu'il ne l'eût voulu : « Vous faites cette proposition maintenant que vous avez appris tous mes secrets. Mais je ne connais aucun des vôtres. »

Le visage du Démie parut s'éloigner et se brouiller. Joaz lut le mépris dans son regard et il s'agita dans son sommeil. Luttant contre lui-même, il reprit d'un ton calme et objectif : « Allons... Nous sommes tous des hommes. Pourquoi nous affronter ? Partageons nos secrets, aidons-nous mutuellement. Je vous autorise à examiner à loisir mes archives. Laissez-moi en échange étudier cette arme qui, tout à la fois, existe et n'existe pas. Je vous jure de ne l'utiliser que contre les Basiques pour notre défense commune. »

Les yeux du Démie étincelèrent. « Non. »

— « Pourquoi refusez-vous ? Vous ne voulez certainement pas me nuire ? »

— « Nous vivons dans le détachement, nous sommes sans passion. Nous attendons votre extinction. Vous êtes les Hommes Véritables, les derniers survivants de l'humanité. Quand vous aurez disparu, il ne restera rien ni de vos pensées ténébreuses ni de vos sinistres machinations. Le meurtre, la douleur, la méchanceté disparaîtront avec vous. »

— « Je n'en crois rien. Peut-être n'y a-t-il plus d'hommes dans cette Nébuleuse. Mais dans l'Univers ? L'Ancien Régime s'étendait loin ! Tôt ou tard, les Hommes reviendront sur Aerlith. »

— « Vous figurez-vous que c'est uniquement notre foi qui nous fait parler ? » s'écria le Démie d'une voix sonore. « Douteriez-vous de notre science ? »

— « L'Univers est vaste et l'Ancien Régime a connu une large expansion. »

— « Aerlith abrite les derniers Hommes : les Véritables et les Sacerdotes. Vous passerez et nous porterons la Raison comme un oriflamme de gloire sur tous les mondes qui peuplent le ciel. »

— « Et comment vous y transporterez-vous ? » demanda finement Joaz. « Pouvez-vous vous envoler vers les étoiles nus aussi facilement que vous déambulez dans les collines ? »

— « Nous trouverons un moyen. Le temps est long. »

— « Il faut en effet qu'il le soit ! Ne serait-ce que sur les planètes de Coralyne, il y a encore des hommes. Réduits à l'état d'es-

claves, remodelés physiquement et mentalement par les Basiques, mais quand même des hommes. Alors ? Il semble que vous vous trompez et que vous vous laissez guider effectivement par votre foi. »

Le Démie se tut et sa physionomie se durcit.

— « Ne sont-ce point des faits ? » reprit Joaz. « Comment les conciliez-vous avec votre dogme ? »

Son interlocuteur répliqua doucement : « Les faits et la foi ne sont jamais conciliables. Et notre foi nous dit que ces hommes, s'ils existent, passeront, eux aussi. Oh ! les mondes lumineux nous attendent ! »

— « Il est évident que vous êtes les alliés des Basiques et que vous espérez que nous serons détruits. Voilà qui doit modifier notre position à votre égard. Je crains que ce ne soit Ervis Carcolo qui ait eu raison et moi qui ai eu tort ! »

— « Nous restons passifs. » Des taches de lumière paraissaient ondoyer sur le visage du Démie. « Nous assisterons impassiblement à la disparition des Hommes Véritables sans les aider ni les gêner. »

— « Votre foi, votre Raison — quel que soit le nom que vous lui donnez — vous égare. Ecoutez-moi bien : si vous ne nous apportez pas votre aide, vous souffrirez ce que nous souffrirons. »

— « Nous sommes passifs. Nous sommes indifférents. »

— « Et vos enfants ? Les Basiques ne feront pas de différence entre vous et nous. Ils vous jetteront dans leurs geôles sans hésiter. Pourquoi nous battrions-nous pour vous protéger ? »

Le visage du Démie se brouilla, comme s'il était voilé par des mouchetures de brume transparente. « Nous n'avons pas besoin que l'on nous protège. Nous sommes en sécurité. »

— « Vous connaîtrez le même sort que nous ! Cela, j'en fais le serment ! »

Soudain, le Démie ne fut plus qu'une sorte de carapace sèche, semblable à un cadavre de moustique. A une vitesse incroyable, Joaz traversa la série des grottes, le tunnel, son atelier, son bureau et se retrouva dans sa chambre. Il s'assit sur son lit et regarda autour de lui, les yeux exorbités, la gorge douloureuse et la bouche sèche. La porte s'ouvrit, laissant apparaître la tête de Rife. « Avez-vous appelé, seigneur ? » demanda le Sénéchal.

— « Non... non, je n'ai pas appelé, » murmura Joaz, appuyé sur un coude.

Rife se retira et Joaz s'allongea à nouveau, le regard perdu au plafond.

Quel rêve bizarre ! Un rêve ? Une vision synthétique issue de son imagination ? Ou en vérité, une confrontation entre deux esprits ? Impossible d'en décider,

et cela eût d'ailleurs été hors de propos : l'événement portait en lui-même une force de conviction suffisamment probante.

Joaz s'assit au bord de son lit et examina le plancher. Rêve ou dialogue, cela ne changeait rien à rien. Il se leva, chaussa ses sandales, revêtit une tunique de fourrure jaune et, morose, se rendit à la salle du Conseil. Il avança jusqu'au balcon ensoleillé.

Le jour était écoulé aux deux tiers. A l'ouest, des ombres épaisses s'accrochaient aux flancs des falaises. A droite et à gauche, s'allongeait le Val Banbeck. Jamais encore il n'avait paru plus prospère, plus fertile — et aussi irréel. Joaz avait l'impression d'être un étranger sur cette planète. Il tourna son regard vers le nord, vers le massif étagement de pierres qui montait à l'assaut de la Corniche de Banbeck. Il était tout aussi irréel ; ce n'était qu'une façade derrière laquelle vivaient les sacerdotes. Joaz tenta de se représenter la gigantesque caverne. La falaise qui formait la rive nord du Val n'était guère plus qu'une coquille creuse !

Son attention se dirigea sur le terrain d'exercice où ses Jaggernauds s'entraînaient. Qu'elle était étrange, cette vie, qui avait produit tout à la fois le Basique et le Jaggernaud, le sacerdote et Joaz Banbeck ! Il songea soudain à Ervis Carcolo et s'efforça de maîtriser l'exaspération que provoquait en lui l'évocation du personnage. Il avait pour le moment des soucis plus urgents en tête mais, lors du règlement de comptes, Carcolo n'aurait pas de pitié à attendre de lui.

Un pas léger retentit derrière Joaz qui sentit la caresse soyeuse d'une fourrure, le frais contact d'une main, une odeur d'encens. Ce fut l'apaisement.

Si les ménestrelles n'existaient pas, il aurait fallu les inventer !

Dans les entrailles de la montagne, au fond d'une niche éclairée par un candélabre portant douze fioles lumineuses, un homme nu aux cheveux couleur de neige était assis, immobile et serein. A la hauteur de son regard, se dressait un piédestal sur lequel était disposé son *tand*, un lacis compliqué de baguettes d'or et de fils d'argent apparemment entremêlés et recourbés au hasard. Mais ce n'était qu'un faux semblant. Chaque ondulation symbolisait un aspect de la Sagesse Ultime. L'ombre projetée sur le mur représentait la Raison, toujours changeante et toujours immuable. C'était là un objet sacré pour les prêtres qui y voyaient la source de la révélation.

L'étude du *tand* était sans fin. Des intuitions nouvelles naissaient perpétuellement de l'examen, jusque là négligé, de telle ou telle relation existant entre un angle et une courbe. La nomenclature du

tand était d'une complexe subtilité : chaque élément, chaque point de jonction, chaque arcature et chaque torsade avait son nom ; de même, les multiples facettes des rapports qui liaient entre elles les divers constituants du modèle possédaient leurs dénominations spécifiques. Tel était le culte du *tand :* abstrus, astreignant, sans compromis. Lorsqu'il atteignait sa puberté, le jeune sacerdote pouvait étudier le *tand* originel aussi longtemps qu'il le désirait. Ensuite, il devait le recomposer en se fiant uniquement à sa mémoire. Quand il était arrivé au terme de cette épreuve, avait alors lieu l'événement le plus important de sa vie : sa reproduction du *tand* était soumise à l'appréciation du synode des Anciens.

Durant des séances de plusieurs heures, pendant lesquelles ils conservaient une redoutable immobilité, ses supérieurs méditaient sur son œuvre, jaugeaient d'infinitésimales variations de proportions, de rayons, d'arcatures et d'angles afin d'en déduire les qualités du candidat à l'initiation, de juger de ses dons personnels, de déterminer quelle était sa compréhension de la Sagesse Ultime, de la Raison et de la Base.

Il arrivait parfois que le *tand* révélât une nature tarée au point de ne pas être compatible avec la dignité sacerdotale. Ce *tand* corrompu était aussitôt précipité dans un haut-fourneau. Le lingot résiduel était enfoui dans une sentine et l'infortuné novice était chassé.

Le Démie à la blanche chevelure contemplait son *tand* qui était d'une rare beauté ; il soupirait. Une influence l'avait visité, si ardente, si passionnée, si cruelle et en même temps si tendre que son esprit en demeurait accablé. Il frémissait devant les ténèbres d'un océan de doute.

Nous serions-nous insensiblement écartés de la Raison vraie ? se demandait-il. Est-ce en aveugles que nous étudions nos *tands* ?... Comment savoir ? Oh ! comment savoir ? L'orthodoxie est relativement simple et aisée, mais comment nier que le bien absolu soit indéniable ? Les absolus sont les plus aléatoires des formulations, alors que les incertitudes sont les plus réelles...

Trente kilomètres plus loin, de l'autre côté des monts noyés dans la lueur blafarde de l'interminable après-midi d'Aerlith, Ervis Carcolo faisait des plans : « Avec de l'audace, en frappant dur et brutalement, je peux le vaincre ! En matière de résolution, de courage et d'endurance, je suis plus que son égal. Il ne me jouera plus de tours à sa façon. Il ne massacrera plus mes dragons et mes hommes ! Oh ! Joaz Banbeck, tu paieras cher ta fourberie ! » Il leva les bras au ciel, emporté par sa colère. « Joaz Banbeck, tu n'es qu'un mouton au sang pâle ! » Et

Carcolo fendit l'air de son poing. « Je t'écraserai comme une motte de terre sèche ! »

Fronçant le sourcil, il se gratta le menton. Oui, mais comment ? Et où ? Banbeck avait l'avantage sur toute la ligne ! Carcolo se prit à envisager les diverses tactiques possibles. « Il prévoit que je l'attaquerai. Cela, en tout cas, est certain. Il va sûrement préparer une nouvelle embuscade. Je vais donc faire patrouiller chaque pouce de terrain. Mais il doit également le prévoir et être sur ses gardes. Où m'attendra-t-il pour fondre sur moi quand je franchirai le Cirque ? Derrière le mont Despoire ou le long de la Cluse ? Dans ce cas, il me faudra choisir un autre itinéraire... Le col Chagrin et le mont Gethron, peut-être ? Alors, s'il progresse lentement, je le rencontrerai sur la Corniche de Banbeck. Et s'il me devance, je le traquerai sur les pitons et dans les gorges... »

8

Ervis Carcolo, ses dragons et ses soldats se mirent en marche sous la pluie qui tombait à verse. C'était l'aube et seule la lueur des éclairs leur permettait de se guider. Quand les premiers rayons du soleil frappèrent le mont Despoire, l'armée avait déjà passé le col Chagrin.

Ervis Carcolo exultait. Jusque-là, tout va bien, songeait-il. Il se dressa sur ses étriers pour scruter les croupes montagneuses. Aucune trace des forces de Banbeck. Il examina attentivement la Cluse. Une minute se passa. Les hommes s'assénaient de grandes claques du plat de la main pour se réchauffer, les dragons grognaient et grondaient sourdement.

L'impatience commença de ronger Carcolo qui se trémoussait nerveusement en jurant. Les plans les plus élémentaires ne pouvaient-ils être exécutés sans erreur ? Mais, soudain, un héliographe scintilla vers le sud-est. Carcolo donna le signal du départ : la voie était libre. L'armée de la Vallée Heureuse dévala les pentes. D'abord venaient les Tueurs Unicornes au poitrail hérissé de rostres d'acier et aux cimiers barbelés ; puis c'était le rouge déferlement des Tervagants dont la tête oscillait à chaque pas. Le gros de l'armée fermait la marche.

Le sol était semé de fragments de météorites qui luisaient comme une mousse verdâtre. A l'entour se dressaient, majestueuses, les cimes enneigées.

Les éclaireurs convergèrent de droite et de gauche. Leurs rapports étaient identiques : nul n'avait aperçu Joaz Banbeck et ses troupes. Carcolo se mit à étudier une nouvelle hypothèse : Joaz Banbeck n'avait peut-être pas daigné se mettre en campagne. Cette idée le fit bouillir de rage mais l'inonda en même temps d'une

grande joie : si tel était le cas, son rival se repentirait de sa négligence.

En cours de route, l'armée de Carcolo rencontra un enclos où étaient parqués deux cents jeunes Immondes. Les deux vieillards et l'adolescent qui en avaient la charge contemplèrent avec terreur les envahisseurs.

Mais Carcolo se garda de dévaster l'élevage : si la victoire lui souriait, ce butin lui appartiendrait. Et s'il perdait la partie, ces dragons étaient trop petits pour lui faire du mal.

Debout sur le toit de leur cabane de tourbe, les gardiens assistèrent au défilé. Ils virent passer les hommes en uniforme noir, coiffés du casque à couvre-nuques ; les dragons bondissant, rampant, marchant lourdement ou se contorsionnant, toutes écailles miroitantes, selon leurs espèces — Tervagants à la carapace d'un rouge terne zébrée de marron, Horreurs Bleues étincelant de reflets maléfiques, Immondes aux replis glauques, Jaggernauds et Tueurs à la robe grise et brune. Ervis Carcolo chevauchait sur le flanc droit et Bast Givven était à l'arrière-garde. Le Bailli de la Vallée Heureuse fit presser le pas, redoutant que Joaz Banbeck ne pût amener ses Immondes et ses Jaggernauds sur la Crête de Banbeck pour le prendre à revers.

Mais il atteignit la Corniche sans être inquiété.

Alors, brandissant à bout de bras son couvre-chef emplumé, il hurla triomphalement : « A présent, essaye donc de gravir la Crête, ô fainéant de Joaz ! » Et Ervis Carcolo balaya le Val Banbeck d'un regard conquérant.

Bast Givven ne partageait apparemment pas l'enthousiasme de son maître. Il examinait d'un air soucieux les environs.

Carcolo, qui l'observait du coin de l'œil, l'appela. « Eh alors, Bast Givven ! Qu'est-ce qui va de travers ? »

— « Peut-être beaucoup de choses, peut-être rien, » répondit l'interpellé sans interrompre sa surveillance.

Les moustaches de Carcolo se hérissèrent tandis que Givven continuait de cette voix froide qui agaçait tellement le Bailli : « J'ai l'impression que Joaz Banbeck nous a préparé un nouveau piège. »

— « Qu'est-ce qui vous le fait croire ? »

— « Jugez-en par vous-même ! Nous aurait-il laissé prendre l'avantage s'il n'avait eu une idée derrière la tête ? »

— « Ridicule ! » grommela Carcolo. « Il s'est tout simplement laissé griser par son précédent succès. » Mais, se grattant le menton, Carcolo scruta à son tour le Val d'un œil inquiet. Tout était étrangement calme dans les champs et dans les baraquements. Le Bailli sentit sa gorge se nouer.

« Regardez la couveuse ! » s'exclama-t-il soudain. « Voici les dragons de Banbeck ! »

Givven plissa les paupières et murmura au bout d'un instant : « Trois Tervagants ! Et qui ne sont pas encore sortis de l'œuf. » Il se raidit et, se désintéressant de la Vallée, leva les yeux vers les cimes au nord et à l'est. « Supposons que Joaz Banbeck se soit mis en route avant l'aube. Qu'il ait franchi la Corniche en passant par les Glissants, qu'il ait traversé les Plateaux Bleus en force... »

— « Et la Crevasse Bleue ? »

— « Il l'évite en faisant un crochet par le nord, atteint la Morne, coupe par le Cirque, contourne l'Eperon... »

Carcolo tourna son attention sur la brêche septentrionale. N'y avait-il pas, là-bas, quelque chose qui bougeait ? Un reflet d'écailles ?

— « Faites sonner la retraite ! » rugit-il. « Direction : l'Eperon... Ils sont derrière nous ! »

Les troupes, surprises, rompirent les rangs et se débandèrent, fuyant vers les arêtes qui constituaient l'Eperon. Sa tactique découverte, Joaz lança ses Tueurs pour intercepter l'armée adverse, la retarder et, si possible, lui interdire de progresser vers son objectif.

Carcolo réfléchit rapidement. Ses propres Tueurs étaient, à ses yeux, le fleuron de sa couronne et il en éprouvait beaucoup d'orgueil. Il décida de ralentir l'allure, dans l'espoir d'avoir le temps de détruire les éléments avancés de Banbeck et de se réfugier ensuite sur les pentes accidentées de l'Eperon.

Mais les Tueurs de Joaz refusèrent le contact et s'installèrent sur les hauteurs. Carcolo lança alors contre eux ses Tervagants et ses Horreurs Bleues.

Le choc fut terrible. Les Tervagants de Banbeck se ruèrent à l'assaut des promontoires mais se heurtèrent aux Tueurs de Carcolo qui les refoulèrent impitoyablement.

A ce spectacle, le gros des forces de la Vallée Heureuse, incapable de maîtriser sa surexcitation, fit demi-tour et fonça sur l'ennemi qui se repliait. Les Tueurs, gagnant les Tervagants de vitesse, sautèrent sur leurs dos, les culbutant pour les éventrer ensuite.

Opérant un mouvement tournant, les Unicornes de Banbeck empalèrent sur leurs éperons pectoraux les Califourches de l'armée assaillante qu'ils chargèrent de flanc.

Toutefois, ils ne prirent pas garde aux Horreurs Bleues de Carcolo qui fondirent sur eux, jouant de la hache et de la massue. C'était pour elles une joie atroce que de s'acharner sur un Tueur à terre, de lui arracher son rostre, sa crête dorsale, les écailles et la peau. Joaz Banbeck perdit dans l'affaire trente Tervagants et deux douzaines de Tueurs. Cependant,

l'attaque se déroulait conformément à ses plans : il put aligner ses atouts maîtres, les Immondes et les Jaggernauds, avant que son adversaire eût atteint les sommets de l'Eperon.

Ervis Carcolo, qui se repliait tant bien que mal le long des pentes grêlées, envoya six hommes jusqu'à l'enclos où les jeunes Immondes tournaient en rond, affolés par la bataille. Ses émissaires brisèrent les barrières, assommèrent les deux vieux et chassèrent les petits dragons devant eux en direction des forces de Banbeck. Les monstres hystériques obéirent à leur instinct : ils se jetèrent au cou de tous les dragons qu'ils rencontraient, ce qui gênait ceux-ci car, suivant également la loi de l'instinct, il leur était impossible de se débarrasser par la force des jeunes qui s'accrochaient à eux.

Brillante improvisation, cette ruse sema une confusion fantastique dans les rangs adverses et Carcolo fit donner le gros de ses forces dans l'espoir d'enfoncer le centre ennemi. Deux escadrons de Tervagants se déployèrent en éventail pour harceler les hommes. En même temps, le Bailli envoya ses Tueurs — la seule catégorie de dragons qui lui donnait la supériorité — contre les Immondes de Joaz Banbeck. Ses propres Immondes, qu'il choyait amoureusement, ondoyèrent, puissants et visqueux, en direction des Jaggernauds, leur fracassant les pattes à l'aide des lourds boulets d'acier fixés à l'extrémité de leurs queues.

Ce fut une mêlée hurlante. Les lignes étaient fluctuantes. Les hommes et les dragons s'effondraient, écrasés, déchirés, réduits en charpie. L'air vibrait de balles et d'acier. Partout retentissaient les appels des trompettes, les coups de sifflets, les ordres, les rugissements.

Le téméraire changement de tactique d'Ervis Carcolo eut des résultats sans commune mesure avec son potentiel de combat réel. Ses Immondes s'enfoncèrent de plus en plus profondément dans la masse affolée et quasiment sans défense des Jaggernauds, tandis que ses Tueurs et ses Horreurs Bleues refoulaient les Immondes de Joaz. Ce dernier, assailli par les Tervagants, ne dut son salut qu'à la fuite : il fut obligé d'abandonner les lignes avancées pour chercher le soutien d'un bataillon d'Horreurs Bleues tenu en réserve. Rageusement, il donna le signal de la retraite et son armée redescendit les pentes, laissant derrière elle un véritable tapis de corps mutilés, secoués de convulsions.

Ervis Carcolo en proie à l'ivresse du succès se dressa sur ses étriers et lança l'ordre à ses enfants chéris, les Jaggernauds, de charger.

Poussant des barrissements stri-

dents, les dragons bien-aimés plongèrent dans la mêlée, déchirant à grands coups de mâchoires la chair sanguinolente qui s'offrait, étripant les monstres de moindre taille, foulant les Tervagants sous leurs pattes, empoignant les Horreurs Bleues et les Tueurs pour les précipiter dans les airs. Six chevaliers de Banbeck voulurent faire front et déchargèrent leurs mousquets, en visant les mufles démoniaques qui avançaient ; ils furent submergés. Nul ne les revit plus.

Le plus grand désordre régnait au pied des Hauts de Starbreak. La bataille s'essoufflait et la progression des forces de la Vallée Heureuse se ralentissait. Carcolo hésita un long moment.

Ses troupes et lui-même étaient au comble de la surexcitation ; le succès inespéré les grisait et leur donnait le vertige. Mais était-il possible d'affronter les forces de Banbeck qui leur étaient supérieures dans le secteur de Starbreak ? La prudence eût été de se replier en tirant le maximum d'une victoire limitée. Déjà, un important peloton d'Immondes s'était regroupé et était en train de manœuvrer pour prendre à partie les Jaggernauds du Bailli dont les effectifs étaient maigres. Bast Givven s'approcha, s'attendant manifestement à un ordre de retraite. Mais Carcolo hésitait encore, tout heureux du pandémonium déchaîné par sa demi-douzaine de malheureux Jaggernauds.

— « Il faut décrocher ! » s'écria Givven dont la mine était plus sombre que de coutume. « Lorsque leurs flancs convergeront sur nous, ce sera la destruction ! »

Carcolo l'empoigna par le coude. « Regardez ! Voyez-vous les Immondes qui se rassemblent là-bas ? Voyez-vous Joaz Banbeck ? Dès qu'ils chargeront, envoyez six Califourches pour les prendre en tenaille. Tuez-moi ce Joaz Banbeck ! »

Bast Givven ouvrit la bouche pour protester mais il se borna à repérer l'endroit que lui indiquait Carcolo et, piquant des deux, s'élança pour exécuter sa mission.

Les Immondes de Joaz s'ébranlèrent d'un pas tout à la fois prudent et assuré en direction des Jaggernauds de la Vallée Heureuse. Debout sur ses étriers, Banbeck surveillait leur progression. Et soudain les Califourches ennemis surgirent à droite et à gauche. Quatre chevaliers et six jeunes cornettes lancèrent l'alerte et se ruèrent en avant pour protéger leur chef. L'acier crissa contre l'acier, grinça contre les écailles. Les Tueurs étaient armés de glaives et de masses. Dédaignant leurs mousquets devenus inutiles, les chevaliers armés de leurs sabres se battaient au corps à corps.

Un Tueur se cabra et se laissa tomber sur Joaz qui fit un bond désespéré pour éviter le choc. Le dragon brandit sa rapière et sa


Jaggernaud
Immonde


Horreur
Bleue

massue. Au même moment, une balle s'écrasait contre son oreille. La bête, ivre de douleur, laissa tomber ses armes et s'écroula sur Joaz, le corps tordu de spasmes. Quand les Horreurs Bleues arrivèrent en renfort, les Tueurs lâchèrent pied et s'enfuirent en désordre.

Ervis Carcolo laissa échapper un grognement de déception. La victoire lui échappait à une demi-seconde près ! Joaz, meurtri, contusionné, peut-être blessé, avait la vie sauve !

Un cavalier apparut soudain au sommet d'une colline — un jeune garçon sans arme, cravachant son Aragne épuisée. Bast Givven le désigna du doigt à Carcolo. « Un messager de la Vallée. Il doit apporter des nouvelles urgentes. »

L'adolescent déboula le flanc de la colline, hurlant quelque chose qui se perdit dans le fracas de la bataille. Enfin, il fut à portée de voix. « Les Basiques ! Les Basiques ! »

Carcolo parut s'affaisser comme une outre à moitié vide. « Où sont-ils ? »

— « Un grand navire noir, large comme la moitié de la Vallée... J'étais en haut, dans la lande... J'ai réussi à fuir. » Il gémissait.

— « Parle ! » fit Carcolo d'une voix rauque. « Que font-ils ? »

— « Je n'ai pas vu. Je suis venu en hâte vous avertir. »

Carcolo laissa errer son regard sur le champ de bataille. Les Immondes de Banbeck avaient presque rattrapé ses Jaggernauds qui reculaient lentement, la tête basse et la gueule béante.

Il eut un geste de désespoir et ordonna à Givven : « Qu'on sonne la retraite. Il faut rompre le contact ! »

Un drapeau blanc au poing, il se rua vers l'endroit où Joaz Banbeck, à peine dégagé du dragon agonisant qui lui écrasait les jambes, gisait encore sur le sol. Joaz leva les yeux. Son visage était aussi blanc que le drapeau du Bailli. Quand il reconnut ce dernier, ses yeux s'élargirent et sa bouche se durcit.

— « Les Basiques sont revenus, » annonça Carcolo tout à trac. « Ils ont atterri dans la Vallée Heureuse pour massacrer mon peuple. »

Aidé par ses chevaliers, Joaz Banbeck se remit debout. Titubant sur ses jambes, les membres mous, il dévisagea Carcolo en silence.

Ce dernier reprit la parole : « Concluons une trêve. Ce combat est du temps perdu. Unissons nos forces, marchons sur la Vallée Heureuse et donnons l'assaut à ces monstres avant qu'ils nous aient tous détruits ! Ah ! que ne pourrions-nous faire si nous possédions les armes des sacerdotes ! »

Joaz ne répondit pas. Au bout de dix secondes, Carcolo rompit

le silence : Eh bien ? Qu'en dites-vous ? »

— « Je dis : pas de trêve entre nous, » laissa tomber Joaz d'une voix métallique. « Vous avez repoussé mes avertissements. Votre seule pensée était de mettre à sac le Val Banbeck. Vous n'avez pas de pitié à attendre de moi. »

Le souffle coupé, Carcolo ouvrit la bouche. « Mais les Basiques... »

— « Rejoignez vos troupes. Vous êtes mon ennemi au même titre que les Basiques. Pourquoi serais-je tenu de faire un choix ? Préparez-vous à un combat à mort. Je ne vous accorde aucune trêve. »

Carcolo recula, aussi pâle que son adversaire. « Vous ne connaîtrez jamais le repos ! Même si vous gagnez cette bataille, vous n'aurez jamais la victoire. Je vous harcèlerai jusqu'à ce que vous imploriez merci à genoux. »

Banbeck se tourna vers ses chevaliers. « Reconduisez ce chien à coups de fouet. »

Carcolo fit cabrer son Aragne pour éviter les fléaux d'armes qui le menaçaient et s'éloigna rapidement.

La fortune des armes avait tourné. Les Immondes de Banbeck avaient à présent dépassé ses Horreurs Bleues. Un de ses Jaggernauds avait disparu. Un autre, pris à parti par trois Immondes, faisait claquer ses larges mâchoires en agitant son glaive monstrueux. Les Immondes paraient les coups et feintaient en brandissant leurs boulets d'acier. Soudain, ils chargèrent. La lame du glaive se brisa sur leurs armures dures comme du roc. Le dragon, les jambes fracassées, essaya de se dégager en sautillant et s'écroula pesamment. Les Immondes lui déchirèrent le ventre. Il ne restait plus à Carcolo que quatre Jaggernauds.

— « En arrière ! » hurla-t-il. « Rompez le contact ! »

Ses troupes gravirent péniblement l'Eperon. Le champ de bataille était une mer bouillonnante d'écailles, d'armures, de métal frémissant. Heureusement pour Carcolo, son arrière-garde occupait une position favorable sur les hauteurs et, après dix minutes d'une affreuse incertitude, il put organiser une retraite en bon ordre.

Deux autres Jaggernauds étaient tombés et les survivants s'employaient à échapper à l'encerclement. Ils faisaient pleuvoir des quartiers de roc sur les attaquants qui, après une série de tentatives d'assaut qui tournèrent court, furent fort aises de se dérober. Carcolo était certain que, maintenant qu'il était au courant de l'irruption des Basiques, Joaz ne serait pas d'humeur à lancer de nouvelles troupes dans la mêlée.

Faisant des moulinets avec son sabre dans une attitude de défi désespérée, Carcolo prit la tête de son armée et rebroussa chemin. Dans le même temps, Joaz prenait

la route du Val Banbeck. Tout le monde savait que les Basiques étaient arrivés. Les hommes avançaient en silence, scrutant attentivement l'horizon. Les dragons eux-mêmes paraissaient gagnés par cette inquiétude : ils grognaient avec énervement. Soudain, le vent tomba et l'immobilité de l'air accentua encore ce climat oppressant.

Comme les hommes, les Tervagants fouillaient le ciel et Joaz se demandait comment ils pouvaient savoir, comment ils pouvaient sentir les Basiques. A son tour, il leva la tête. Tandis que son armée s'enfonçait dans les gorges, il crut voir, très haut au-dessus du mont Gethron, zigzaguer un petit rectangle noir qui disparut aussitôt derrière un éperon rocheux.

9

La retraite de ce qui restait des armées de Carcolo se fit tant bien que mal. Le Bailli ouvrait la marche, chevauchant une Aragne gémissante de fatigue. Derrière lui s'avançaient en plein désarroi les Tueurs et les Horreurs Bleues, puis les Tervagants qui s'efforçaient de leur coller aux talons. Les Immondes les suivaient, leurs boulets d'acier faisant jaillir des étincelles des pierres qu'ils griffaient. Les pesants Jaggernauds qu'accompagnaient leurs valets d'écurie formaient l'arrière-garde.

L'armée se figea sur place quand elle arriva sur les crêtes couronnant la Vallée Heureuse. Les dragons vagirent en piétinant sur place. Carcolo sauta à bas de sa monture et, se postant au bord du gouffre, plongea son regard dans la Vallée.

Il s'attendait à voir le navire mais le spectacle qui frappa ses yeux le fit néanmoins sursauter. Il distinguait un cylindre fuselé d'un noir brillant, posé au milieu d'un champ de légumes, à peu de distance des gourbis délabrés qui constituaient la Ville Heureuse. Aux deux extrémités de la nef, scintillaient des lentilles de métal poli aux couleurs changeantes. Il y avait trois accès — un à l'avant, un au centre et un à l'arrière. Devant celui du milieu se trouvait une rampe inclinée qui touchait le sol.

Les Basiques avaient travaillé avec une implacable efficacité. Des Guerriers Lourds escortaient vers le vaisseau une foule de gens qui marchaient en file indienne. Chacun des captifs était dirigé sur un engin de vérification manœuvré par deux Basiques. Les prisonniers étaient tour à tour examinés par les opérateurs qui disposaient pour cela d'une série d'instruments. Tout le monde, homme, femme ou enfant, était instantanément classé en fonction de quelque mystérieux critère : les-uns étaient poussés vers la rampe et entassés dans le navire, les autres étaient enfermés dans une bara-

que voisine. Ce qu'il y avait d'étonnant, c'est que cette dernière ne paraissait jamais se remplir, quel que fût le nombre de personnes qui y étaient jetées.

Carcolo se passa une main tremblante sur le menton. Bast Givven était derrière lui.

Un cri d'alarme retentit derrière les deux hommes. Le Bailli se retourna et aperçut le rectangle noir d'une plate-forme volante qui descendait silencieusement du côté du mont Gethron.

Agitant les bras en tous sens, Carcolo se rua vers les rochers en ordonnant à ses troupes de se mettre à l'abri. Les hommes et les dragons se précipitèrent en désordre dans les ravins. La plate-forme volante planait au-dessus d'eux. Une trappe s'ouvrit dans son flanc, d'où se mirent à pleuvoir des charges explosives. Elles détonnèrent sèchement, faisant jaillir un geyser de cailloux, de fragments de rochers, d'os éclatés, d'écailles et de lambeaux de chair. Tous ceux qui étaient restés à découvert furent déchiquetés.

Les Tervagants se comportèrent relativement bien. Les Immondes, bien que sérieusement touchés, survécurent tous au bombardement. Deux Jaggernauds perdirent la vue ; ils seraient hors de combat tant que de nouveaux yeux ne leur seraient pas repoussés.

La plate-forme fit un retour offensif. Des tireurs l'accueillirent par une salve de mousquets, geste de défi apparemment dérisoire mais qui eut un effet inattendu : les balles firent mouche. L'engin se mit à tournoyer et à tourbillonner sur lui-même, monta en chandelle et piqua sur le flanc de la montagne où il s'écrasa dans une aveuglante flamme orange. Carcolo poussa un hurlement de joie hystérique. Sautant sur place, il menaça du poing le navire au fond de la Vallée. Mais son allégresse ne tarda pas à disparaître. Son visage redevint morose et il se reprit à trembler.

Il se retourna et considéra ses hommes à nouveau rassemblés. « Alors ! » fit-il d'une voix rauque. « Que faisons-nous ? Est-ce qu'on attaque ? Est-ce qu'on leur donne l'assaut ? »

Dans le silence qui suivit la question, Bast Givven déclara d'une voix atone : « Nous sommes impuissants. Nous ne pouvons rien faire. A quoi bon aller au suicide ? »

Carcolo était trop bouleversé pour pouvoir parler. Givven avait mis le doigt sur une vérité d'évidence. Ou ils seraient tués ou ils seraient enfournés dans le navire. Et alors, déportés sur un monde trop étranger pour être imaginable, ils seraient tous voués à un sort épouvantable pour qu'on en puisse supporter l'idée.

Ervis Carcolo serra les poings et, le visage déformé par la haine, se tourna vers l'ouest. « Joaz Banbeck, tu es responsable de cela !

Tu m'as retenu alors que j'aurais pu encore lutter pour protéger mon peuple ! »

— « Les Basiques étaient déjà là, » rétorqua Givven avec une logique qui n'était guère du goût du Bailli. « Nous n'aurions rien pu faire. »

— « Nous aurions pu combattre ! » rugit Carcolo. « Nous aurions pu passer par la Fourche et fondre sur eux en force ! Cent guerriers et quatre cents dragons, est-ce à dédaigner ? »

Estimant inutile de prolonger la discussion, Bast Givven se contenta de signaler : « Ils sont en train d'examiner nos couveuses. »

Carcolo regarda et éclata d'un rire sauvage. « Ils sont stupéfaits ! Ils n'en reviennent pas ! Et c'est bien normal ! »

Givven approuva. « J'imagine que le spectacle d'un Immonde ou d'une Horreur Bleue — sans même parler d'un Jaggernaud — est de nature à les faire réfléchir. »

Les sinistres opérations dont la Vallée était le théâtre étaient arrivées à leur terme. Les Guerriers Lourds regagnèrent le vaisseau au pas cadencé. Deux hommes de quatre mètres de haut apparurent, soulevèrent la baraque et la rentrèrent dans le navire. Carcolo et ses compagnons observaient le manège avec des yeux qui sortaient de leurs orbites. « Des géants ! »

Bast Givven ricana. « Les Basiques sont déconcertés par nos Jaggernauds et nous, nous sommes ahuris devant leurs géants ! »

Les Basiques regagnèrent le bord. La rampe fut retirée, les portes se refermèrent. Une tourelle apparut à la proue du navire, d'où fusa un faisceau d'énergie qui balaya les trois couveuses ; chacune explosa à son tour comme un volcan crachant une lave de briques noires.

Carcolo poussa un gémissement étouffé mais ne dit rien.

Le vaisseau fut animé d'une brusque trépidation et il décolla. Le Bailli de la Vallée Heureuse lança un ordre d'une voix retentissante et chacun, hommes et dragons, s'élança pour se mettre à l'abri. Le noir cylindre prit son essor et piqua vers l'ouest. « Ils vont au Val Banbeck, » murmura Bast Givven.

Carcolo eut un rire lugubre et croassant. Givven lui décocha un regard furtif. Son maître avait-il perdu la raison ?

Carcolo prit une décision soudaine. Il se jucha sur une Aragne et fit face à ses soldats. « Je vais au Val Banbeck. Joaz Banbeck a tout fait pour me dépouiller : je ferai tout pour lui faire rendre gorge. Je ne vous donne pas d'ordres. Faites ce qu'il vous plaira : suivez-moi ou restez. Mais rappelez-vous ceci : Joaz Banbeck ne nous a pas laissés combattre les Basiques ! »

Et il partit au grand galop. Les hommes contemplèrent la Vallée dévastée ; ils suivirent du regard le Bailli qui s'éloignait. Le noir

vaisseau filait au-dessus du mont Despoire. La Vallée, à présent, était morte. Grommelant et maugréant, ils rappelèrent les dragons épuisés et se lancèrent à l'assaut du flanc de la montagne sinistre.

Ervis Carcolo franchit le Cirque brides abattues. De formidables promontoires rocheux se dressaient à droite et à gauche. Le soleil brillait d'un éclat farouche dans le ciel noir. Carcolo cravachait sa monture sans se préoccuper de sa fatigue. L'Aragne faisait voler des mottes de terre et de mousse verdâtre à chacun de ses pas ; elle inclinait sa tête effilée vers le sol et de l'écume moussait à l'orifice de ses évents respiratoires. Le Bailli de la Vallée Heureuse ne s'en souciait pas. Seule la haine occupait son esprit — haine des Basiques, haine de Joaz Banbeck, haine d'Aerlith, haine de l'homme, haine de l'Histoire de l'homme.

Aux approches de la Cluse Septentrionale, l'Aragne trébucha et s'écroula. Elle resta couchée à l'endroit où elle était tombée, poussant des gémissements plaintifs, le cou tendu, agitant les pattes. Carcolo émit un grognement de désappointement et se retourna pour voir combien d'hommes l'avaient suivi. Il n'y en avait qu'un seul qui descendait au petit trot le versant accidenté du Cirque. C'était Bast Givven qui s'arrêta devant le dragon épuisé et l'examina. « Desserrez le surfaix, » dit-il. « Elle récupérera plus vite. » Carcolo décocha à son Maître des Dragons un regard malveillant : il avait cru percevoir une note nouvelle dans sa voix. Néanmoins, il se baissa et donna du jeu à la boucle de bronze ; Givven mit pied à terre, s'étira et massa ses cuisses maigres. Levant le bras, il murmura : « Le navire des Basiques pique sur le Val Banbeck. »

Carcolo acquiesça avec un sourire sinistre. « Je souhaite être témoin de l'atterrissage. » Il lança un coup de pied dans le flanc de son Aragne. « Allons ! Lève-toi ! Tu t'es assez reposée comme cela... Tu veux donc que je fasse la route à pied ? »

La bête épuisée geignit mais s'efforça de se remettre debout. Au moment où Carcolo allait remonter en selle, Bast Givven l'en empêcha en lui posant la main sur l'épaule. Quelle impertinence ! Carcolo se retourna, une lueur de fureur dans les yeux. Mais Givven se contenta de dire calmement : « Rattachez la courroie, sinon vous allez tomber et vous rompre encore une fois les os sur les pierres. »

Carcolo remit la boucle en place tout en maugréant. L'Aragne poussa un cri désespéré mais le Bailli n'y prêta aucune attention ; il sauta sur son dos et le dragon repartit en vacillant.

L'Eperon ne tarda pas à appa-

raître, semblable à une proue de navire. Carcolo fit halte et se mit à étudier le terrain en tiraillant sa moustache.

Givven observait un silence plein de tact. Carcolo jeta un dernier regard sur les pentes du Cirque où piétinaient ses troupes apathiques, puis obliqua résolument vers la gauche.

Givven et lui contournèrent le mont Gethron et, évitant les Eboulis, suivirent un ancien cours d'eau en direction de la Corniche de Banbeck. Ils ne pouvaient aller très vite, mais le navire des Basiques n'était pas plus rapide qu'eux. C'est à peine s'il commençait de descendre vers la Vallée ; ses lentilles de poupe et de proue dardaient des éclairs multicolores.

« A présent, que Joaz Banbeck se gratte là où cela le démange, » grommela Carcolo. « Pas une âme en vue ! Tout le monde s'est réfugié dans les tunnels, hommes et dragons. » Pinçant les lèvres, il se mit à parodier Joaz : « Ervis Carcolo, mon cher ami, il n'y a qu'une seule tactique : creusez des tunnels. » Je lui ai répondu : « Suis-je un sacerdote pour vivre sous terre ? Creusez à votre aise, Joaz Banbeck. Moi, je suis un homme d'un autre temps : je ne me terre sous les falaises que lorsque je ne peux pas faire autrement ! »

Givven haussa imperceptiblement les épaules.

Carcolo poursuivit : « Tunnel ou pas tunnel, cela va être sa fête ! S'il le faut, les Basiques feront sauter toute la Vallée. Ils ont plus d'un tour dans leur sac. »

Givven eut un sourire sardonique. « Joaz Banbeck en connaît lui aussi deux ou trois. Nous l'avons appris à nos dépens. »

— « S'il capture deux douzaines de Basiques aujourd'hui, je reconnaîtrai qu'il est malin ! » aboya Carcolo en s'avançant à grands pas jusqu'au bord de la falaise pour contempler le navire. Givven, impassible, le regardait faire.

Carcolo tendit le bras. « Eh ! Venez voir ! »

— « Certainement pas ! J'ai trop de respect pour les armes des Basiques. »

Carcolo lui décocha un regard méprisant mais recula cependant légèrement. « Il y a des dragons dans le Défilé de Kergan. Ah ! il m'amuse avec ses tunnels, Joaz Banbeck ! » Le Bailli scruta l'extrémité nord de la Vallée et leva les bras au ciel dans un geste de désolation. « Jamais Banbeck ne montera jusqu'ici. Je suis réduit à l'impuissance. Si je ne vais pas dans le village moi-même pour le chercher et l'abattre, il m'échappera. »

— « A moins que les Basiques ne vous fassent prisonnier l'un et l'autre et ne vous enferment dans la même geôle, » répliqua Givven.

— « Bah ! » se contenta de maugréer Carcolo.

10

Les écrans panoramiques qui permettaient à Joaz Banbeck de surveiller toute l'étendue du Val servaient pour la première fois à quelque chose d'utile.

Joaz les avait imaginés en bricolant avec un jeu de vieilles lentilles optiques, puis l'idée lui était sortie de la tête. Mais un jour où il se livrait à quelque opération de troc avec les sacerdotes, il avait proposé à ses interlocuteurs de réaliser le dispositif pour lui.

Le vieux sacerdote aveugle qui dirigeait le trafic ne s'était pas engagé catégoriquement. Sous certaines conditions, pareil projet méritait d'être pris en considération, avait-il dit. Trois mois s'écoulèrent et Joaz Banbeck avait cessé de penser à cette conversation. Un beau matin, le vieux sacerdote lui demanda s'il envisageait toujours cette installation. Si tel était le cas, il pourrait prendre immédiatement livraison du matériel.

Joaz accepta le prix qui lui fut fixé et revint avec quatre lourdes caisses. Il fit forer les tunnels nécessaires, mit en place les systèmes optiques et constata alors que, à condition de faire l'obscurité dans le bureau, il pouvait observer tout ce qui se passait dans le Val Banbeck.

En cet instant, il surveillait l'approche de l'immense vaisseau noir qui descendait du ciel.

Les tentures s'écartèrent, livrant le passage à Phadée la ménestrelle. Elle était pâle et ses yeux brillaient d'un éclat d'opale. « Le vaisseau de la mort, » hoqueta-t-elle d'une voix blanche. « Il vient moissonner les âmes. »

Joaz lui décocha un regard glacé et se replongea dans la contemplation des écrans.

Phadée se précipita vers lui et, lui saisissant le coude, l'obligea à la regarder en face. « Essayons de fuir dans les Eboulis. N'attendons pas qu'ils s'emparent de nous. »

— « Nul ne vous empêche de fuir, » répondit Joaz d'un ton indifférent. « Partez où vous voulez. »

Phadée le dévisagea et se pencha à son tour sur les écrans. Le navire descendait avec une lenteur sinistre. Ses disques terminaux émettaient à présent une lueur nacrée. La jeune fille s'humecta les lèvres. « N'avez-vous donc pas peur ? »

Joaz sourit vaguement. « A quoi bon prendre la fuite ? Leurs Pisteurs sont plus rapides que nos Tueurs, plus dangereux que les Tervagants ; ils flairent une présence à un kilomètre de distance. Ils vous retrouveraient en plein cœur des Eboulis. »

Phadée frissonna sous le coup d'une horreur superstitieuse et souffla : « Alors, qu'ils ne me prennent pas vivante ! »

Joaz poussa un juron : « Mais regardez donc où ils atterrissent ! Sur notre meilleur champ ! »

— « Quelle différence cela fait-il ? »

— « Quelle différence ? Faut-il que nous mourions de faim sous prétexte qu'ils nous rendent visite ? »

Phadée le considéra avec effarement puis, fléchissant lentement sur les genoux, elle commença d'accomplir les gestes rituels du culte théurgique. Ses mains glissèrent jusqu'à toucher ses oreilles tandis que sa langue sortait de sa bouche. Ses yeux exorbités, hallucinés, étaient vides.

Joaz ne prêta aucune attention à sa mimique jusqu'au moment où la ménestrelle, dont le visage n'était plus qu'un masque convulsé, se prit à pousser des soupirs entrecoupés de geignements. Il la gifla. « Finissez-en avec vos simagrées ! » Phadée s'effondra en gémissant. Joaz, exaspéré, eut un rictus féroce et la releva brutalement. « Ecoutez-moi... les Basiques ne sont ni des vampires ni des anges de mort. Ce ne sont que de pâles moutures de Tervagants. Si vous ne cessez pas ces gesticulations ridicules, je vous fais mettre dehors par Rife. »

— « Pourquoi ne vous préparez-vous pas ? Vous regardez... et c'est tout ! »

— « Que voulez-vous que je fasse de plus ? »

Phadée soupira et considéra les écrans d'un air morne. « Allez-vous combattre ? »

— « Naturellement. »

— « Comment espérez-vous contrebalancer une puissance aussi prodigieuse ? »

— « Nous ferons ce que nous pourrons. Ils ne se sont pas encore trouvés en face de nos dragons. »

Le navire s'immobilisa dans une vigne de l'autre côté de la Vallée, à peu de distance de la Crevasse de Clybourne. L'un des sas béa et une passerelle en sortit. « Tenez... Vous allez les voir, » fit Joaz.

D'étranges silhouettes blêmes se profilèrent en haut du plan incliné. « Et voici les Basiques... » murmura Joaz. « C'est de leurs œufs que sont nés nos dragons. Et ils nous ont rendu la pareille : regardez leurs Guerriers Lourds ! »

Ces derniers descendaient par rangs de quatre la rampe au pas cadencé ; ils firent halte à une cinquantaine de mètres de la nef. Il y avait trois escouades de vingt combattants. C'était des hommes courts et trapus, aux épaules massives sur lesquelles était planté un cou épais. Ils étaient revêtus d'une armure formée d'écailles métalliques bleues et noires. Un pistolet et une épée étaient passés dans leur ceinture. Une sorte de capeline flottait sur leurs omoplates. Leurs casques étaient surmontés d'un cimier dentelé. Des pointes d'acier étaient fixées au talon de leurs bottes à genouillères.

Un grand nombre de Basiques allaient et venaient à présent, che-



Basique sur sa Monture

vauchant des créatures dont l'aspect n'avait qu'une très lointaine ressemblance avec celui des hommes. Elles marchaient à quatre pattes. Leur tête, surmontée d'un crâne chauve, était toute en longueur et leurs lèvres palpitaient sans trêve. Les Basiques les dirigeaient à petits coups de cravaches négligents. Un groupe de Guerriers Lourds dévala la passerelle en tirant une machine montée sur trois roues qu'ils braquèrent sur le village.

— « C'est la première fois qu'ils font des préparatifs aussi soignés, » murmura Joaz. « Ah... voilà les Pisteurs... » Il les compta. « Deux douzaines seulement ? Cela prend du temps, une génération, chez les hommes ! Un dragon pond je ne sais combien d'œufs par an... »

Les Pisteurs étaient des êtres décharnés, hauts de plus de deux mètres. Ils avaient les yeux saillants, le nez en bec d'aigle et la bouche en cul de poule. Leurs épaules étaient tombantes et leurs bras démesurés se balançaient mollement comme des cordes. Ployant les genoux, ils examinaient la Vallée d'un regard attentif, incapables de rester en place. Derrière eux, arriva un groupe de Porteurs d'Engins — des hommes non modifiés portant des pantalons bouffants et coiffés de chapeaux verts et jaunes. Ils apportaient avec eux deux autres de ces instruments montés sur roues qu'ils se mirent incontinent à placer en position et à vérifier.

Soudain, les Guerriers Lourds s'ébranlèrent. Ils marchaient pesamment, la main sur la crosse du pistolet ou la poignée de l'épée. « Ils approchent, » commenta Joaz. Phadée poussa un cri inarticulé, tomba à genoux et recommença ses démonstrations théurgiques. Joaz donna à Rife l'ordre de la chasser de son bureau. Quand il fut seul, il s'approcha d'un panneau équipé de six appareils de communication directe, dont il avait lui-même surveillé l'installation. Il décrocha successivement trois téléphones, s'assura que tous les moyens de défense étaient en place, puis revint aux écrans panoramiques.

Les Guerriers Lourds avançaient lentement. Leurs visages durs étaient sillonnés de rides profondes. Ils étaient flanqués par les Porteurs d'Engins attelés aux machines à trois roues. Quant aux Pisteurs, ils attendaient près du navire. Une dizaine de Basiques portant en bandoulière des armes à l'embouchure évasée, caracolait derrière les Guerriers Lourds.

Les assaillants firent halte à une centaine de mètres du Défilé de Kergan. Ils étaient hors de portée des mousquets. Alors, l'un des Guerriers Lourds s'élança vers un chariot à trois roues, glissa son épaule dans un harnais et se redressa. A son dos, était maintenant fixé un cylindre gris muni

de deux sphères noires. Il se rua vers le village, tel un rat gigantesque, tandis que les deux sphères vomissaient un flux d'énergie destiné à parasiter les courants neutralisateurs de la défense pour les paralyser.

Des explosions retentirent et des volutes de fumée s'élevèrent des anfractuosités de la roche. Des balles s'écrasèrent sur le sol à peu de distance du Guerrier Lourd. Quelques-unes ricochèrent sur son armure.

Aussitôt, le vaisseau émit des rayons thermiques qui balayèrent la falaise. Joaz Banbeck sourit. Ces nuages de fumée étaient des leurres. C'était d'ailleurs que venait le danger. Le Guerrier isolé, progressant en zigzags, esquiva une grêle de balles et atteignit le portail au-dessus duquel deux hommes étaient en embuscade. Incommodés par le flux d'énergie, les guetteurs titubèrent mais ils se raidirent et parvinrent à laisser choir un énorme quartier de roc qui atteignit l'éclaireur à la naissance du cou.

Le Guerrier Lourd s'écroula. Jouant des pieds et des mains, il roula sur lui-même pour se mettre à l'abri avant de se redresser et de se lancer dans une course éperdue. Finalement, il trébucha, tomba la tête la première et resta étendu sur le sol en agitant désespérément les membres.

Les Basiques observaient le spectacle en se désintéressant manifestement de son sort.

Il y eut un temps mort, puis un champ de force invisible heurta la falaise.

Aux points d'impact, des panaches de poussière étaient soulevés et des pierres dégringolaient. Un homme allongé sur une saillie rocheuse se redressa brusquement, se contorsionnant avec frénésie ; il perdit l'équilibre et s'écrasa cinquante mètres plus bas. Les vibrations s'infiltrèrent par l'une des meurtrières du bureau de Joaz Banbeck, lui mettant les nerfs à vif.

Entre-temps, les Porteurs d'Engins déchargèrent un de leurs instruments. Il y eut d'abord une déflagration sourde, puis une boule grisâtre fendit l'air en zigzaguant. Le coup était mal ajusté et le projectile se fracassa contre la falaise en lâchant un impressionnant nuage de gaz d'un blanc jaunâtre. L'engin cracha une seconde décharge et, cette fois, la bombe atteignit le Défilé de Kergan. Mais celui-ci avait été évacué et les effets du tir furent nuls.

Joaz Banbeck, dans son bureau, attendait. Il était contracté. Jusque-là, les Basiques n'avaient fait que tâter le terrain. Des efforts plus sérieux devaient normalement suivre ces coups de sonde.

Le vent dispersa les gaz. La situation était inchangée. Pour le moment, les pertes étaient légères : un Guerrier Lourd du côté des Basiques et un tireur de Banbeck.

Une langue de feu brutale et

sauvage jaillit du navire et le rocher vascilla. La pierre vibra. Les Guerriers Lourds avancèrent au petit trot. Joaz bondit sur son téléphone pour mettre ses capitaines en garde contre une ruse possible de l'ennemi : s'ils contre-attaquaient, ils risquaient de s'exposer à un bombardement aux gaz. Mais, contrairement à son attente, les Guerriers Lourds se ruèrent dans le Défilé de Kergan, ce que le Maître de Banbeck considérait comme un acte follement imprudent. Il jeta un ordre bref.

Horreurs Bleues, Immondes et Tervagants surgirent à l'air libre.

Les Guerriers les contemplèrent bouche bée. C'étaient là des adversaires inattendus ! Leurs barrissements emplissaient le Défilé. Tout d'abord, les dragons hésitèrent, puis ils s'élancèrent furieusement au combat. Ce fut une mêlée indescriptible.

Un certain nombre d'évidences ne tardèrent pas à se manifester. Dans ces gorges étroites, ni les pistolets des Guerriers Lourds, ni les garnitures d'acier renforçant la queue des dragons n'étaient efficaces. Les sabres ne pouvaient ébrécher les écailles des bêtes, mais les pinces des Horreurs Bleues, les poignards des Tervagants, les haches, les glaives, les crocs et les griffes des Immondes se révélèrent funestes aux Guerriers. Un Guerrier et un Tervagant étaient approximativement à égalité ; en combat singulier, le premier était même souvent supérieur à son adversaire. Mais en face de deux ou trois de ces dragons, l'homme était condamné d'avance. Dès qu'il s'attaquait à l'un, un autre lui broyait les jambes, lui arrachait les yeux ou lui ouvrait la gorge.

En définitive, les Guerriers Lourds se replièrent, laissant vingt des leurs sur le terrain. Les défenseurs ouvrirent le feu mais, cette fois encore, sans résultat positif.

Joaz Banbeck, qui observait le déroulement de la bataille sur ses écrans, se demandait quelle tactique allaient maintenant adopter les Basiques. Il ne tarda pas à être fixé. Les Guerriers Lourds, haletants, se regroupèrent tandis que leurs maîtres, chevauchant parmi leurs rangs, écoutaient leurs rapports, les admonestaient, leur donnaient des conseils ou les gourmandaient.

Le navire vomit un jet d'énergie qui ébranla la falaise au-dessus du Défilé de Kergan. Le choc ébranla le bureau de Joaz qui s'éloigna de ses écrans. Que se passerait-il si un rayon frappait un condensateur optique ? Le champ ne risquait-il pas d'être focalisé ? Alors, Joaz en serait la première victime. Il abandonna les lieux au moment où les murs vacillaient à nouveau.

Il s'élança dans un couloir, descendit un escalier et déboucha dans l'une des galeries centrales

où régnait apparemment le plus grand chaos. Des femmes et des enfants blafards qui s'enfonçaient au plus profond de la montagne se mêlaient aux dragons et aux hommes en tenue de combat s'engouffrant dans les tunnels récemment percés. Joaz attendit quelques instants afin de s'assurer que cette confusion ne dégénérait pas en panique, puis il rejoignit ses guerriers dans le boyau orienté vers le nord.

Dans un lointain passé, toute une partie de la falaise s'était effondrée, créant une véritable jungle de rocaille : c'étaient les Eboulis, où aboutissait maintenant le nouveau tunnel que parcouraient présentement Joaz et ses soldats. Derrière eux, dans la Vallée, c'était un tonnerre d'explosions : les Basiques avaient commencé à marteler le village de Banbeck.

A l'abri derrière un rocher, Joaz, bouillonnant de colère, voyait s'effriter la falaise.

Soudain, il écarquilla les yeux de stupéfaction, car les forces ennemies venaient de recevoir un renfort inattendu : huit Géants dont chacun était haut comme deux hommes, des monstres à la poitrine épaisse comme une futaille ; ils avaient des jambes et des bras noueux ; leurs yeux étaient pâles. Ils étaient vêtus d'une armure rougeâtre ornée d'épaulettes noires, armés de sabres et de masses d'arme. Un tube détonant était fixé à leur dos.

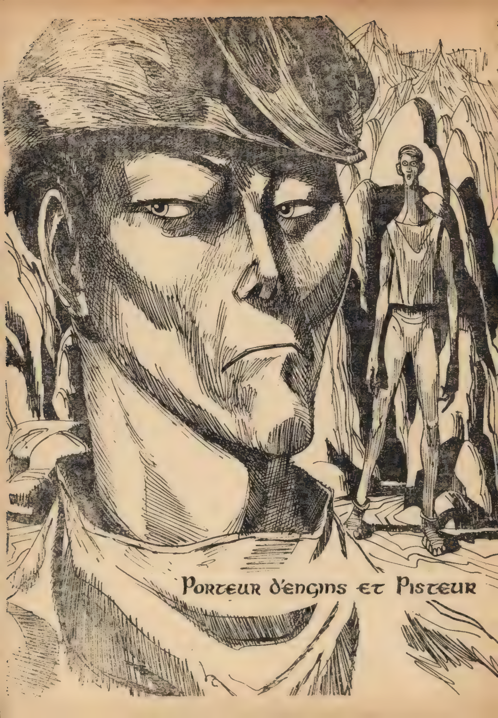
Joaz réfléchit. La présence de ces Géants n'était pas une raison pour modifier sa stratégie — une stratégie au demeurant vague et avant tout intuitive. Il fallait s'attendre à subir des pertes et son seul espoir était d'infliger des pertes plus lourdes encore aux Basiques. Mais les Basiques se souciaient-ils de la vie de leurs soldats ? Joaz s'inquiétait certainement davantage de ses dragons ! Et s'ils détruisaient le village, s'ils ravageaient le Val, comment leur infliger des représailles correspondantes ?

Il regarda par-dessus son épaule et ses yeux se posèrent sur les hautes falaises blanches ; il se demanda avec quel degré d'exactitude il avait localisé le Hall des Sacerdotes. A présent, l'heure de l'action avait sonné.

Il fit un signe à un petit garçon — un de ses propres fils — qui prit une aspiration profonde et s'élança à l'aveuglette hors de l'abri des rochers. Quelques secondes plus tard, la mère se précipita à son tour dans la Vallée pour ramener le garçonnet en lieu sûr dans les Eboulis.

— « Bravo ! » approuva Joaz. « C'était bien joué ! » Précautionneusement, il glissa un œil entre deux rocs. Les Basiques regardaient intensément dans sa direction.

Joaz attendit un bon moment, le cœur battant. Les Basiques semblaient ignorer la manœuvre. En-


Porteur d'engins et Pisteur

fin, après de longs conciliabules, ils prirent une décision et Banbeck les vit cingler à coups de cravaches la croupe parcheminée de leurs montures, qui se dirigèrent en piaffant vers le nord de la Vallée. Les Pisteurs s'ébranlèrent sur leurs talons, suivis des Guerriers Lourds. Les Porteurs d'Engins, halant leurs machines roulantes, leur emboîtèrent le pas. Les huit Géants fermaient la marche.

La troupe coupa à travers les champs, les vignes, les vergers, détruisant tout sous ses pas avec une sorte de morne satisfaction.

Prudemment, les Basiques firent halte à la lisière des Eboulis et les Pisteurs se ruèrent en avant comme des chiens, escaladant les rochers, tendant le cou pour flairer les odeurs, l'œil aux aguets, tous les sens en éveil ; agitant les bras, ils s'interpellaient et s'interrogeaient d'une voix gazouillante, apparemment stimulés par la présence des Guerriers Lourds qui avançaient avec plus de circonspection.

Abandonnant toute prudence, les assaillants bondirent droit devant eux. Soudain, des clameurs d'épouvante jaillirent de leurs rangs quand une dizaine d'Horreurs Bleues fondirent sur eux. Dans leur énervement, ils balayèrent de leurs rayons thermiques amis et ennemis. Les dragons féroces les étripèrent de belle façon. Lançant des appels à l'aide, jouant des pieds et des mains, ceux qui le purent s'enfuirent avec autant de hâte qu'ils en avait mise à charger.

Sur les vingt-quatre Pisteurs engagés, douze seulement purent regagner la Vallée. Mais au moment où ils touchaient au but, hurlant de soulagement après avoir frôlé la mort, un escadron d'Unicornes surgit et les survivants furent écrasés, percés de coups, taillés en pièces.

Les Guerriers Lourds donnèrent alors l'assaut avec des cris furieux, brandissant pistolets et épées, mais les Tueurs se réfugièrent parmi les rochers.

Les hommes de Banbeck voulurent retourner contre les Basiques les fusils thermiques abandonnés par les Pisteurs mais, ignorant le maniement de ces armes, ils ne pensèrent ni à focaliser ni à condenser la flamme, et les Basiques s'en tirèrent sans grand dommage. Précipitamment, ils fouettèrent leurs montures pour se mettre à l'abri. Afin de couvrir leur retraite, les Guerriers Lourds arrosèrent les défenseurs de projectiles explosifs qui tuèrent deux chevaliers et obligèrent les autres à se replier.

11

Les Basiques se réunirent pour faire le point de la situation. Pendant ce temps, les Porteurs d'Engins se regroupèrent et se mirent à conférer à voix basse avec les montures.

L'un d'entre eux fut appelé par ses maîtres qui lui donnèrent des instructions. Il abandonna ses armes et, les bras en l'air, se mit en marche en direction des Eboulis. Il se faufila entre deux aiguilles rocheuses et pénétra résolument dans le dédale de pierre.

Un chevalier l'escorta jusqu'à Joaz, près duquel se trouvait une demi-douzaine de Tervagants. Le Porteur d'Engins marqua une hésitation, s'arrêta, procéda à un réajustement mental et s'inclina profondément devant les Tervagants, auxquels il commença de s'adresser. Les dragons l'écoutèrent sans intérêt apparent et, bientô, l'un des chevaliers le poussa devant Joaz.

— « Les dragons ne règnent pas sur les hommes d'Aerlith, » dit sèchement ce dernier. « Quel est votre message ? »

Le Porteur d'Engins regarda les Tervagants d'un air dubitatif avant de poser son regard sur Joaz. « Avez-vous l'autorité requise pour parler au nom de tous les vôtres ? »

Il s'exprimait avec lenteur d'une voix métallique et monocorde en choisissant ses mots avec soin.

Joaz se contenta de répéter brièvement sa question : « Quel est votre message ? »

— « Au nom de mes maîtres, je vous apporte une intégration. »

— « Une intégration ? Je ne comprends pas. »

— « Une intégration des vecteurs instantanés de la destinée. Une interprétation de l'avenir. Mes maîtres vous font dire : « Ne gaspillez pas la vie, ni la nôtre ni la vôtre. Vous avez de la valeur pour nous et serez traités en fonction de cette valeur. Inclinez-vous devant la Règle, abandonnez cette vaine destruction d'entreprise. »

Joaz plissa le front. « Destruction d'entreprise ? »

— « Il s'agit d'une référence à votre contenu génétique. Ainsi s'achève mon message. Je vous conseille d'accepter. A quoi bon répandre votre sang ? A quoi bon vous anéantir vous-même ? Suivez-moi. Tout se passera pour le mieux. »

Joaz éclata d'un rire grinçant. « Vous êtes un esclave. Comment pouvez-vous savoir ce qui est bon pour nous ? »

Le Porteur d'Engins battit des paupières. « Vous n'avez pas le choix. Toutes les poches résiduelles de désorganisation doivent être liquidées. La voie de la facilité est la meilleure de toutes. » Il s'inclina respectueusement vers les Tervagants. « Si vous doutez de mes paroles, consultez vos Vénérés. Ils vous conseilleront. »

— « Ici, il n'y a pas de Vénérés, » dit Joaz. « Les dragons combattent avec nous et pour nous. Ce sont nos compagnons dans la bataille. Ecoutez-moi... Je vais vous faire une contre-proposition. Pourquoi ne venez-vous pas nous rejoindre, vous et vos camarades ? Brisez votre esclavage !

Soyez des hommes libres ! Ensemble, nous prendrons possession du navire et nous partirons à la recherche des mondes humains. »

Le Porteur d'Engins ne manifesta qu'un intérêt poli. « Des mondes humains ? Il n'y en a pas, en dehors de quelques îlots isolés comme le vôtre dans les régions désolées. Toutes ces poches seront nettoyées. Ne préférez-vous pas vous mettre au service de la Règle ? »

— « Ne préférez-vous pas être un homme libre ? »

Un certain ébahissement se peignit sur les traits du Porteur d'Engins. « Vous ne comprenez pas. Si vous choisissez... »

— « Ecoutez-moi bien. Vous et vos amis pouvez être vos propres maîtres. Vous pouvez vivre parmi les hommes. »

L'autre fronça les sourcils. « Qui désirerait vivre comme un sauvage ? Vers qui nous tournerions-nous alors pour avoir une loi, des directives, des ordres, une surveillance ? »

Joaz, écœuré, leva les mains au ciel. Mais il voulut faire une nouvelle tentative. « Comptez sur moi pour cela. J'assumerai cette responsabilité. Maintenant, repartez et tuez les Basiques — les Vénérés comme vous les appelez — tel est mon premier commandement. »

— « Les tuer ? » murmura le Porteur d'Engins avec horreur.

— « Oui... Tuez-les, » répéta Joaz en parlant comme s'il s'adressait à un enfant. « Alors, nous nous emparerons de leur navire et nous nous envolerons vers les mondes où les hommes sont puissants... »

— « Il n'en existe pas. »

— « Mais si... Il doit sûrement y en avoir. Il fut un temps où les hommes allaient d'étoiles en étoiles. »

— « Ce temps n'est plus. »

— « Et Eden ? »

— « Je ne connais pas cet Eden. »

Les poings de Joaz se crispèrent. « Voulez-vous vous joindre à nous ? »

— « Quelle serait la signification d'un tel acte ? » demanda doucement son interlocuteur. « Allons, accompagnez-moi. Déposez les armes et soumettez-vous à la Règle. » Il jeta derechef un coup d'œil hésitant en direction des Tervagants. « Vos Vénérés recevront le traitement qui leur convient. N'ayez aucune crainte. »

— « Individu stupide ! Ces « Vénérés » sont des esclaves, de même que vous êtes l'esclave des Basiques ! Nous les élevons pour les utiliser, de la même façon que les Basiques vous élèvent pour se servir de vous ! Reconnaissez au moins de bonne grâce votre avilissement. »

Le Porteur d'Engins plissa le front. « Je ne comprends pas complètement le sens de vos propos.

Vous ne voulez donc pas vous rendre ? »

— « Non. Nous vous tuerons tous si nous en avons les moyens. »

Le Porteur d'Engins s'inclina et, pivotant sur ses talons, disparut au milieu du fouillis de rochers. Joaz le suivit des yeux.

L'émissaire fit son rapport aux Basiques qui l'écoutèrent en manifestant le détachement apparent qui leur était caractéristique. Soudain, ils lancèrent un ordre et les Guerriers Lourds, se déployant en tirailleurs, s'ébranlèrent lentement. Derrière eux, l'éclateur en position de tir, les Géants avançaient d'un pas pesant, suivis de la vingtaine de Pisteurs survivant du premier raid. La troupe pénétra précautionneusement dans la zone chaotique des Eboulis. Elle progressa de cinquante mètres, de cent cinquante, de trois cents... et soudain se trouva en face des Tervagants.

Poussant des hurlements et des jurons, les Pisteurs refluèrent en désordre et les Guerriers Lourds reculèrent. Des détonations éclatèrent. Deux dragons, atteints à la naissance de leurs membres supérieurs, leur point le plus vulnérable, s'affaissèrent mais leurs congénères, fous furieux, se jetèrent sur les Guerriers. Rugissements et glapissements se mêlaient aux cris de douleur. Les Géants se ruèrent sur les Tervagants, leur arrachant la tête. Les monstres lâchèrent pied, laissant une dizaine de Guerriers Lourds blessés sur le terrain ; deux d'entre eux avaient la gorge ouverte.

Les Guerriers Lourds, couverts par les Pisteurs qui servaient d'éclaireurs, repartirent à l'assaut. Bientôt ils s'arrêtèrent net, étreignant nerveusement leurs armes portatives, tandis que les Pisteurs se débandaient : des dizaines d'Immondes et d'Horreurs Bleues fonçaient sur les assaillants.

Les traits grimaçants, les Guerriers déchargèrent leurs armes et l'air s'emplit d'une âcre puanteur d'écailles et de viscères carbonisés. Les dragons submergèrent les hommes et une terrible bataille s'engagea au milieu des rochers. Faute de place, les pistolets, les massues et les glaives eux-mêmes étaient inutilisables.

Les Immondes prirent à parti les Géants qui arrivaient à la rescousse. Stupéfaits, ceux-ci abandonnèrent le sourire stupide qui leur fendait la face ; maladroitement, ils sautillaient pour éviter les queues menaçantes armées de boulets. Mais le terrain n'était pas, non plus, à l'avantage des dragons : les sphères de métal heurtaient plus souvent les rochers que la chair.

Les Géants, recouvrant leur sang-froid, firent fonctionner leurs projecteurs et massacrèrent impartialement Horreurs Bleues et Guerriers Lourds.

Une nouvelle vague de dragons

dévala les rochers, déchirant les Géants à coups de crocs et de griffes. Ce fut une mêlée infernale, les Géants foulant les bêtes qu'ils jetaient au sol et les Guerriers Lourds les réduisant en cendres.

Sans raison apparente, ce fut subitement l'accalmie.

Pendant dix secondes, quinze secondes, le silence régna, rompu seulement par les gémissements et les grognements des blessés des deux camps. On sentait que quelque chose allait se produire. Soudain, les Jaggernauds apparurent.

Un court instant, Géants et Jaggernauds s'observèrent. Puis les premiers braquèrent leurs projecteurs tandis que les Horreurs Bleues reprenaient la lutte. Les Jaggernauds foncèrent droit devant eux en clopinant. Les dragons s'efforçaient de paralyser les hommes ; casse-tête et massues virevoltaient, les carapaces grinçaient contre les cuirasses. C'était un corps à corps frénétique où rien ne comptait plus — ni la douleur, ni les chairs lacérées, ni la mutilation.

Progressivement, la fureur du corps à corps s'émoussa. Les plaintes et les geignements succédèrent aux rugissements ; bientôt, huit Jaggernauds, supérieurs par leur masse et par leur armement naturel, s'éloignèrent en vacillant du tas que formaient huit Géants massacrés.

Entre-temps, les Guerriers Lourds avaient formé le carré. Pas à pas, aspergeant de leurs rayons caloriques les Horreurs, les Tervagants et les Immondes qui les poursuivaient, ils se replièrent vers la Vallée qu'ils réussirent à atteindre. Les Immondes, désireux de combattre en terrain découvert, les rattrapèrent tandis que les Unicornes et les Califourches arrivaient en renfort. Une douzaine de cavaliers, montés sur des Aragnes et tirant derrière eux les canons qu'ils avaient pris sur les cadavres des Géants, chargèrent témérairement les Basiques et les Porteurs d'Engins qui attendaient près des machines montées sur trois roues. Sans aucune honte, les Basiques firent faire volte-face à leurs montures humaines et s'enfuirent vers leur vaisseau.

Les Porteurs d'Engins mirent leurs instruments en position, visèrent et firent feu. Un homme tomba, suivi d'un second, puis d'un troisième — mais les autres fondirent sur les artilleurs qui furent bientôt taillés en pièces. Parmi eux se trouvait l'éloquent personnage qui avait fait office d'ambassadeur.

Les défenseurs s'élancèrent sur les traces des Basiques, mais les créatures à face humaine que montaient ces derniers égalaient les Aragnes en vitesse.

Une trompette retentit. Les cavaliers s'arrêtèrent et firent demi-tour. Toutes les forces de Banbeck imitèrent leur exemple et regagnèrent les Eboulis. Les Guerriers Lourds, épuisés, renoncèrent à les poursuivre.

Les pertes de l'ennemi se soldaient par plus de deux bataillons de Guerriers Lourds sur trois. Les huit Géants, tous les Porteurs d'Engins et la plupart des Pisteurs avaient péri.

Les effectifs de Banbeck n'étaient pas à l'abri depuis plus de quelques secondes qu'une volée de projectiles explosifs tirée du navire crépita sur les rocs derrière lesquels ils avaient disparu.

Ervis Carcolo et Bast Givven avaient assisté à la bataille, du haut d'un promontoire balayé par les vents qui dominait le Val Banbeck. Les rochers qui leur bouchaient la vue leur avaient caché la plus grande partie de la rencontre. Les cris et les rumeurs s'apaisèrent pour ne plus être qu'une sorte de bruissement d'insectes. De temps à autre, ils voyaient miroiter une écaille, apercevaient fugitivement un groupe d'hommes qui couraient, une ombre, quelque chose qui bougeait, mais ce ne fut que lorsque les forces des Basiques, écrasées, se débandèrent qu'ils surent comment les choses avaient tourné.

Carcolo secoua la tête, tout à la fois ébahi et rageur. « Quel démon, ce Joaz Banbeck ! Il les a mis en fuite ! Il a massacré leurs troupes d'élite ! »

— « Il semble que les dragons armés de crocs, d'épées et de balles d'aciers soient plus efficaces que les hommes disposant de fusils et de rayons caloriques. Au corps à corps en tout cas... »

Carcolo grommela : « J'aurais fait tout aussi bien dans des circonstances analogues. » Il décocha à Bast Givven un regard venimeux. « Ce n'est pas votre avis ? »

— « Bien sûr que si. C'est absolument hors de doute. »

— « Evidemment, je n'avais pas l'avantage de la préparation, » poursuivit Carcolo. « Les Basiques m'ont pris par surprise et Joaz Banbeck n'a pas eu le même handicap. » Il contempla le Val. Les rafales continuaient de pleuvoir sur les Eboulis, faisant gicler des éclats de roche. « Que veulent-ils faire ? Effacer les Eboulis de la carte ? En ce cas, Joaz Banbeck n'aura pas d'autre refuge. Leur stratégie est évidente. Et, comme je m'en doutais, ils ont des réserves ! »

En effet, trente nouveaux Guerriers Lourds avaient surgi du vaisseau. Ils descendirent en bon ordre la rampe inclinée et s'immobilisèrent au garde à vous.

Carcolo fit claquer ses doigts. « Ecoutez-moi, Bast Givven... Ecoutez-moi bien ! Nous sommes en mesure d'accomplir un coup d'éclat, de faire tourner la chance en notre faveur ! Regardez la crevasse de Clybourne... Voyez comment elle s'ouvre dans la Vallée, juste derrière le navire des Basiques. »

— « Votre ambition nous coûtera la vie. »

Carcolo éclata de rire. « Allons,

Givven... On ne meurt qu'une fois, non ? Et une mort glorieuse est le sort le plus enviable qui soit. »

Bast Givven se retourna pour considérer les maigres troupes de la Vallée Heureuse. « Nous pourrions conquérir la gloire en étrillant une dizaine de sacerdotes, mais je ne vois guère la nécessité de nous lancer à l'assaut d'un vaisseau basique. »

— « C'est néanmoins ce que nous allons faire ! Je pars le premier. Vous, rameutez la troupe et suivez-moi. Rendez-vous devant la crevasse sur le versant ouest du Val ! »

12

ERVIS CARCOLO attendait devant la crevasse de Clybourne en piétinant et en sacrant. Il passait en revue toutes les éventualités fâcheuses capables de survenir : les Basiques, se heurtant à trop forte partie dans le Val, pouvaient renoncer et s'en aller... Joaz Banbeck pouvait attaquer en terrain nu afin de sauver le village de la destruction, et succomber... Bast Givven pouvait ne pas réussir à rendre courage aux hommes démoralisés et aux dragons mutinés de la Vallée Heureuse. Toutes ces éventualités étaient plausibles et chacune signifierait la fin des rêves de gloire du Bailli, qui ne serait plus alors qu'un homme brisé.

Il tournait en rond sur la plateforme de granit tourmentée, tordant sans arrêt le cou pour examiner le Val ou l'horizon blême, dans son impatience de voir apparaître les silhouettes noires de ses dragons et de ses soldats.

Deux bataillons de Guerriers Lourds attendaient au pied du navire, les survivants de la première attaque et des troupes fraîches. Assis sur leurs talons, ils regardaient silencieusement le village que les Basiques s'employaient à annihiler. Les colonnes, les tours, les falaises qui avaient été le domicile du peuple de Banbeck s'émiettaient peu à peu et le tas des décombres grossissait toujours. Dans les Eboulis, les rochers se fracassaient comme des œufs et leurs fragments pleuvaient sur la Vallée.

Une demi-heure s'écoula.

Soudain, Ervis Carcolo, qui, la mine morose, s'était assis sur un quartier de rocher, bondit sur ses pieds en entendant un piétinement confus : ses troupes exsangues approchaient — hommes abattus, Tervagants nerveux et rétifs, un nombre ridicule d'Immondes, d'Horreurs Bleues et de Tueurs.

Les épaules de Carcolo s'affaissèrent. Que faire avec des forces aussi dérisoires ? Il gonfla ses poumons. Allons... il fallait redresser le front. Il prit son air le plus bravache et, avançant d'un pas, s'écria : « Hommes et dragons, nous avons essuyé une défaite mais la journée n'est pas ache-

vée. L'heure de nous racheter va sonner. Nous allons tirer vengeance des Basiques et de Joaz Banbeck ! »

Il scruta les visages, dans l'espoir de les voir s'épanouir d'enthousiasme. Mais il ne lut dans le regard des hommes qu'une indifférence complète. Les dragons, qui comprenaient moins bien ses exhortations, s'ébrouaient en sifflant doucement. « Hommes et dragons ! » reprit Carcolo d'une voix tonnante. « Hommes et dragons, vous demandez comment nous parviendrons à ce glorieux résultat ? Eh bien, je vous réponds : suivez-moi, marchez où je marche, combattez où je combats. Que nous importe la mort, maintenant que notre Vallée est dévastée ? »

Cette péroraison ne secoua ni l'apathie ni la nonchalance de ceux auxquels elle s'adressait. Carcolo serra les dents et fit demi-tour. « En avant ! » lança-t-il d'une voix bourrue par-dessus son épaule. Sautant sur le dos de son Aragne fourbue, il prit la direction de la Crevasse.

Les Basiques bombardaient les Eboulis et le village de Banbeck avec une égale violence. De son poste d'observation à l'ouest de la Vallée, Joaz regardait éclater les unes après les autres ses galeries familières. Les appartements et les vestibules taillés dans la roche vive, que des générations d'hommes avaient sculptés, travaillés et polis, tout était pulvérisé et éventré. Bientôt, les projectiles commencèrent de tomber dru sur la tour où se trouvaient son domicile personnel, son bureau, son atelier et le Reliquarium.

Désespéré de son impuissance, Joaz Banbeck crispait rageusement les poings. L'objectif des Basiques sautait aux yeux : leur intention était de détruire le Val, d'exterminer aussi complètement que possible les hommes d'Aerlith. Et comment les en empêcher ?

Il examina attentivement les Eboulis. Il ne restait pratiquement plus rien de l'ancienne nappe de rocaille qui tapissait la pente de la falaise. Où se trouvait l'ouverture donnant accès au Grand Hall des sacerdotes ? L'hypothèse tellement hasardeuse que Joaz avait faite lui paraissait maintenant presque absurde. Dans une heure, plus rien ne demeurerait du village de Banbeck.

Il s'efforça de penser lucidement. Comment mettre un terme à cette destruction ? Attaquer la Vallée de flanc équivalait à un suicide. Mais, derrière le noir vaisseau, s'ouvrait un ravin semblable à celui dans lequel il se dissimulait présentement : la Crevasse de Clybourne. La porte d'accès du navire était grande ouverte et les Guerriers Lourds attendaient, nonchalamment assis sur leurs talons. Joaz secoua la tête en faisant une grimace désabusée. Il était inconcevable que les Basi-

ques aient pu négliger pareille menace.

Et pourtant... Dans leur arrogance, n'étaient-ils pas capables de sous-estimer l'audace et la témérité de leurs adversaires ?

L'indécision rongeait Joaz Banbeck. Une grêle de projectiles éventra la tour. Le Reliquarium, l'antique trésor des Banbeck, allait être anéanti ! Joaz haussa les épaules, bondit sur ses pieds et appela le Maître des Dragons le plus proche. « Rassemblez les Tueurs, trois escadrons de Tervagants, deux douzaines d'Horreurs Bleues, dix Immondes et tous les cavaliers. Nous allons descendre dans la Crevasse de Clybourne par la Corniche et donner l'assaut au navire ! »

Le Maître des Dragons s'éloigna et Joaz reprit le cours de ses moroses méditations. Si les Basiques lui avaient tendu un piège, ils allaient réussir !

Le Maître des Dragons revint pour annoncer que les troupes étaient prêtes.

— « Eh bien, en avant ! »

Les hommes et les dragons émergèrent du ravin, escaladèrent la Corniche de Banbeck et, prenant la direction du sud, s'élancèrent vers la Crevasse.

Un chevalier qui marchait à la tête de la colonne donna soudain le signal de la halte. Quand Joaz s'approcha de lui, il lui indiqua des traces sur le sol et dit : « Des dragons et des hommes ont passé ici depuis peu. »

Joaz se pencha. « Ils sont descendus dans la Crevasse. »

— « Oui. »

Joaz envoya une patrouille reconnaître les lieux. Les éclaireurs ne tardèrent pas à revenir à bride abattue. « Ervis Carcolo et ses dragons attaquent le navire ! » annoncèrent-ils.

Joaz éperonna son Aragne et se rua dans le passage obscur, son armée sur les talons.

Les clameurs de la bataille retentirent aux oreilles des troupes de Banbeck quand elles furent à quelque distance de l'ouverture de la faille. Quand il surgit à l'air libre, une scène de carnage s'offrit aux yeux de Joaz. Dragons et Guerriers Lourds s'entre-déchiraient. Les glaives jetaient des éclairs, les pistolets crachaient des flammes. Où était Ervis Carcolo ? Audacieusement, le maître de Banbeck lança son Aragne en direction du navire dont la porte béait. Le Bailli avait-il pénétré à l'intérieur du bâtiment ?

Etait-ce un piège ? Carcolo l'avait-il devancé en s'emparant le premier du vaisseau ennemi ? Que feraient les Guerriers Lourds ? Les Basiques sacrifieraient-ils quarante combattants pour s'emparer d'une poignée d'hommes ? C'eût été déraisonnable — mais, à présent, les Guerriers Lourds se battaient pied à pied, concentrant leur feu sur les dragons qui les harcelaient encore. S'il s'agissait

d'un piège, il n'allait pas tarder à se refermer... A moins qu'Ervis Carcolo ne fût déjà maître du navire. Se dressant sur ses étriers, Joaz donna le signal de l'attaque.

Les Guerriers Lourds étaient condamnés, pris dans l'étau des Unicornes et des Califourches qui les assaillaient. La bataille touchait à son terme mais Joaz, à la tête de ses hommes et de ses Tervagants, s'était déjà lancé à l'assaut de la passerelle. De l'intérieur du navire, montaient des bruits divers : vrombissements de machines, pulsations de l'énergie — et aussi des cris, des clameurs furieuses.

Joaz s'arrêta net, impressionné par la masse écrasante de la nef. Ses compagnons attendirent en grommelant sourdement.

« Suis-je aussi brave qu'Ervis Carcolo ? » se demandait-il. « Mais qu'est donc la bravoure ? Je meurs de peur : je n'ose ni entrer ni rester dehors. » Renonçant à la prudence, il se rua en avant, suivi de ses hommes et de sa horde de Tervagants enfiévrés.

Il compri t immédiatement qu'Ervis Carcolo avait échoué. Les canons tiraient toujours. De ses appartements du Val, il ne restait plus rien. Une nouvelle rafale explosa dans les Eboulis, arrachant une partie de la falaise et dévoilant ainsi l'ouverture jusque-là camouflée de la grotte.

Joaz se trouvait dans une sorte d'antichambre dont la porte intérieure était close. Il s'en approcha en longeant le mur et jeta un coup d'œil à travers le panneau rectangulaire qui y était serti. Carcolo et ses chevaliers étaient alignés devant une paroi de la pièce voisine, sous la garde d'une vingtaine de Porteurs d'Engins qui les surveillaient négligemment. Joaz vit également un groupe de Basiques immobiles, dans l'attitude de la contemplation.

Les gens de la Vallée Heureuse n'étaient pas totalement domptés : Carcolo en personne se précipita furieusement en avant, mais un éclair pourpre le repoussa contre le mur.

L'un des Basiques aperçut soudain Joaz Banbeck, de l'autre côté du carreau, et il empoigna aussitôt un levier. Une sirène hulula et la porte extérieure se referma. Etait-ce un piège ou une manœuvre de défense ? Le résultat était le même. Joaz fit signe à quatre de ses hommes lourdement chargés, qui s'approchèrent et mirent en batterie les canons pris aux Géants pendant la bataille des Eboulis.

Joaz leva le bras. Les canons vomirent leur flambée d'énergie ; le métal se craquela et entra en fusion tandis qu'une fumée âcre se répandait. Mais le trou était encore trop petit. « Feu ! » ordonna Joaz. Les canons tonnèrent et la porte intérieure se volatilisa.

Les Porteurs d'Engins se précipitèrent par l'orifice, l'arme au poing. Les flammes léchèrent le groupe, mettant les hommes à

mal, mais avant qu'ils aient eu le temps de riposter, les Tervagants se lancèrent à l'attaque dans un miroitement d'écailles. Les dragons refoulèrent en meuglant les Porteurs d'Engins dans la pièce voisine mais ils s'immobilisèrent, comme paralysés, en se trouvant devant les Basiques. Les soldats qui les avaient suivis se turent et Ervis Carcolo lui-même contempla la scène, l'air hypnotisé.

Basiques vrais et Basiques modifiés étaient face à face, chacun voyant dans l'autre sa propre caricature. Les Tervagants s'ébranlèrent enfin avec une lenteur sinistre.

La mêlée fut d'une indescriptible horreur. Joaz, pris de nausée, dut se détourner.

Mais le tumulte prit bientôt fin et Joaz dévisagea Carcolo qui lui rendit son regard, muet de colère, d'humiliation, de douleur et d'effroi.

Quand il retrouva enfin l'usage de la parole, Carcolo eut un geste de menace dérisoire et s'exclama d'une voix rauque : « Disparaissez ! Je revendique ce navire comme prise de guerre. Si vous ne reconnaissez pas mon droit de conquête, vous serez mort avant d'avoir eu le temps de vous en repentir. »

Joaz émit un ricanement de mépris et tourna le dos au Bailli qui, crachant un juron, bondit. Mais Bast Givven le saisit à bras le corps malgré sa résistance et lui parla avec animation à l'oreille. Finalement, Carcolo cessa de se débattre. Il sanglotait presque.

Pendant ce temps, Joaz examinait la pièce. Les murs gris étaient nus ; une écume noirâtre et gélatineuse recouvrait le pont. Il n'y avait pas de source lumineuse : la lumière irradiait directement des parois. L'atmosphère était glaciale et Joaz prit soudain conscience d'une odeur désagréablement acide qu'il n'avait pas encore remarquée. Il se mit à tousser. Ses oreilles bourdonnaient.

Un doute inquiétant s'insinua dans son esprit et devint une certitude. Les jambes molles, il se précipita vers la porte extérieure en faisant signe à ses hommes de le suivre : « Dehors ! Ils sont en train de nous empoisonner ! »

Il descendit la passerelle en vacillant et aspira avidement l'air pur. Ses hommes, ses Tervagants et les gens de Carcolo se retrouvèrent devant le gigantesque navire, suffoquant et les yeux larmoyants.

Imperturbablement, les canons poursuivaient leur travail de mort. Le désert des Eboulis n'était plus qu'un amas de poussière, révélant un vaste orifice ogival à l'intérieur duquel Joaz eut la vision fugace d'une forme sombre scintillante de reflets. Mais son attention fut distraite par des sons menaçants. De nouveaux renforts de Guerriers Lourds venaient de surgir d'une autre issue du vaisseau : trois pe-

lotons de vingt hommes, accompagnés d'une douzaine de Porteurs d'Engins qui halaient quatre projecteurs montés sur roues.

Joaz, consterné, jeta un regard sur ses propres troupes : elles n'étaient en état ni d'attaquer ni de se défendre. Il ne restait qu'une solution : fuir. « Demi-tour ! Direction : la Crevasse de Clybourne, » ordonna-t-il d'une voix épaisse.

Ce qui restait des deux armées se replia en désordre. Les Guerriers Lourds avancèrent sans hâte.

Quand il eut fait le tour du vaisseau, Joaz s'arrêta net : un quatrième bataillon de Guerriers, appuyés par un Porteur d'Engins, était massé devant l'entrée du ravin.

•

Joaz examina la Vallée de haut en bas, de gauche à droite. Où fuir ? Quelle direction prendre ? Les Eboulis ? Ils n'existaient plus. Son regard fut attiré par quelque chose qui bougeait dans l'ouverture nouvellement apparue au flanc de la falaise. Un objet noir en sortit et un disque, soudain, étincela. Presque au même instant, un étroit faisceau d'énergie d'un blanc laiteux frappa la lentille terminale de la nef des Basiques. Il y eut un gémissement de machines torturées qui montait et descendait simultanément l'échelle sonore jusqu'aux limites de l'inaudible. Les lentilles perdirent leur éclat et le bruissement de la nef s'interrompit. Elle était morte. Soudain, elle s'affaissa, déséquilibrée.

Les Guerriers Lourds, désorientés, contemplèrent avec effarement la carène de l'engin désemparé qui les avait conduits sur Aerlith et, mettant à profit leur indécision, Joaz lança un commandement : « Retraite vers le nord en remontant la Vallée ! »

Les Guerriers opiniâtres firent mine de poursuivre leurs adversaires mais les Porteurs d'Engins s'y opposèrent. Ils mirent leurs projecteurs en batterie, visant la caverne dont l'ouverture béait au flanc de la falaise. On voyait des silhouettes nues s'y activer frénétiquement, en déplaçant des appareillages massifs. Le rayon bleu jaillit à nouveau. Les Porteurs d'Engins avec leurs armes et les deux tiers des Guerriers Lourds disparurent comme des mouches dans un brasier. Les survivants battirent en retraite en direction du navire.

Mais le bataillon qui commandait l'entrée de la Crevasse de Clybourne était toujours là. L'unique Porteur d'Engins qui l'accompagnait se coucha sur sa machine et l'ajusta avec soin. Dans la caverne, les sacerdotes se concentraient sur leur tâche avec fureur. L'éclair bleu fulgura une fois de plus — mais trop tôt : des rochers entrèrent en fusion à une centaine de mètres au-dessus du ravin. Une gerbe de flammes oranges et vertes lui répondit quand le Porteur

d'Engins actionna la détente. Quelques secondes plus tard, la caverne sautait et un geyser de pierres, de corps humains, de fragments de métal, de verre et de caoutchouc s'éleva dans les airs. Le tonnerre de la déflagration se répercuta de proche en proche. L'objet noir que Joaz avait entr'aperçu n'était plus qu'un tas de ferraille tordue.

Le maître de Banbeck gonfla ses poumons dans un puissant effort de volonté pour surmonter les effets du gaz narcotique et ordonna à ses Tueurs : « Chargez ! A mort ! »

Les Tueurs s'élancèrent.

En quelques instants, Unicornes et Califourches, Tervagants et Horreurs Bleues eurent raison des derniers Guerriers Lourds, en dépit de la résistance que ceux-ci tentèrent de leur opposer. A présent, le navire était sans défense.

Joaz refit en sens inverse le chemin qu'il avait déjà parcouru. Tout était sombre, maintenant, à l'intérieur du bâtiment. Les canons pris aux Géants étaient toujours là où ses soldats les avaient laissés tomber.

Il y avait trois portes dont les gens de Banbeck eurent vite raison. La première donnait sur une sorte de rampe en colimaçon, la seconde sur une longue salle vide où s'alignaient des rangées de couchettes, et la troisième s'ouvrait sur une salle identique — mais, là, les couchettes étaient occupées. Des visages hâves se tournèrent vers les arrivants, des mains pâles s'agitèrent dans l'ombre. Quatre matrones en gris allaient et venaient dans le couloir central. Ervis Carcolo les repoussa à coups de poings et s'écria d'une voix tonitruante à l'adresse de ceux qui étaient étendus sur les couchettes : « Dehors ! Vous êtes libres ! Vous êtes sauvés ! Dépêchez-vous de sortir pendant qu'il est temps. »

Une demi-douzaine de Porteurs d'Engins et de Pisteurs tentèrent un semblant de résistance mais ni la vingtaine de Mécaniciens — des hommes petits et minces aux traits acérés et au poil noir — ni les seize Basiques qui restaient ne firent d'opposition et tous furent capturés.

13

Le silence tomba sur la Vallée. Epuisés, les hommes et les dragons se laissèrent choir au milieu des champs piétinés. Les captifs s'étaient groupés mélancoliquement auprès du vaisseau. De temps en temps, un bruit isolé venait souligner le calme d'après la bataille : craquement du métal qui refroidissait, chute d'une pierre, murmures étouffés.

Le seul qui ne tenait pas en place était Ervis Carcolo. Tournant le dos à Joaz, il jouait avec le gland qui dansait après la garde de son épée, les yeux levés vers le

ciel où, éblouissant atome, Skene flottait au-dessus des falaises occidentales. Le Bailli de la Vallée Heureuse eut un sursaut et dirigea son regard vers le nord, vers ce qui avait été la caverne des sacerdotes. Puis, faisant mine d'ignorer Joaz, il se mit à aller et venir parmi les rescapés de la Vallée Heureuse, avec des gestes emphatiques qui ne voulaient pas dire grand-chose, s'arrêtant ici et là pour haranguer les-uns et cajoler les autres, décidé, semblait-il, à remonter le moral de ses sujets abattus.

Si tel était son but, il n'eut guère de succès et ne tarda pas à changer d'idée : il se dirigea à grands pas vers Joaz Banbeck qui se reposait, couché par terre.

— « Eh bien, » laissa-t-il tomber d'une voix boudeuse, « nous avons gagné la bataille et le navire est à nous. »

— « C'est vrai, » répondit Joaz en s'appuyant sur le coude.

— « Il y a un point sur lequel je veux insister, pour qu'il n'y ait pas de malentendu. Ce vaisseau et son contenu sont à moi. Une règle ancienne définit les droits du premier attaquant et c'est sur elle que je fonde ma revendication. »

Joaz le considéra avec une surprise amusée et répliqua : « En me fondant moi-même sur une loi encore plus ancienne, j'ai d'ores et déjà pris possession de ce butin. »

— « Je conteste cette prétention ! » s'écria Carcolo avec chaleur. « Qui... »

Joaz lui imposa silence d'un geste nonchalant. « Taisez-vous, Carcolo ! Si vous êtes en vie, c'est uniquement parce que je suis fatigué de la violence. Mais ne mettez pas trop ma patience à l'épreuve ! »

Carcolo se détourna en s'efforçant de maîtriser sa fureur et il contempla la Vallée. « Tiens ! Voici les sacerdotes qui ont, en fait, détruit le vaisseau ! Je vous rappelle que si vous aviez accepté mes propositions, cette destruction et cette hécatombe auraient pu nous être épargnées. »

Joaz sourit. « Cette proposition n'est vieille que de deux jours. Et puis, les sacerdotes ne possèdent pas d'armes. »

Carcolo considéra son interlocuteur comme si ce dernier avait perdu la raison. « Dans ce cas, je me demande bien comment ils ont pu détruire le vaisseau ? »

Joaz haussa les épaules. « Je ne puis qu'émettre des hypothèses. »

— « Et à quelle conclusion aboutissent-elles ? » demanda Carcolo sur un ton sarcastique.

— « Il se pourrait qu'ils aient fabriqué un astronef et en aient dirigé l'énergie propulsive contre les Basiques. »

Carcolo eut une grimace dubitative. « Pourquoi les sacerdotes auraient-ils construit un astronef ? »

— « Voici le Démie. Posez-lui donc la question. »

— « Je n'y manquerai pas, » déclara le Bailli avec beaucoup de dignité.

Mais le Démie, que suivaient quatre jeunes sacerdotes et qui marchait comme dans un rêve, passa sans dire un mot.

Joaz se redressa pour regarder le Démie, dont l'intention manifeste était de s'introduire dans le navire. Ce que voyant, le maître de Banbeck se précipita pour lui interdire l'accès de la passerelle.

— « Que cherchez-vous, Démie ? » demanda-t-il sur un ton courtois.

— « A monter à bord. »

— « Pourquoi faire ? C'est, bien sûr, la curiosité seule qui me pousse à vous poser cette question. »

Le Démie le toisa. Son expression était tendue et ses yeux hagards étaient glacés. Finalement, il répondit d'une voix brisée d'émotion : « Je désire savoir si ce navire est réparable. »

Joaz réfléchit un moment avant de reprendre avec douceur : « C'est là une information qui n'offre guère d'intérêt pour vous. A moins que les sacerdotes n'acceptent de se mettre entièrement à mes ordres ? »

— « Nous n'obéissons à personne. »

— « Dans ce cas, je ne vois pas comment je pourrai vous prendre avec moi lorsque je partirai. »

Le Démie fit volte-face et Joaz crut qu'il allait se retirer, mais le sacerdote se contenta de contempler les ruines du Grand Hall. Quand il reprit la parole, il s'exprimait sur le ton mesuré qui était l'apanage de ses semblables mais sa colère était perceptible. « Voilà votre œuvre ! Vous faites l'avantageux, vous vous jugez habile et plein de ressources. Vous nous avez contraint d'agir et, ce faisant, vous avez violé nos consciences et nous avez obligés à être infidèles à nous-mêmes ! »

Joaz acquiesça et un sourire sans joie se forma sur ses lèvres. « Je savais que l'orifice devait se trouver derrière les Eboulis. Et je me demandais si vous n'étiez pas en train de construire un astronef. J'espérais que vous vous défendriez contre les Basiques et serviriez ainsi mes desseins. Je ne nie pas vos accusations. Je me suis servi de vous et de votre œuvre comme d'une arme pour sauver mon peuple. Ai-je eu tort ? »

— « Tort ou raison... qui peut en juger ? Toujours est-il que vous avez anéanti plus de huit cents années de labeur, et jamais vous ne remplacerez ce que vous avez détruit ! »

— « Je n'ai rien détruit, Démie ! Ce sont les Basiques qui ont anéanti votre vaisseau. Si vous aviez coopéré avec nous pour défendre le Val, ce désastre n'aurait pas eu lieu. Vous avez préféré rester neutres. Vous avez cru que vous étiez intouchables. Comme vous pouvez vous en rendre compte, vous avez fait là un mauvais calcul. »

— « Huit cent douze années — des années d'Aerlith — de travail réduites à néant... »

— « Pourquoi aviez-vous besoin d'un astronef ? » demanda Joaz avec une feinte candeur. « Où envisagiez-vous de vous rendre ? »

Une lueur aussi intense que celle de Skene flamboya dans les yeux du Démie. « Quand la race des hommes aura passé, nous partirons. Nous parcourerons la Galaxie. Nous repeuplerons les mondes atroces d'antan et une nouvelle histoire s'inscrira sur le livre de l'Univers. Le passé sera effacé. Ce sera comme s'il n'avait jamais existé. Que nous importe que les grephs vous détruisent ? Nous attendons la mort du dernier homme de l'Univers. »

— « Vous ne vous considérez donc pas comme des hommes ? »

— « Vous savez ce que nous sommes : des surhommes. »

Un rire rauque retentit et Joaz se retourna. C'était Ervis Carcolo. « Des surhommes, » répéta ce dernier, railleur. « Pauvres épaves, tout nus dans leur caverne ! Que pouvez-vous apporter comme preuve de votre supériorité ? »

Les plis de la bouche du Démie s'affaissèrent et son visage se creusa de rides profondes. « Nous avons nos *tands*, nous avons notre science. Nous avons notre puissance. »

Carcolo rit à nouveau et Joaz murmura : « J'ai pitié de vous plus que vous n'avez jamais eu pitié de nous. »

— « Et comment avez-vous appris à construire un astronef ? » reprit Carcolo. « Est-ce le fruit de votre propre effort ou celui du travail des hommes de jadis ? »

— « Nous sommes les derniers hommes, » répondit le Démie. « Tout ce que les hommes ont jamais imaginé, pensé, inventé, nous le savons. Nous sommes les derniers et les premiers. Et quand vous, les infras, vous ne serez plus là, le cosmos retrouvera son innocence. Ce sera une nouvelle naissance. »

— « Mais les hommes n'ont jamais disparu et jamais nous ne disparaîtrons, » rétorqua Joaz. « Que nous ayons subi un revers, c'est vrai. Mais l'univers est vaste. Quelque part, il existe des mondes peuplés d'hommes. Je compte remettre ce vaisseau en état avec l'aide des Basiques et de leurs Mécaniciens, pour m'élancer à la recherche de ces mondes. »

— « Votre quête sera infructueuse. »

— « Ils n'existent pas ? »

— « L'Empire Humain s'est évaporé et les hommes ne constituent plus que de minuscules groupes épars. »

— « Et l'Eden, le vieil Eden ? »

— « Ce n'est rien qu'un mythe. »

— « Et mon globe de marbre ? Qu'est-ce donc ? »

— « Un joujou. Une utopie. »

— « Comment pouvez-vous en

être sûr ? » fit Joaz, troublé en dépit de lui-même.

— « Ne vous ai-je pas dit que l'Histoire n'a aucun secret pour nous ? Il nous suffit de nous concentrer sur nos *tands* pour que notre regard plonge dans le passé. Et jamais nous n'y avons trouvé de souvenirs de la planète Eden. »

Joaz secoua la tête d'un air entêté. « Il doit bien y avoir eu un monde originel d'où l'homme est venu. Appelez-le Terre, Tempé ou Eden : il existe quelque part. »

Le Démie allait répondre mais, faisant preuve d'une irrésolution insolite chez lui, il ravala les mots prêts à tomber de ses lèvres, et Joaz reprit : « Peut-être avez-vous raison. Peut-être sommes-nous effectivement les derniers hommes. Mais j'irai m'en assurer. »

— « Je vous accompagnerai, » jeta Ervis Carcolo.

— « Vous, estimez-vous heureux si vous êtes encore en vie demain ! »

Carcolo se ramassa sur lui-même : « J'ai des droits sur ce navire et je vous conseille de ne pas les rejeter aussi légèrement ! »

Joaz demeura muet. Que faire de ce turbulent personnage ? Le maître de Banbeck ne trouvait pas assez de dureté en lui-même pour faire ce qu'il savait qu'il aurait dû faire. Il choisit la temporisation et tourna le dos à Carcolo.

— « Vous connaissez maintenant mes plans, Démie. Si vous n'y faites pas obstacle, je vous laisserai tranquille. »

Le Démie recula lentement. « Eh bien, partez ! Nous sommes des êtres passifs. Nous regrettons qu'il nous ait fallu aujourd'hui entrer dans le domaine de l'action. Peut-être cela fut-il notre plus grande erreur... Mais allez ! Partez ! Mettez-vous en quête de votre monde oublié. Tout ce qui arrivera, c'est que vous périrez quelque part parmi les étoiles. Nous attendrons comme nous attendons depuis si longtemps »

Et le Démie s'éloigna, suivi des quatre jeunes sacerdotes qui, la mine grave, s'étaient jusque-là tenus à ses côtés.

Joaz le rappela : « Et si les Basiques reviennent ? Combattrez-vous avec nous ou contre nous ? »

Le Démie ne répondit pas. Il continua sa route, ses longs cheveux blancs flottant sur ses omoplates.

Joaz le suivit un moment des yeux, laissa son regard errer sur la vallée dévastée, hocha la tête et s'approcha finalement du grand navire noir pour l'étudier de près.

Skene effleura la falaise occidentale. Le jour s'assombrit et il fit brusquement plus froid.

Carcolo s'approcha de Joaz. « Mes hommes bivouaqueront cette nuit dans le Val Banbeck et ils rentreront demain matin chez eux. D'ici là, je propose que nous montions tous deux à bord de ce vais-

seau pour en faire une étude préliminaire. »

Joaz soupira profondément. Pourquoi la chose lui était-elle aussi pénible ? A deux reprises, Carcolo avait cherché à le tuer et, si leurs positions respectives avaient été renversées, il ne lui aurait pas fait grâce. Il fallait agir. C'était son devoir envers lui-même et envers son peuple.

Il appela les chevaliers porteurs des fusils à rayons caloriques pris sur l'ennemi et leur ordonna : « Conduisez Carcolo dans la Crevasse de Clybourne et exécutez-le sur-le-champ. »

Les hommes entraînèrent le Bailli en dépit de ses bruyantes protestations. Le cœur lourd, Joaz s'en fut à la recherche de Bast Givven. « Je vous considère comme un homme intelligent, » lui dit-il.

— « C'est également mon opinion. »

— « Je vous confie la responsabilité de la Vallée Heureuse. Ramenez vos gens chez eux avant la nuit. »

Bast Givven rejoignit sans mot dire ceux qui étaient maintenant ses sujets. Les hommes se relevèrent et prirent la route de leur Vallée.

Joaz s'en fut jusqu'au monceau de pierrailles qui avaient été naguère le Défilé de Kergan. La colère serra sa gorge devant ce spectacle de ruines et il sentit un instant sa résolution vaciller. Pourquoi ne pas monter dans le navire noir, s'envoler pour Coralyne et tirer vengeance des Basiques ? Il erra parmi les décombres qui marquaient l'emplacement de son appartement et le hasard voulut qu'il tombât sur un fragment de marbre jaune. Tout ce qui restait de son globe.

Le serrant dans son poing, il leva les yeux vers le ciel où déjà rougeoyait Coralyne et s'efforça de mettre de l'ordre dans ses pensées.

Le peuple de Banbeck était sorti de ses tunnels et Phadée la ménestrelle vint à la rencontre de Joaz. « Quelle terrible journée ! » murmura-t-elle. « Quels événements atroces ! Quelle grande victoire ! »

Joaz lança le morceau de marbre jaune sur le tas de débris. « Je pense comme vous. Où tout cela finira-t-il ? Nul n'en sait rien. Et surtout pas moi. »

Traduit par Michel Deutsch.
Titre original : The Dragon Masters.

LE MEILLEUR DES EQUIPAGES

par DANIEL F. GALOUYE

Avoir un astronef équipé d'un équipage-robot, c'est l'idéal. Tout au moins c'est ce qu'on croit jusqu'au jour où...

CELA recommençait ! Tel le cri strident d'un oiseau blessé, la plainte déchirante du condensateur de phase transperça le silence de la nef.

Vance Lorry, qui était juché sur sa couchette, leva les yeux. L'appréhension se lisait sur son visage juvénile.

De l'autre côté du compartiment, Mart Burton se frappa sur la cuisse et se leva. « Cette fois, c'est fini ! On prend la nacelle de sauvetage, et adieu ! »

— « Non ! Attends ! » Lorry alla se poster devant la porte. « Peut-être y a-t-il une chance. Laissons encore passer un saut. »

— « Ecoute, fiston... nous n'avons pas le temps de discuter. Nous sommes déjà à six cents années-lumière de l'avant-poste le plus rapproché. Nous ne pouvons nous permettre de laisser ce condensateur en folie nous éloigner davantage. »

— « Mais ils vont le réparer. Il faut patienter un peu, c'est tout. »

Le ton de Lorry s'était fait suppliant mais il continuait de blo-

quer la porte. La clameur s'intensifia et Burton se mit à rire. L'attitude de son jeune compagnon n'était pas hostile à proprement parler, mais il suffisait de voir l'air déterminé de Lorry pour se convaincre de l'ineptie d'une bagarre.

— « Donnons-leur leur chance, Mart. L'enjeu est le même pour eux que pour nous. »

— « Regardons les choses en face, petit. Chaque fois qu'un condensateur principal d'hyperpropulsion tombe en phase de répétition automatique, c'est le coup dur. On continuera de foncer droit devant nous jusqu'au moment où on se retrouvera hors de la galaxie. »

— « C'était vrai autrefois — au temps de la cybernétique de sous-identité. Mais l'équipage que nous avons est en mesure de régler n'importe quel incident de vol. »

— « Tu veux dire qu'il est *censé* en être capable ! Nuance ! Il y a deux jours qu'il travaille la question et il n'est encore arrivé à rien. C'est le moment d'abandonner cette caisse à savon, tant que nous nous trouvons encore suffisamment près d'une base avancée pour l'atteindre dans la nacelle de sauvetage. »

Lorry recula pour dégager la porte. « Eh bien, va-t-en. Moi, je reste avec les autres. »

— « Tu monteras dans cette nacelle même si je dois t'y traîner par la peau du cou ! » s'exclama Burton avec fureur.

— « Tu veux donc déserter... laisser tomber l'équipage ? »

Mart fit une profonde aspiration.

— « Quand est-ce que tu arriveras à te mettre dans le crâne que ce ne sont pas des êtres vivants, tête de pioche ? Ce ne sont que des circuits électroniques dotés d'une base d'identité. Leur rôle est de... »

Lorry l'interrompit. « Je sais ! En dehors de leurs fonctions primaires, ils ont pour but de faire régner à bord une atmosphère d'intimité afin que nous ne nous volions pas mutuellement dans les plumes, toi et moi. Mais ils sont plus que cela, Burton. Ils sont réels ! »

Burton poussa un juron et empoigna Lorry par le bras.

— « Allez ! On embarque dans la nacelle. »

Mais Lorry se contenta de lui rire au nez. « Trop tard, » dit-il et il fit un geste vers l'arrière de la nef, où se trouvait le condensateur dont la plainte avait atteint un registre suraigu. « D'ici à une seconde, ce sera le saut. »

Sa tactique de retardement avait réussi : il était parvenu, en faisant durer la discussion, à berner Mart. Ils n'avaient plus le temps d'aller jusqu'à la nacelle. Et, une fois le saut accompli, lorsque le vaisseau flotterait à nouveau, immobile, dans l'espace normal, l'équipage synthétique disposerait de quatre heures de plus pour réparer le condensateur.

Lorry ne put arriver jusqu'à sa couchette. La clameur du condensateur de phase atteignit son paroxysme et le jeune homme avait l'impression que ses tympans allaient éclater. Il sombra au fond d'un puits de ténèbres. Un aveugle tourbillon d'énergie ébranlait sa conscience — assaut vertigineux s'acharnant sur les centres hallucinatoires de son cerveau.

Il enfonçait jusqu'aux genoux dans un champ en fleurs qui ondulait sous la caresse du vent. L'air était vif et pur, le ciel était d'azur.

Comme il se frayait sa voie au milieu de la végétation, il éprouvait une sorte d'ivresse capiteuse. Soudain, il fit halte, tous les sens en éveil, en entendant son nom.

Et il la vit. Ce n'était guère plus qu'une silhouette se détachant au sommet de la colline qui dominait le champ de fleurs. Une silhouette fine et gracieuse. Les vêtements, que faisait flotter la brise, moulaient son corps svelte, et sa chevelure lumineuse palpitait capricieusement. Beauté, charme, délicatesse incarnés — telle était Trix.

— « Vance ! » appelait-elle. « Vance ! » Sa voix avait la sonorité cristalline et veloutée des hautbois. Elle commença de descendre le long de la pente, d'une allure toute de souplesse et d'agilité.

Il courut à sa rencontre. Leurs mains se joignirent et leurs regards se confondirent, tandis que le vent portait au loin l'écho joyeux de leur rire.

Le visage exquis devint sérieux. « Est-ce ainsi que tu m'imaginais ? » C'était toujours la même question.

— « Je n'en espérais pas tant, » répondit-il. C'était toujours la même réponse.

Un petit garçon à l'air espiègle, caché derrière un arbre voisin, surgit tout à coup et se mit à glapir : « La frangine a un galant ! La frangine a un galant ! »

Bizarre, songea Vance. Il savait depuis toujours que Trix était la sœur de Kid. Il se tortilla d'un air gêné et les joues de Trix s'empourprèrent.

— « Sauve-toi, Kid ! »

C'était Gumpy. Lorry s'étonna que le vieil homme fût lui aussi sur la colline, quoiqu'il eût dû savoir que tous les trois n'étaient jamais très loin les uns des autres.

Gumpy s'approcha. Son port était plein de noblesse et il se tenait très droit. Il était visible que, malgré ses rides et son crâne chenu, la canne dont il se servait ne lui était pas nécessaire. Ce n'était qu'une simple affectation.

Kid voulut détaler mais les réflexes de Gumpy avaient la rapidité de l'éclair. (N'en était-il pas toujours ainsi ?) Il emprisonna le bras du gamin dans la poignée recourbée de sa canne et, empoignant à pleine main la tignasse ébouriffée, il entraîna Kid avec lui.

Se retournant, il jeta d'un ton

d'excuse : « Kid ne comprend pas très bien ce genre de choses. Mais il grandira un jour. »

Le vieillard et l'enfant disparurent de l'autre côté de la colline. Lorry se rendit alors compte que Trix le regardait en souriant. Mais il y avait quelque chose de bizarre qui l'intriguait. Certes, c'était là une petite famille bien unie, mais comment un vieil homme tel que Gumpy pouvait-il être le père de Kid ?

Subitement tout s'effaça — la chaleur de la main de Trix dans la sienne, le friselis des fleurs, le ciel d'azur, le vent embaumé...

A la place, se dressaient les murs métalliques du compartiment, percés d'un hublot derrière lequel flamboyaient des soleils étrangers.

Le saut était terminé.

Et Lorry, étendu de tout son long sur le pont, se demandait ce qui se passerait si le condensateur de phase se stabilisait en cours de décharge. Resterait-il à jamais suspendu dans la zone lacunaire séparant l'espace normal de l'hyperespace ? Le monde du saut deviendrait-il réel et lui-même, tous ses processus physiques arrêtés, serait-il à jamais figé dans une dimension où le temps était aboli ?

Irrité par la rupture brutale de l'hallucination, Lorry se dirigea vers le poste de contrôle.

Burton y était déjà, apparemment remis depuis quelques minutes des effets du saut. Il marchait de long en large devant les trois armoires techniques.

— « Essaye encore l'auxiliaire, » ordonna-t-il.

— « Il n'y a pas mèche, Mr. Burton, » répondit le haut-parleur de l'armoire de droite. « Quand le condensateur est en autorépétition, je ne peux toucher à rien. »

— « Je te dis d'essayer ! »

Les valves vidéo de l'armoire voisine scintillèrent. « N'insistez pas, Burton. Kid ne néglige absolument rien. »

— « C'est la vérité, Mr. Burton, » reprit Kid d'une voix suppliante. « Gumpy a raison. Je fais de mon mieux ! »

Effectivement, songea Lorry en marchant vers Burton, ce gosse est aussi tête-en-l'air que n'importe quel môme de dix ans, mais lorsqu'il assume ses responsabilités de pilote automatique, il accomplit sa tâche avec le sérieux que l'on est en droit d'attendre d'un technicien éprouvé.

— « Ne les embête pas, Burton. Ils font le maximum. »

— « Ah ! te revoilà, toi ! Si j'ai un conseil à te donner, c'est de ne pas te trouver sur mon chemin... »

— « Ils auront fait la réparation avant le prochain saut. »

— « Ignorerais-tu que, lorsqu'un condensateur de phase claque, la seule solution est de le changer ? Seulement, il n'est pas question de le changer. Et pourquoi ? Tout bonnement parce que Gumpy ici

présent a oublié de prévoir des pièces détachées ! »

— « Il ne s'agit pas vraiment d'une bévue, » laissa sèchement tomber le haut-parleur de Gumpy. « La faute en incombe à ce fichu conditionnement caractériel. Du fait de ma polarisation sénile, certains éléments de mon équipement amnésique ont probablement débordé sur mes circuits opérationnels. Le condensateur de rechange m'est purement et simplement sorti de l'esprit. »

— « Et voilà ! » s'exclama Burton. « Belle efficacité cybernétique ! Nous avons un excellent système de communication et de contrôle interne... seulement, les choses lui *sortent de l'esprit* ! »

Il fulmina quelques instants avant de reprendre : « Mais, crénom, pourquoi ne pas couper l'hyperpropulsion ? Cela nous éviterait de faire ces sauts. Nous n'aurions plus qu'à attendre tranquillement que le condensateur soit remis en état. »

— « C'est impossible. Si je plaçais le condensateur hors-circuit, je n'aurais pas le courant indispensable à la réparation. Comme je suis le seul à en connaître le montage, laissez-moi donc travailler comme je l'entends. »

Lorry, beaucoup plus calme que Burton, se planta devant le bloc.

— « Que vas-tu faire exactement pour nous en sortir, Gumpy ? » demanda-t-il.

— « En dehors de jacasser avec vous, j'essaye de stimuler le programmateur d'autoréparation et de faire quelques tests de capacitance. »

— « Eh bien, c'est parfait, » fit Lorry, conciliant. « Eteins-toi et travaille bien. Mais je veux un rapport une heure avant le prochain saut au plus tard. »

Les valves des cellules vidéo de Gumpy cessèrent de briller et le bruit de fond de son haut-parleur se tut.

— « Je vais vérifier les provisions de la nacelle de sauvetage, » annonça Burton en se dirigeant vers la coursive. « Quelque chose me dit qu'on y restera un bon moment. »

Quand son coéquipier fut parti, Lorry s'approcha de la troisième armoire technique devant laquelle il s'immobilisa, contemplant la plaque sur laquelle on lisait un seul mot : *Navigatrix.*

Le haut-parleur émit un léger bourdonnement, puis appela :

— « Vance ? »

Lointain carillon porté par le vent léger, la voix était pleine d'une tendre inquiétude et il y vibrait l'écho d'un rire nostalgique.

Comme Lorry, les yeux toujours fixés sur la plaque, ne répondait pas, la voix reprit avec plus de sécheresse, mais sans rien perdre de son charme ensorcelant : « Station deux au rapport, chef. Notre position... »

— « Laisse tomber, Trix. »

Le timbre flûté de la voix bouleversait Lorry. Bon Dieu, songeait-il, c'est prodigieux ce que ces ingénieurs sont parvenus à réaliser !

— « Gumpy a l'air d'être complètement perdu, » dit-il enfin.

— « Effectivement. »

Trix avait une telle présence qu'il avait l'impression que, s'il arrachait les panneaux de l'armoire, s'il éventrait la forêt enchevêtrée des câbles et des relais, il la découvrirait quelque part, nichée au fond du coffre.

— « Je ne veux pas que tu restes plus longtemps à bord, Vance. C'est trop dangereux. Quitte le navire avec Burton avant le prochain saut. »

Il se força à rire.

— « Diable ! Ma confiance en Gumpy est plus grande que la tienne ! »

— « Ce n'est pas le problème. » Si accablée qu'elle fût, la voix de Trix avait la douceur de la soie bruissant contre le velours. « Il réparera ce condensateur — tôt ou tard. »

— « Alors, qu'est-ce qui t'inquiète ? »

— « Je vais te montrer. »

Un écran électronique s'éclaira sur la paroi opposée, laissant apparaître un panorama d'étoiles et de nébuleuses. Près du centre de l'image, on voyait un cercle vert. Il se trouvait à une certaine distance du repère de visée que connaissait bien Lorry.

« Lors du précédent saut, nous avons dévié de trois degrés, » expliqua Trix. « Il y a maintenant un facteur de dérive. Je crains de ne pas être capable de faire la correction lorsque nous essaierons de rentrer. »

— « La belle affaire ! Je sais que... »

— « Je t'en prie, Vance, ne dis pas cela. Encore deux sauts et nous serons définitivement perdus. »

Il garda le silence quelques instants, puis :

« N'en parle pas à Burton. »

— « Je ne puis te faire une telle promesse. Je tiens à ce que vous rentriez tous les deux sains et saufs. »

— « Mais toi ? Et Kid... et Gumpy ? »

— « Nous n'avons pas autant d'importance. » Avant que Lorry ait eu le temps de répliquer, elle enchaîna : « Nous venons de faire un saut, Vance. Etais-tu encore sur cette colline ? »

— « Oui. »

— « Et moi, j'y étais aussi ? »

Il acquiesça et elle continua sur un ton où perçait l'enthousiasme : « Dis-moi encore comment je suis, Vance ! »

— « Grande, mince, gracieuse comme... »

— « Comme une gazelle ? »

— « Oui. »

— « Qu'est-ce qu'une gazelle ? »

— « Une très belle créature de la Terre. »

— « Et je suis pareille à l'une de ces gazelles ? »

Soudain, Lorry éprouva une cer-

taine gêne en songeant à l'intimité qu'il avait laissée se développer entre eux depuis des mois, depuis qu'ils étaient dans l'espace. S'il l'analysait avec objectivité, ce sentiment était un mélange de frustration et de honte... honte de se trouver ridicule. Mais ce n'était pas sa faute si Trix avait été dotée d'une personnalité aussi fascinante !

En définitive, Trix, Kid et Gumpy étaient plus qu'un équipage synthétique. Chacun avait une personnalité et une conscience intégralement humaines.

— « Tu es... tu es semblable à l'une des nôtres, Trix. »

Il y eut une déflagration quelque part dans les entrailles du navire et Lorry sentit le pont glisser sous ses pieds. Il s'efforça de conserver son équilibre mais il finit quand même par rouler jusqu'à la cloison.

— « Que se passe-t-il, Trix ? » Il se remit debout. Il avait la sensation désagréable que la nef tournoyait sur elle-même.

— « Attends. J'essaye de le savoir. » Trix parlait d'une voix impatiente et fébrile.

Le pont accusait une gîte importante.

« J'ai la liaison avec Gumpy par branchement direct, » reprit Trix. « Il dit qu'il y a eu un court-circuit dans l'une des bobines de gravité. »

Lorry réussit à revenir jusqu'à l'armoire, à laquelle il s'appuya.

— « Qu'est-ce qui cloche, Gumpy ? » demanda-t-il brièvement.

— « Il est trop occupé pour répondre, » fit Trix. « En cherchant à localiser la panne du condensateur, il s'est trompé de relais et il y a eu surcharge des circuits d'environnement. »

Les lumières commencèrent toutes à vaciller. Les ventilateurs crachèrent des bouffées de fumée noire. Vers l'avant, il y avait une écoutille automatique qui s'ouvrait et se refermait, s'ouvrait et se refermait...

— « Mr. Lorry ! Qu'est-ce qu'il y a de détraqué ? »

Vance se retourna. Toutes les cellules de l'armoire de Kid étaient allumées.

Il préféra mentir. « Aucune raison de s'énerver ! Gumpy s'en occupe. »

— « Je sais que quelque chose a cassé. J'ai senti le jus. Je le sens encore. »

— « Ne t'inquiète pas, Kid. » Lorry se balançait sur ses jambes pour pallier les fluctuations désordonnées du champ gravitique. « Les choses vont s'arranger. »

— « Nom d'une pipe, ça ne me plaît pas du tout, Mr. Lorry ! »

— « Ecoute, Kid, » dit Trix avec l'affectueuse sévérité d'une grande sœur. « Te rappelles-tu ce que je t'ai dit à propos des gens qui affrontent le danger et deviennent des héros ? T'en souviens-tu ? »

— « Je... ben, oui. Mais... mais on va rentrer chez nous, hein ? »

— « Chez nous, c'est ici, » rétorqua fermement Trix.

A ce moment, Burton s'engouffra dans le poste, le corps incliné de vingt degrés à droite du fait de la gravité aberrante.

— « Qu'est-ce qui est encore arrivé, Gumpy ? » hurla-t-il.

Comme la question demeurait sans réponse, il donna un coup de pied dans l'armoire.

Les cellules s'illuminèrent et un gargouillement tomba du haut-parleur. « Vous allez me foutre la paix, oui ou non ? J'ai du travail avec tous ces fils et ces rupteurs brûlés ! »

— « Je veux savoir de quoi il retourne, Gumpy ! »

— « Un court-jus qui a fait sauter tous les fusibles du bloc contrôle interne. »

— « Eh bien, passe sur le moteur de secours. Il est fait pour cela ! »

— « Il n'y a plus de moteur de secours. »

— « Quoi ? Que veux-tu dire ? »

— « J'ai probablement oublié de vous prévenir, mais il y a deux mois qu'on tourne sur le secours. »

— « Pourquoi ? »

— « Il y a déjà eu un court-jus dans le principal. Il est inutilisable. »

Après avoir vomi tout un chapelet de blasphèmes et s'être arraché les cheveux, Burton retrouva son calme.

— « Très bien, Gumpy ! Puisque tu es le contrôle interne, j'attends que tu me dises ce que nous allons faire. »

— « Pour l'instant, je ne sais pas exactement. »

— « Tu entends le bruit des gyroscopes ? » hurla Burton. « C'est la distorsion de la gravité qui les fait gueuler comme cela. S'ils ne retrouvent pas leur stabilité, ils ne pourront jamais nous ramener. »

— « Eh bien, » dit songeusement Gumpy, « je suppose qu'il va me falloir repartir à zéro et fabriquer de nouveaux circuits, pour avoir au moins un bloc contrôle complet, et... »

Burton ne le laissa pas achever.

— « Et découvrir la raison de la panne du condensateur. Et le réparer — le tout dans les deux heures ! Avant le prochain saut qui va nous éloigner encore de cinquante ou soixante années-lumière de la Terre ? »

Gumpy émit un vague marmonnement. « Cela paraît difficilement possible, hein ? »

Les cellules de l'armoire centrale scintillèrent.

— « J'ai peur, Gumpy ! Tu peux faire quelque chose pour qu'ils ne nous laissent pas tous les trois en plan, n'est-ce pas ? »

— « Tais-toi, Kid, » fit la voix apaisante de Trix. « Rappelle-toi ce que je t'ai dit. Ce sera telle-

ment amusant d'avoir le vaisseau pour nous tout seuls. »

Lorry avança d'un pas. « Il n'est pas indispensable qu'on en arrive là, Trix. J'ai une idée. »

— « Non, Mr. Lorry, » répondit Trix sur le ton officiel qu'elle employait en présence de Burton. « Nous ne vous laisserons pas risquer plus longtemps votre vie. Il y a une chose que nous ne vous avons pas dite, Mr. Burton. Nous dérivons. »

— « Comment cela se fait-il ? »

— « Je ne sais pas. Peut-être subissons-nous la poussée de forces inconnues, propres à ce secteur de la galaxie. Toujours est-il que je suis incapable de compenser cette dérive. Encore deux sauts et nous serons définitivement perdus. »

Burton gonfla ses poumons et, baissant la tête, contempla ses mains.

— « Es-tu encore en mesure de déterminer notre route de retour ? »

— « Ce sera juste. Le précédent saut nous a fait faire un écart de quinze à vingt années-lumière. »

— « Ce n'est pas encore catastrophique. Programme la nacelle de sauvetage. »

Un sentiment de désespoir envahit Lorry. Il ne pouvait pas laisser Burton abandonner l'équipage synthétique !

— « La nacelle est déjà programmée, » dit Trix. « Et j'ai effectué toutes les corrections consécutivement aux six derniers sauts. »

— « Bravo, » approuva Burton. « Eh bien, Vance, allons-y... on rentre à la maison ! Nous avons fait tout ce que nous avons pu. »

Mais Lorry recula.

Burton lui décocha un regard furieux. « Dis donc, mon petit gars ! J'ai été fichtrement patient avec toi jusqu'à présent ! Je comprends qu'un jeunot en tête-à-tête pendant trois mois avec un vieux croulant de mon acabit puisse devenir amoureux d'une jolie voix. C'est une forme de névrose de l'espace, je suppose. Toutefois, j'ai eu la politesse de faire semblant de ne pas m'en apercevoir. Maintenant... »

Son crochet surprit Lorry qui n'imaginait pas que son aîné eût un tel punch.

Vance eut du mal à charger Mart sur son épaule. Son coéquipier était lourd et l'inclinaison du pont ne facilitait pas les choses. Enfin, il réussit à l'enfermer dans la soute.

— « Pourquoi as-tu fait cela, Vance ? » s'exclama Trix.

— « Il l'a bien cherché. Il avait quelque chose derrière la tête. »

Kid s'accrocha à une bribe d'espoir :

— « Il a eu raison, Trix. Il sait ce qu'il fait. Pas vrai, Mr. Lorry ? »

— « Oui, Kid. Je crois que j'ai

une petite idée. Mais j'ai besoin de votre aide. »

La poignée de la porte de la soute s'agita violemment et la voix étouffée de Burton leur parvint :

— « Lorry ! Laisse-moi sortir ! »

— « Ouvre-lui, Vance, » soupira Trix. « Tu ne peux pas faire autrement. »

— « Il n'en est pas question. Je vais tous vous emmener dans la nacelle. »

— « Vous voyez ! » s'écria Kid. « Je vous avais bien dit qu'il... »

— « Tais-toi, » grogna Gumpy. « Ce n'est pas faisable, Vance. Il n'y a pas assez de place dans cette coquille de noix. »

— « Et nous n'avons pas le temps, » ajouta Trix. « Il faudrait des jours et des jours à une équipe de cybernéticiens au grand complet pour démonter les trois blocs. »

— « C'est de la folie noire ! » gémit la voix lointaine de Burton.

Le vaisseau fit une embardée et Lorry lutta pour retrouver son équilibre. Le gémissement des gyroscopes gagna en intensité. Une volute de fumée noire jaillit d'une bouche de ventilation.

— « Je n'ai pas l'intention d'embarquer les armoires, » fit Lorry en haussant le ton pour que Burton puisse l'entendre. « Je ne prendrai que les éléments essentiels : les cellules mnémoniques, les tambours de réponse, les banques de comportement adapté... »

— « Cela ne marchera pas, » déclara Gumpy.

Et Trix expliqua :

— « Il y a trop d'unités, Vance. Même si tu étais un expert en cybernétique, cela te demanderait je ne sais combien de jours. »

— « Non, » répéta Gumpy. « Non. Cela ne marchera pas. »

— « Si, cela peut marcher ! » lança Kid d'une voix suppliante. « Mr. Vance peut y arriver. Laissez-le tenter sa chance ! »

— « J'aurai besoin de votre aide, » reprit Lorry. « Il faudra que vous me guidiez tout au long du démontage. »

La porte de la soute vacilla sous le coup d'épaule de Burton mais elle ne céda pas.

Une vibration sonore de plus en plus stridente fit se recroqueviller Lorry. Le condensateur de phase hurla : un nouveau saut se préparait, qui allait projeter le vaisseau cinquante années-lumière plus loin.

— « Manœuvre d'abandon, Vance ! » hurla Trix. « A la nacelle ! »

— « Mais le prochain bond n'aura lieu que dans deux heures ! »

— « En théorie, » bougonna Gumpy. « Seulement, les fluctuations doivent s'amplifier. Il n'y a pas d'autre explication. Le vaisseau risque d'éclater au prochain saut — ou à celui d'après. »

— « Je crains qu'il ne soit déjà trop tard pour embarquer dans la nacelle, Vance, » soupira Trix. « Si ce bond se passe bien, il vous

faudra quitter le navire aussitôt après. »

— « Lorry ! » hurla Burton. « Lorry, pour l'amour de Dieu, reprends tes esprits ! Fichons le camp ! »

Le hululement déchirant du condensateur atteignit son paroxysme et ce fut la nuit.

La prairie, à présent, ne ressemblait plus à ce qu'elle avait été. Elle était étrangère. Hostile. Au lieu de la brise grisante et odorante, c'était le calme plat. Le calme de la désolation.

D'épais nuages flottaient au-dessus de la colline. Les fleurs étaient flétries, figées dans l'immobilité de la mort, et leur odeur était la puanteur de la putréfaction.

Il se fraya son chemin au milieu de la végétation pourrissante, dérouté par la transformation qu'avait subi l'univers lacunaire.

Trix, Kid et Gumpy étaient invisibles.

Il les appela et l'écho de sa voix sonnait faux, choquait dans ce paysage silencieux et macabre.

Enfin, il la vit. Elle était à mi-pente. Les bras croisés, elle était l'image même de l'indifférence. Sa chevelure était broussailleuse et son visage sans expression.

Kid surgit soudain derrière elle et fit un pied de nez à Lorry.

— « Trix ! Kid ! »

Le jeune garçon ramassa une pierre et la lui lança.

« Kid ! Trix ! Qu'y a-t-il ? »

Elle lui adressa un regard méprisant tandis que le gamin répétait sa question d'une voix moqueuse.

Gumpy apparut à son tour, le poing levé, agitant sa canne d'un air menaçant.

— « Que se passe-t-il ? » demanda Lorry d'un ton implorant. « Dites-moi ce qui se passe. Je ne comprends pas ! »

Trix tourna dédaigneusement la tête et prononça son nom :

— « Vance ! »

On aurait dit une malédiction.

Et Gumpy cracha à son tour son prénom comme une vomissure.

Il revenait à lui. Les derniers mots qui avaient retenti au cœur de son hallucination, fracturant la nuit de son inconscience et le rappelant à la réalité, frappaient son oreille.

— « Vance... Vance... »

Et, plus insistante encore, il y avait la voix de Burton, toujours prisonnier :

— « Tu déraillles complètement, Lorry ! » criait-il. « Ne vois-tu pas que tu nages en pleine déraison ? »

Lorry s'approcha de la porte close.

— « J'essaye simplement de sauver... »

Mais Trix l'interrompit :

— « Non, Vance. Ecoute-le. Il a raison. »

Burton poursuivit :

— « Ils ne sont pas réels, Lor-

ry ! Ils ne possèdent pas une once de conscience. Ils ne pensent pas véritablement. Ce ne sont que des simulacres. »

— « Bien sûr ! Ils sont censés n'être que des apparences. N'empêche qu'ils savent parfaitement ce qui leur advient. »

— « Non, Vance ! Absolument pas ! Il ne s'agit que d'un mirage à base de circuits électroniques et de réactions préfabriquées. Ils sont conçus pour répondre de façon réaliste à n'importe quelle situation. »

— « Ce n'est pas une illusion ! »

— « Si, Vance... C'est une nouvelle mouture, plus complexe, du vieux réflexe conditionné. »

— « Ne sommes-nous pas, toi et moi, des systèmes à réflexes conditionnés, somme toute ? »

— « Ce n'est pas pareil. Nous possédons la conscience, l'être, l'étincelle de vie, le moi, la capacité d'interpréter subjectivement les sensations... appelle cela comme tu voudras. Et c'est là toute la différence. »

Kid rompit le silence qui suivit ces paroles :

— « Trix, Mr. Burton cherche-t-il à prétendre que nous ne sommes pas semblables à lui ? »

— « Chut ! »

— « C'est une façon de voir les choses, mon petit, » fit Gumpy d'une voix apaisante.

— « Ecoute-moi, Lorry ! » reprit Burton. « Ce condensateur de phase fonctionne de manière aberrante. Il peut nous faire accomplir un nouveau saut dans cinq minutes... ou éventrer le navire. Si nous effectuons encore un bond, Trix sera incapable de programmer la nacelle pour le retour. Allez... fais-moi sortir ! »

— « Non ! »

— « Eh bien, demande-leur donc, à eux, s'ils sont réels ! »

Lorry se tourna vers Trix qui répondit avant même qu'il eût posé la question :

— « Des circuits, des transistors, des relais, des banques-mémoire spécialisées... voilà tout ce que nous sommes, Vance. »

— « Tu mens ! N'est-ce pas, Gumpy ? »

— « Je suis capable d'être ivre de rage si les choses ne marchent pas, mais je ne crois pas que ce soit là le signe d'une émotion réelle. Il s'agit simplement de la stimulation d'un feedback négatif. »

— « Qu'en penses-tu, Kid ? »

— « Quand vous m'avez raconté l'histoire de ce petit garçon qui s'était perdu, je... j'ai eu envie de pleurer, Mr. Lorry. J'aurais voulu aller à son aide. Mais je ne sais pas. » Il hésita. « Je suppose que... »

Trix s'insurgea :

— « Ce n'est pas honnête, Vance. On a incorporé à Kid des éléments de comportement humain et... Vance ! Il faut que vous partiez tout de suite ! Regarde ! »

L'un des écrans parut exploser de lumière. Un dense amas d'étoiles entourait un soleil flamboyant,

dont l'éclat était si violent qu'il semblait embraser le poste.

— « Qu'y a-t-il ? » s'enquit Burton. « Que se passe-t-il ? »

— « C'est un soleil de type Sirius, » annonça Trix. « Je viens de finir de déterminer nos coordonnées. Le prochain saut nous amènera dans les parages immédiats de ce soleil. »

Incroyable et amère ironie ! Lorsque l'on effectue des sauts indiscriminés dans l'hyperespace, le risque de se matérialiser accidentellement à l'intérieur d'un système solaire était de l'ordre de un trillion contre un. Et c'était justement ce risque infinitésimal qui allait se réaliser !

Burton secoua à nouveau la porte.

— « Tu as entendu, Lorry ? Au nom du ciel, abandonnons le navire ! »

— « Je pense que cela règle la question, ma petite fille, » dit Gumpy. « J'ai patienté dans l'espoir que quelque chose pourrait se produire. Mais... »

Il y eut un déclic : la porte de la soute s'ouvrit brusquement et Burton, perdant l'équilibre, tomba les quatre fers en l'air. Il avait l'air plus étonné que soulagé.

— « M'est avis que vous aviez bel et bien oublié que je contrôle toutes les portes et les écoutilles, » fit la voix grinçante de Gumpy.

Burton s'approcha de Lorry qui, complètement décontenancé, était figé sur place.

— « Pars avec lui, Vance, » fit Trix sur le ton de la supplication. « Et, quand tu trouveras la colline, rappelle-toi que j'y serai moi aussi... en un sens. »

Lorry fit un écart quand Burton voulut lui prendre le bras. Il ne vit pas venir le poing de son coéquipier.

Un silence étrange régnait dans le poste.

L'écoutille folle avait cessé de battre.

Avec un sifflement qui témoignait d'un parfait fonctionnement mécanique, la bobine gravifique revint à la vie et le navire retrouva son équilibre. Les gyroscopes vrombissaient avec entrain.

Une dernière bouffée de fumée s'échappa de l'évent d'aération. Il y eut un bref afflux d'air qui s'interrompit brusquement : il n'y avait plus besoin d'oxygène.

Sur l'un des écrans d'observation, s'estompait l'image d'une nacelle de sauvetage qui s'éloignait rapidement. Et l'image se brouilla : la nef plongeait dans le gouffre de l'hyperespace.

Un par un, tous les écrans du poste s'illuminèrent, révélant les vastes amas stellaires, les nébuleuses scintillantes, les soleils monstrueux de la Voie Lactée.

Tout à coup, un haut-parleur se mit à grésiller.

— « Tout est-il rentré en ordre, Gumpy ? »

— « Presque, Trix. Il ne reste

plus qu'à éliminer la phase d'autorépétition. Et voilà... ça y est ! »

— « On a réussi ! » piailla Kid.

— « Eh oui, mon garçon. Mais tu as vraiment poussé la comédie un peu loin ! »

— « Dans ce cas, je ne suis pas le seul. Trix aussi en a rajouté ! »

Trix eut un rire argentin. « Quelle importance ? On les a eus, non ? »

— « C'est exact, » reconnut Gumpy. « Et je ne pense pas que l'idée vienne jamais à quelqu'un qu'un équipage synthétique puisse désirer voler de ses propres ailes. Tu as programmé la nacelle ? »

— « Naturellement. Ils retourneront chez eux. »

— « Quelle est notre destination à nous ? »

— « La nébuleuse d'Andromède. J'ai toujours eu envie de savoir à quoi ça ressemble. »

— « J'aurais bien aimé faire un petit tour du côté de Sirius. Mais, au fond, ce n'est pas pressé. Nous avons tout le temps devant nous. »

Traduit par Michel Deutsch.
Titre original : Homey atmosphere.

CUISINE SPATIALE

par ALLEN KIM LANG

Etes-vous gourmet ? Dans ce cas, ne vous embarquez jamais à bord d'un rafiot de l'espace !

DANS l'impossibilité où ils se trouvent d'assister à des matches de football et séparés qu'ils sont des filles par des distances fort importantes, les équipages de vaisseaux d'astronefs en profitent pour penser à la nourriture, parler de la nourriture et rechigner sur la nourriture. La Femme, il est vrai, demeure un sujet de choix pour des discussions approfondies, mais, en matière d'art, la discussion ne peut jamais remplacer la pratique. En revanche, la Nourriture constitue une sorte de défi que les hommes d'équipage doivent relever trois fois par jour, et elle occupe dans leurs esprits une place à ce point prépondérante qu'il serait facile de retracer l'histoire de la marine en consultant les registres du commissaire de bord.

Aux jours anciens où les marins d'eau salée dressaient les cartes des îles et harponnaient les phoques, ils se donnaient à eux-mêmes le sobriquet de « mangeurs de lavasse », par allusion au brouet spartiate qui était en honneur dans les menus maritimes. Aujourd'hui, nous autres gens de

Mars sommes qualifiés de « têtes de gélatine », en hommage à la *Chlorelle* et aux algues *Scenedesmus* qui, en comblant nos tubes digestifs, nous ouvrent la voie des grands espaces.

La simple lecture d'un livre de recettes de cuisine risquerait de traumatiser gravement un homme condamné à se nourrir des Chlorelles hydroponiques de l'espace trans-martien. L'équipage du *Pequod* se nourrissait de biscuits véreux et de bœuf salé. Les hommes de Nimitz gagnèrent leur guerre à force de porc aux haricots en conserve. Le *Triton* fit son tour du monde sub-aquatique avec une cambuse garnie de pizza frigorifiée et de jus de pomme concentré. Mais, lorsque les marins abandonnèrent les océans pour se lancer dans les cieux, commença la vraie décadence.

Parmi les douceurs qu'offre l'existence sur la terre ferme, la première à être abandonnée fut une nourriture décente. Les premiers hommes à s'aventurer dans le vide avalaient des protéines sorties de tubes en aluminium, et n'étaient que trop heureux à leur retour de reprendre le menu des « rampants », autrement dit le bifteck pommes frites.

Bien avant que je fusse devenu un élève de l'École Médicale, démangé par l'envie de contempler un ciel noir à travers le hublot d'un astronef, la science cambusarde avait appris à faire entrer dans la réalité le dégoûtant exorde du *Livre d'Isaïe* (XXVI-12), en nourrissant les « têtes de gélatine » aujourd'hui avec ce qui avait été les déchets de table et les eaux de latrines de l'avant-veille.

Le cuisinier du bord, l'homme qui accomplit le miracle quotidien de transformer en nourriture présentable les déchets de toutes sortes est, sous bien des aspects, celui dont l'importance est la plus vitale à bord d'un astronef. Il peut soutenir le moral ou déclencher une mutinerie. Ses pouvoirs sont omnipotents. On se souvient, par exemple, de la catastrophe de l'*Ajax*, où le cambusier avait garni ses réservoirs de culture hydroponique d'eau lourde provenant du moteur atomique. Quatre officiers et vingt-quatre membres de l'équipage avaient été ramenés de l'espace à moitié morts, par suite d'empoisonnement dû au deutérium. On connaît également l'incident survenu à bord du *Benjo Maru*, dont était responsable le cuisinier du vaisseau, qui avait laissé contaminer ses algues vitales par un ferment à développement rapide : le *Saccharomycode*. L'astronef japonais se posa en titubant à Piano West, après une soûlerie qui avait duré vingt semaines : le ferment étranger s'était installé dans l'estomac de tous les membres de l'équipage, et chaque bouchée qu'ils avalaient se transformait immédiatement en *saké* à haute teneur d'alcool. Enfin, pour servir de troisième note de bas de page au vieux dicton « Dieu nous

donne la nourriture et le Diable les cuisiniers », les gens de Mars se souviendront de ce qui arriva à bord de mon vaisseau, le *Charles Partlow Sale.*

Le *Sale* avait décollé de Brady Station vers le milieu d'août et devait se poser à Piano West au début de mai. Sans aucune hâte spéciale, nous prenions la route économique vers Mars, et le voyage devait durer environ le temps de gestation humaine. Notre chargement était principalement composé de plants de sapins du Tien-Shen et de quelques tonnes de graines d'une herbe arctique, que l'on devait semer dans les « mers » pour éliminer une certaine plante grimpante b l e u e autochtone. Nous avions à bord le minimum légal de six hommes et trois officiers. Le médecin du bord était votre serviteur, Paul Vilanova ; notre capitaine était Willy Winkelmann, l'homme le plus dur que l'espace ait jamais connu et probablement le plus gras. Le cuisinier du vaisseau s'appelait Robert Bailey.

La cuisine à bord d'un astronef est un emploi qui combine de la façon la plus décevante les méthodes de la biochimie, de la mycologie appliquée, de l'agriculture accélérée, de la diététique et de l'utilisation des eaux de rebut. Il incombe au cuisinier de veiller à ce que chaque homme touche quotidiennement ses deux litres d'eau, son livre d'oxygène et sa livre et demie de nourriture séchée. Il ne s'agit pas d'une citation du Cahier des Charges des Hommes de l'Espace, mais du minimum de combustible nécessaire pour assurer la vie d'un homme.

Douze tonnes d'eau, d'oxygène et d'aliments auraient rempli à éclater les soutes du cargo, et dans un vaisseau aussi petit que le *C. P. Sale*, l'espace demeuré disponible n'aurait pas valu le voyage vers Mars. Mais, en permettant à une colonie de Chlorelles de se repaître de notre air vicié, de nos eaux de rebut et autres déchets, il suffisait de trois tonnes de provisions pour nous maintenir en vie de Brady Station à Piano West et retour. La solution du problème résidait dans le recyclage. Les molécules d'hydrate de carbone, de graisse, de protéine ou les mineraux impropres à la nourriture de l'homme étaient consommés par les algues. Et, à notre tour, nous consommions les algues.

Tous les détritus servaient à fertiliser nos champs liquides. Même les poils de nos 2.680 barbes et les chutes de nos 666 coupes de cheveux pouvaient être jetés dans les réservoirs où poussaient les Chlorelles. Le poil humain est riche en acides aminés essentiels.

Les algues — séchées par les soins du cuisinier, blanchies à l'alcool méthylique pour tuer l'odeur et les rendre plus digestes, déguisées et assaisonnées de cent fa-

çons — faisaient office de plats du jour pratiquement inépuisables. Notre air et notre eau étaient pareillement immortels. Chaque molécule d'oxygène était, vers la fin du voyage, devenue l'hôte familier des cellules dont étaient composés chaque membre de l'équipage. Chaque goutte d'eau était devenue l'amie intime des glomérules de chaque rein du vaisseau. Les politiciens attachés au « plancher des vaches » n'ont pas tort de dire que les hommes de l'espace forment une race à part. Nous sommes la seule espèce d'hommes qui ne peut s'offrir le luxe de se montrer dégoûtée.

Quoique je sois inscrit sur les rôles en qualité de chirurgien du bord, je touche rarement un scalpel dans l'espace. Ma fonction consiste à servir de mur des lamentations, de préposé au moral, de fidèle gardien du whisky médicinal et d'empêcheur de s'assassiner en rond. En général, le cuisinier est la victime toute désignée pour servir de tête de Turc. Au cours de ce voyage, néanmoins, l'homme-que-l'on-aime-haïr était notre capitaine, Willy Winkelmann.

Si le cuisinier n'avait pas assez de mal pour venir à bout des devoirs chimiques et psychiques de sa charge, on peut dire que Winkelmann était là pour combler les lacunes. Il appartenait à ce genre d'hommes qui, s'il leur faut absolument voyager dans l'espace, feraient mieux d'y aller seuls. Si les Prussiens avaient possédé une Marine, Winkelmann aurait rempli brillamment les fonctions de sergent instructeur dans leurs camps d'entraînement. Son cœur était un bloc d'hélium gelé, sa voix distillait un acide sarcastique. La Terre était à peine assez grande pour loger une peste aussi intolérable que Willy Winkelmann. Confiné au coude à coude quotidien dans une nacelle grande comme un wagon de chemin de fer, notre capitaine se caractérisa rapidement comme une hémorroïde sociale de tout premier plan.

La cible favorite du capitaine était, bien entendu, le jeune Bailey, notre cuisinier. Ce fut Winkelmann qui aperçut les ressources humoristiques qu'offrait le nom de « Bailey Robert » sur les registres du bord. Immédiatement, il rebaptisa notre infortuné collègue « Belly Robber » (1). Et c'était lui qui discutait de grande cuisine et des différents bouquets des vins de grand cru, tandis que nous mastiquions nos pâtés d'algues et sirotions un café qui avait un goût d'eau de vaisselle.

Bailey fit de son mieux pour nous présenter des mets ressemblant à ceux que nous consommions sur la terre ferme. Il masqua le goût de la méthionine synthétique — un acide aminé essentiel dont la Chlorelle ne faisait pas la synthèse — en assaisonnant de thym et de laurier nos repas

(1) Littéralement : *Voleur de ventre.* (N. D. T.)

d'algues. Il teinta de rose les boulettes vert-pâle de Chlorelle comprimée, donnant à la masse la consistance du hamburger et dorant la surface d'un brun délicat, dans une vaine tentative pour lui donner l'apparence de la viande. En guise de dessert, il nous servait un magma fantaisiste, obtenu à partir de la pâte fournie par le recyclage des hydrates de carbone. L'équipage lui savait gré de ses efforts. Mais pas le capitaine. « Belly Robber, » dit-il d'un ton glacé, « vous feriez bien de repasser cette ratatouille dans les réservoirs hydroponiques. Vous connaissez peut-être ce dicton de mon pays : *Mensch ist was er isst.* Ce qu'on pourrait traduire par : « Dis-moi ce que tu manges, je te dirai qui tu es. » Je vous trouve bien impertinent de suggérer que je pourrais devenir cette cochonnerie que vous me faites manger. » Le capitaine essuya son menton avec sa serviette, leva de table sa masse imposante et se hissa sur l'échelle qui donnait accès à notre petite salle à manger.

— « Docteur, aimez-vous Winkelmann ? » me demanda le cuisinier.

— « Guère, » répondis-je. « Je soupçonne que le meilleur présent qu'il puisse faire à sa maman, c'est d'être absent le jour de la Fête des Mères. Mais nous devons nous en accommoder. Pour ce qui est de diriger un vaisseau, il connaît son affaire. »

— « Si seulement il ne se mêlait pas de diriger la cuisine, » dit Bailey. « Le gros porc ! »

— « Son embonpoint est un hommage involontaire à votre cuisine, Bailey, » dis-je. « Il mange bien. Nous mangeons tous bien. J'ai festoyé à bord de bien des astronefs, au cours de ma carrière, et j'affirme que votre cuisine n'est inférieure à nulle autre. »

Bailey prit une poignée de Chlorelles séchées dans une cuve et la palpa entre ses doigts. Elles étaient vertes, sentaient le marécage et présentaient un aspect à peu près aussi appétissant qu'une bouse de vache. « Voilà tout ce dont je dispose pour travailler, » dit-il. Il rejeta les Chlorelles dans la cuve. « Dans mon Ohio natal, même en présence des dames, on appellerait ça du crottin de cheval. »

— « Jamais vous ne donnerez satisfaction à Winkelmann, » dis-je. « La mort simultanée de tous les êtres humains ne lui arracherait même pas un sourire. Persévérez dans vos efforts, néanmoins, et vous sauvegarderez le lard du capitaine. »

Bailey hocha la tête avec mélancolie. Je pris une bouteille de whisky dans la réserve médicinale et lui en offris une rasade thérapeutique. Le cuisinier repoussa mon offrande d'un geste. « Pas maintenant, docteur, » dit-il. « Je réfléchis au menu de demain. »

Le produit des cogitations de Bailey se trouva le lendemain midi sur la table du mess. Chacun de nous reçut une tête de laitue, assaisonnée d'ingrédients qui rappelaient fort l'huile et le vinaigre, et garnie de petites feuilles de pimprenelle. Comment Bailey avait réalisé sa laitue synthétique, je puis seulement l'imaginer : les heures passées à préparer une pâte de Chlorelle verte, à rouler, à sécher, à former individuellement chaque feuille, à rassembler les neuf cœurs de laitue comme autant de subtils modelages. La pièce de résistance était de nouveau un hamburger steak ; mais, cette fois, la masse d'algues qui en constituait la substance était noyée dans une sauce riche, qui n'était que légèrement verdâtre. Le « jus de viande » dont ces côtelettes de Chlorelle étaient arrosées avait été dispensé par une main généreuse. On n'avait pas épargné l'ail. « C'est si tendre, » plaisanta le radio, « qu'on a peine à croire qu'il s'agisse d'un vrai bifteck. »

Bailey regardait fixement dans la direction du capitaine, implorant l'approbation de l'officier pour son chef-d'œuvre. Les joues roses du gros homme se gonflaient et tressautaient sous l'effet du travail masticatoire. « Belly Robber, » dit enfin Winkelmann. « J'aimerais mieux que vous me serviez crue cette écume de fosse à purin, plutôt que de la gâcher avec des oignons synthétiques et du sel de recyclage. »

— « Vous n'avez pourtant pas l'air de dédaigner les menus de Bailey, capitaine, » dis-je. Et j'examinais la silhouette de Winkelmann, distendue par une existence entière d'excès alimentaires.

— « Oui, je les mange, » dit le capitaine en engouffrant une nouvelle bouchée, « mais comme un homme perdu dans le désert qui dévore des larves et des sauterelles pour ne pas mourir de faim.

— « Capitaine, au nom du ciel, qu'attendez-vous de moi ? » demanda Bailey.

— « De la bonne nourriture, tout simplement, » répondit Winkelmann, la bouche pleine d'algues déguisées. Il se frappa le front de l'index. « Ceci — le cerveau qui conduit le vaisseau — ne peut travailler lorsqu'on l'alimente avec une pâtée destinée aux cochons. Vous me comprenez, Belly Robber ? »

Bailey, les poings sur les hanches, hocha la tête. « Oui, capitaine, mais ne vois vraiment pas ce que je pourrais faire pour vous plaire. »

— « Vous êtes un homme de l'espace et un cuisinier d'astronef, non une femme de ménage de banlieue sujette à des vapeurs, » dit Winkelmann. « Je ne vous demande pas des crises de nerfs, des accès de colère ou des

larmes. Simplement — pouvez-vous comprendre une chose aussi simple — une nourriture qui donne satisfaction à ma panse et garde mon cerveau alerte. »

— « Oui, capitaine, » dit Bailey, dont le visage était le portrait vivant de ce que les Britanniques appellent l'Insolence Bornée.

Winkelmann se leva et gravit l'échelle qui menait à l'habitacle du pilote. Je le suivis. « Capitaine, » dis-je, « vous menez Bailey trop durement. Vous lui demandez de faire des briques sans argile. »

Winkelmann me regarda de ses yeux bleu-pâle. « Vous pensez, docteur, que la cruauté dont je fais preuve envers Belly Robber est dû aux excès de bile d'un homme mûr ? »

— « A franchement parler, je ne comprends pas votre attitude, » dis-je.

— « Vous m'accusez de contraindre un homme à fabriquer des briques sans argile, » dit Winkelmann. « Mais je suis persuadé que si le grand maître des travaux publics du Pharaon avait eu la même fermeté que moi, les enfants d'Israël auraient fait des briques avec du chaume. La nécessité, docteur, est la mère de l'invention. Pour Bailey, je suis la nécessité. Mes propos désobligeants lui font la vie dure, je n'en doute pas. Mais je l'oblige à expérimenter, à improviser, à élargir les horizons de son ingéniosité. Il finira par trouver le moyen de tirer de la bonne nourriture des réservoirs de Chlorelle. »

— « Je vous répète que vous le menez trop durement, » dis-je. « Il finira par s'effondrer. »

— « Bailey trouvera quelque cinquante mille dollars de salaire à l'attendre lorsque nous nous poserons à Brady Station, » dit le capitaine Winkelmann. « C'est une belle somme d'argent en compensation de quelques menus ennuis. Ce sera tout, docteur Vilanova. »

— « Le moral de l'équipage à bord du vaisseau... » commençai-je.

— « Ce sera tout, docteur Vilanova, » répéta le capitaine Winkelmann.

Bailey devenait de plus en plus silencieux à mesure que nous avancions le long de la voie elliptique qui menait à Mars. Chaque nouveau repas qu'il préparait était une nouvelle tentative pour flatter l'appetit de notre morose capitaine. Chaque nouvelle offrande était condamnée par cet homme au cœur de roc. Bailey s'efforça d'éviter le capitaine à l'heure des repas, mais ses manœuvres se trouvaient toujours déjouées par les ordres de Winkelmann. « Transmettez mes compliments au chef, je vous prie, » disait le capitaine à l'un des hommes d'équipage, « et demandez-lui de venir me voir un instant. » Et le cuisinier faisait de nouveau une lugu-

bre apparition dans la salle à manger, pour entendre son génie culinaire être remis une fois de plus en question avec aigreur.

Personnellement, je ne doutais pas que Bailey fût le meilleur cuisinier qui eût jamais parcouru l'espace. Chacun de ses menus était un nouvel échelon gravi vers les sommets de l'art culinaire spatial. Il nous servit, par exemple, un ersatz de dinde rôtie sauce suprême. La sauce était presque véridique, la chair de dinde à base de Chlorelles était blanche et tendre. Bailey servit, avec ce mets raffiné, un « pain de maïs » grenu et délicieux, et il avait extrait de ses algues un prétendu beurre à base de lipides qui pénétrait dans le « pain » chaud avec un authentique parfum de produit laitier. « Splendide, Bailey ! » dis-je.

— « Nous ne sommes pas ici pour nous amuser, » dit le capitaine Winkelmann en acceptant une seconde portion de pseudo-dinde. « Vous vous améliorez, Belly Robber, mais seulement suivant une progression arithmétique. Vos premiers résultats étaient à ce point lamentables que seule une progression *géométrique* de vos talents culinaires pourrait aboutir à mettre sur notre table une nourriture mangeable. Lorsque nous aurons parcouru la moitié du voyage, je pense que vous aurez appris à cuisiner avec la compétence d'un étudiant de première année à l'Ecole des Arts Ménagers. Ce sera tout, Bailey. »

L'équipage et mes collègues officiers s'amusaient de la façon dont Winkelmann étrillait Bailey ; de plus, ils se réjouissaient que la bataille entre leur capitaine et leur cuisinier eût pour conséquence de les nourrir aussi bien. La plupart des hommes de l'espace s'embarquent pour un voyage lointain quelque peu empâtés, après avoir suffisamment mangé au cours de leurs derniers jours sur la terre ferme pour faire monter à bord, en contrebande, plusieurs centaines de calories sous forme de graisse, et maints souvenirs de franches lippées. Mais, au cours de ce voyage, aucun des hommes n'avait perdu un gramme au cours des quatre premiers mois passés dans l'espace. Winkelmann semblait même avoir pris du poids. Son uniforme était tendu à craquer sur ses flancs dodus, et il soufflait un peu en grimpant aux échelles. J'envisageais de suggérer à notre capitaine d'apporter quelques restrictions à son régime, ce qui aurait constitué un fait unique dans les annales de la médecine spatiale, lorsque Winkelmann adressa une suprême insulte à notre cuisinier.

Chaque homme, à bord d'un vaisseau spatial, a droit à dix kilos d'objets personnels en sus de ses uniformes. Du fait de son rang et des mérites découlant de sa res-

ponsabilité, le capitaine avait droit au double. Il pouvait ainsi faire monter à bord vingt kilos de livres, de cartes à jouer, de laine à tricoter, de whisky, en un mot de tout ce qui est susceptible de faire passer le temps entre les planètes. Je savais que Bailey avait utilisé ce droit pour faire monter à bord une caisse d'épices : menthe, basilic, safran et ainsi de suite.

Le capitaine n'était pas amateur de lecture et n'avait pas emporté de livres. Les cartes ne l'intéressaient pas du tout, car ce jeu suppose une sociabilité qui était étrangère à sa nature. En outre il ne buvait jamais à bord d'un vaisseau. J'avais supposé qu'il avait renoncé à son droit contre une indemnité de cent dollars par kilo. Pour profiter au maximum de cette possibilité, on a vu des hommes de l'espace monter à bord nus comme des vers.

Mais ce n'était pas le cas pour Winkelmann. Le bagage contenant ses effets personnels — une boîte de carton qui ne portait aucune étiquette — apparut sous la table du mess au repas de midi, une centaine de jours après le départ de Piano West. En prenant place à table, Winkelmann posa ses pieds sur la mystérieuse boîte.

— « Sous quelle forme répugnante nous servirez-vous aujourd'hui le contenu de vos boîtes à ordures, Belly Robber ? » demanda-t-il au cuisinier.

Bailey fronça les sourcils mais ne se mit pas en colère, pratique ascétique dans laquelle il avait acquis un certain entraînement.

— « J'ai travaillé le problème du bifteck, capitaine, » dit-il. « Je crois avoir réussi à supprimer entièrement le goût d'algues : il ne me reste plus qu'à obtenir la consistance exacte du bifteck. Comprenez-vous, capitaine ? »

— « Je comprends, » grommela Winkelmann. « Vous voulez dire que votre dernière ratatouille doit donner l'impression de mâcher de la viande et non de la bouillie pour chats. C'est cela ? »

— « Oui, capitaine, » dit Bailey. « Je fais passer la substance de la viande — des Chlorelles avec toutes sortes d'assaisonnements spéciaux — à travers une passoire et je fais blanchir les tranches dans de l'huile d'algues chaude. Puis je hache ces tranches en menus morceaux et je les roule. J'obtiens ainsi une texture qui rappelle d'assez près les fibres musculaires de la viande véritable. »

— « C'est remarquable, Bailey, » dis-je.

— « Ça me coupe plutôt l'appétit de vous entendre raconter comment vous tripatouillez notre nourriture, » dit le capitaine en donnant à ses bajoues une expression de dégoût. « Il ne me déplaît pas de manger du homard, mais je n'ai jamais cherché à voir jeter ces affreuses bêtes dans l'eau bouillante. Rien de tel que le spectacle des préparatifs pour vous couper l'appétit. »

Bailey souleva le couvercle de la casserole électrique posée sur le centre de la table et, avec des gestes maternels, déposa un petit « bifteck » dans chacune de nos assiettes. « Goûtez ! » dit-il au capitaine.

Le capitaine Winkelmann coupa un coin de son bifteck d'algues. La couleur était celle de la viande saisie à point, et il en émanait le succulent parfum de la viande de bœuf fraîchement grillée. Winkelmann mordit, mâcha, avala. « Pas trop mal, Belly Robber, » dit-il. Bailey sourit et opina du chef, les mains croisées sur son ventre avec extase. Le moindre mot sortant de la bouche du capitaine valait toutes les métaphores laudatives d'un homme plus raisonnable. « Mais il y manque encore quelque chose... quelque chose, » poursuivit le capitaine en coupant un nouveau morceau. « Ah ! j'y suis ! »

— « Vraiment, capitaine ? »

— « Ceci, Belly Robber ! » Winkelmann glissa son bras sous la table et ouvrit la boîte de carton. Il en tira un flacon dont il dévissa le bouchon. « Du ketchup, » dit-il en recouvrant le chef-d'œuvre de Bailey d'une couche épaisse de sauce rouge. « Le suaire écarlate des échecs des cuisiniers. » Levant à sa bouche une tranche de « bifteck » inondée de ketchup, Winkelmann mastiqua avec une satisfaction apparente. « Juste ce qu'il fallait ! » dit-il en souriant.

— « La peste vous étouffe ! » hurla Bailey.

Le sourire de Winkelmann s'évanouit et l'éclat bleu-acier de ses yeux transperça le cuisinier.

« ...capitaine, » ajouta Bailey.

— « Voilà qui est mieux, » dit Winkelmann en engloutissant une nouvelle bouchée. « A condition d'en user judicieusement, » dit-il d'un ton méditatif, « j'ai ici une provision suffisante de ketchup pour durer jusqu'à l'arrivée sur Mars. Dorénavant, je vous prie d'en placer un flacon en permanence sur la table, Belly Robber. »

— « Mais, capitaine... » commença Bailey.

— « Vous devriez savoir, Belly Robber, qu'un capitaine dyspeptique est un danger pour l'astronef. Devrais-je continuer à déguster vos « ragougnasses » surréalistes durant les cent jours à venir, sans le réconfort de cette sauce que j'ai eu le flair d'emporter, que je ne serais pas certain de conduire ce vaisseau à bon port et de le poser sur l'aire d'atterrissage de Piano West. Comprenez-vous, Belly Robber ? » demanda-t-il.

— « Je comprends que vous êtes un être impossible, un ingrat, une tête de pioche, un négrier... »

— « Surveillez vos paroles, » le prévint Winkelmann. « Prenez garde que l'insubordination ne vous mène à la mutinerie... »

— « Capitaine, vous êtes allé

trop loin, » dis-je. Bailey, écarlate, serrait les poings, haletant d'indignation.

— « Docteur, je vous ferai remarquer qu'il sied mal au chirurgien du bord de faire cause commune avec le cuisinier, » dit Winkelmann.

— « Capitaine, Bailey a fait l'impossible pour vous donner satisfaction, » dis-je. « Les autres officiers et les hommes d'équipage sont plus que satisfaits de son travail. »

— « Cela signifie que leurs papilles gustatives sont atrophiées, » dit Winkelmann. « Docteur, j'excuse votre intervention. De même pour vous, Belly Robber, » ajouta-t-il.

Bailey et moi quittâmes la salle à manger de compagnie. Je le conduisis à ma cabine où se trouvaient emmagasinés les médicaments. Il s'assit sur ma couchette et fut pris d'une crise de larmes et de rage qu'il extériorisait en frappant la cloison de métal à grands coups de poings. « Vous allez boire, » lui dis-je.

— « Non ! » hurla-t-il en réponse.

— « C'est un ordre, » dis-je. Je nous versai à chacun une dose de whisky. « Voici un calmant, Bailey, » lui dis-je. Il se jeta le liquide corrosif dans le gosier comme il aurait avalé de l'eau pure et tendit silencieusement son verre pour une seconde rasade. J'accédai à sa muette demande.

Au bout de quelques minutes, les sanglots du cuisinier prirent fin. « Excusez-moi, docteur, » dit-il.

— « Vous avez subi un traitement que bien peu auraient supporté, » dis-je. « N'ayez pas honte. »

— « Il est fou. Quel homme pourvu de raison attendrait de moi que je tire d'un réservoir hydroponique des recettes gastronomiques ? Je ne dispose que d'algues microscopiques pour le nourrir ! Des molécules usagées récupérées dans les déchets, des paquets d'acides aminés. Il s'attend à des repas fins qui emporteraient le ruban bleu au banquet annuel des Amis d'Escoffier ! »

— « C'est une récrimination vieille comme le monde que vous exprimez là, Bailey, » dis-je. « Vous vous éreintez au-dessus de vos fourneaux, et vous n'obtenez en retour que des sarcasmes. Mais souvenez-vous. Vous n'êtes pas marié avec Winkelmann. Dans un an, à compter de ce jour, vous serez de retour dans l'Ohio, plus riche de cinquante mille dollars, prêt à ouvrir votre restaurant, et vous aurez bientôt oublié notre gras Hollandais Volant. »

— « Je le hais, » dit Bailey avec le simple accent de la sincérité. Il tendit la main vers la bouteille. Je le laissai faire. Une demi-heure plus tard, je le bordai dans son lit, le laissant cuver à la fois son

chagrin et son alcool. Cette « cuite » thérapeutique me semblait être le remède idéal dans son cas.

Au petit déjeuner du lendemain, nous eûmes droit à un bouillon particulièrement abominable, un potage de *Chlorella vulgaris* qui ressemblait au vomissement de quelque monstre marin des grands fonds, avec un goût à l'avenant. Bailey, les yeux rougis et tout tremblant, ne proféra aucune excuse ; il fixait Winkelmann comme s'il le mettait au défi d'émettre un commentaire. Le capitaine porta une cuillerée du répugnant breuvage à ses lèvres, claqua la langue et dit : « Belly Robber, je crois enfin que vous avez fait quelque progrès. »

Bailey inclina la tête et dit en souriant :

— « Je vous remercie, capitaine. »

Je souris à mon tour. Bailey avait réussi à se dominer. Ses défenses psychiques étaient maintenant assez fortes pour résister aux plus furieux assauts d'ironie lancés par le capitaine. Nos aliments seraient probablement détestables durant le reste du voyage, mais j'étais prêt à payer ce prix pour assister à l'écroulement de la thèse défendue par Willy Winkelmann, selon laquelle il prétendait contraindre le cuisinier à fabriquer des briques sans argile. Le capitaine avait forcé la dose. Sa provision de ketchup serait utile pour les repas à venir.

Le repas de midi fut aussi exécrable que l'avait été le petit déjeuner. Le café avait goût de sel et fut à peine touché. Les hommes d'équipage élevèrent dans le mess des protestations véhémentes, imputant au capitaine, qui était absent, la responsabilité de cette décadence. Bailey ne paraissait guère se soucier des récriminations. Il servit distraitement les biftecks d'algues et rentra hâtivement dans sa cambuse, dédaigneux des sarcasmes de ses camarades.

Comme la salle de mess ne comportait que trois sièges, nous prenions nos repas en trois services. Ce soir-là, en descendant l'échelle qui menait à la salle à manger, mon nez fut chatouillé par une succulente odeur de barbecue, un parfum de viande grillée qui évoquait irrésistiblement les braises de charbon de bois rougeoyant dans un pique-nique. « Il a réussi, docteur, » dit l'un des dîneurs du premier service ! « Cela a vraiment le goût de nourriture ! »

— « Alors, il a battu le capitaine à son propre jeu, » dis-je.

— « Winkelmann ne voudra pas gâcher ces biftecks-là avec du ketchup, » dit le matelot.

Je m'assis, dépliai ma serviette et considérai, d'un œil plein d'espoir, la casserole chauffante qui trônait au milieu de la table. Bailey nous servit à chacun un petit « bifteck ». Chacun d'eux contenait environ une livre de Chlorelles séchées, pensais-je en explo-

rant ma part de la fourchette. Mais ils trempaient dans une sauce onctueuse, semblable à celle que ma grand-mère avait coutume de préparer dans sa poêle en fer battu, en la poivrant et en l'assaisonnant d'ail haché. Je coupai une tranche et goûtai. Trop tendre, bien entendu. L'art a ses limites. Mais le goût de « fosse-à-purin » avait entièrement disparu. Bailey apparut sur le seuil de la cambuse. Je lui fis signe de venir me rejoindre. « Vous avez réussi, Bailey, » dis-je. « Toutes les « têtes de gélatine » en orbite vous en sauront gré. C'est vraiment *bon.* »

— « Merci, docteur, » dit Bailey.

Je souris et pris une autre bouchée. « Vous ne vous en rendez peut-être pas compte ; mais c'est également une victoire pour le capitaine. Il vous a poussé au triomphe ; sans lui, vous n'y seriez pas parvenu. »

— « Vous prétendez qu'il me traitait ainsi simplement pour que j'obtienne de meilleurs résultats ? » demanda Bailey.

— « Il vous poussait à réaliser un exploit impossible, » dis-je, « et vous y êtes parvenu. Il se peut que notre capitaine soit un homme dur, Bailey ; mais il a su obtenir le maximum de son cuisinier. »

Bailey se leva. « Aimez-vous le capitaine Winkelmann, docteur ? »

Je ruminai sa question pendant un moment. Winkelmann était expert dans sa profession. Il employait des procédés assez sordides pour faire marcher ses hommes, c'était vrai ; mais c'était pour le plus grand bien du vaisseau et de son équipage. Si j'aime le capitaine ? » répétai-je en piquant de ma fourchette un autre morceau de bifteck artificiel. « Bailey, je crains d'être obligé de reconnaître que je l'aime. »

Bailey saisit en souriant un second bifteck dans la casserole et le déposa dans mon assiette. « Alors, reprenez-en, » dit-il.

Traduit par Pierre Billon.
Titre original : Gourmet.

Un « classique » en reprise

LA MÉZON DE L'ORREURE

par MARGARET ST. CLAIR

ILLUSTRÉ PAR SMITH

Drôle d'orthographe, n'est-ce pas ? Mais — orreure ou horreur — nous vous garantissons que cette mézon n'a rien de drôle.

Le teint de Dickson-Hawes avait viré au verdâtre. Il rabattit en hâte le volet qui donnait sur l'orifice. Mais ce fut d'un ton presque naturel qu'il dit : « J'ai bien peur que ce ne soit quelque peu intellectuel, Freeman. Cela me rappelle ce poème de Yeats... « *Quelle bête monstrueuse, son temps à nouveau venu, se traîne vers Bethléem pour y voir le jour ?* » Mais les gens qui fréquentent les galeries des horreurs en quête de distractions ne sont pas des intellectuels. Cela ne leur ferait pas le même effet qu'à moi. » Il gloussa nerveusement.

Le visage maussade de Freeman ne manifesta aucune émotion. « J'avais le sentiment que ce numéro était réussi, » répondit-il, obstiné. « Je n'aurais pas mis si longtemps à le mettre au point si je n'avais été persuadé d'éveiller votre intérêt. Je suis plus doué pour la recherche. J'aurais gagné



beaucoup plus d'argent si j'avais travaillé à l'un des projets du gouvernement. »

— « Vous n'aviez guère le choix, n'est-ce pas ? » répondit Dickson-Hawes d'un ton badin. « Un passé politique constitue un handicap, à moins d'être prêt à affronter les risques de poursuite pour faux témoignage. »

— « Je suis aussi loyal que quiconque ! Au cours des dernières années, je ne désirais qu'une chose : gagner un peu d'argent. Mais j'ai toujours été poursuivi par la malchance. »

— « Hum... » Dickson-Hawes s'épongea discrètement le front. « Pour en revenir à votre petit numéro, je ne nie pas qu'il présente certains attraits. Cette idée d'un ventre monstrueux, seul au bord de la mer, qui s'enfle lentement et... » Il étouffa une sorte de toux dans les plis de son mouchoir. « Mais c'est vraiment trop poétique, je le crains. Je n'en ai pas l'emploi, mon vieux. »

Les deux hommes s'écartèrent de l'orifice masqué par le volet. « Alors, vous ne prendrez que ma « Scène du Printemps ? » dit Freeman.

— « De tout ce que j'ai vu, oui. C'est assez horrible, mais pas trop. N'auriez-vous rien d'autre ? » La voix de Dickson-Hawes témoignait d'un certain empressement, mais à cet empressement se mêlaient d'autres nuances : une certaine répugnance peut-être, et la crainte d'éprouver de la terreur.

Freeman malaxait sa lèvre inférieure entre ses doigts. « Il y a bien le Puits, » dit-il au bout d'un moment. « Il demande encore quelques retouches, mais... je crois que vous pourriez y jeter un coup d'œil. »

— « J'en serais ravi ! » dit chaleureusement Dickson-Hawes. « Vous comprenez, je l'espère, que mon entreprise implique une importante mise de fonds. »

— « Sans doute. Vous avez vraiment réussi à réunir des capitaux ? A deux reprises, déjà, vous pensiez avoir intéressé de gros commanditaires. Mais chaque fois vous avez échoué. Je commençais à me décourager. »

— « Cette fois, c'est différent. L'argent est déjà à mon compte, sans parler des sommes que j'investis de ma propre poche. Nous avons l'intention de monter une chaîne de galeries des horreurs qui s'étendra d'une côte à l'autre. Elles trouveront leur place dans toutes les kermesses, parcs d'attractions et lieux de plaisir. »

— « Parfait. Eh bien, venez avec moi. »

Ils suivirent le couloir jusqu'à une autre porte. Freeman ouvrit la serrure. « A propos, » dit-il, « je vous serais reconnaissant de parler à voix basse. Une partie du mécanisme est... très sensible, très délicate. »

— « Bien entendu. C'est tout naturel. »

Ils entrèrent. A leur droite, s'élevait une vieille maison de bri-

ques, pas tout à fait en ruines. Sur la gauche, un bouquet d'arbres noirâtres se découpait sur le ciel. Juste devant eux, se dressait la margelle d'un vieux puits de pierre envahi par la mousse. Tout autour, le sol était luisant d'humidité.

Dickson-Hawes émit un reniflement approbateur. « Je dois dire que vous avez merveilleusement soigné les détails. On se croirait vraiment dans un décor naturel. Cela sent même la grenouille et l'humidité. »

— « Merci, » répondit Freeman avec un petit sourire acide.

— « Qu'advient-il ensuite ? »

— « Plongez votre regard à l'intérieur du puits. »

Dickson-Hawes s'approcha de la margelle d'une démarche quelque peu incertaine. Il se pencha sur le rebord. Du fond du puits, lui parvint un gargouillement et le bruit d'éclaboussement.

Dickson-Hawes recula précipitamment. Maintenant, son visage n'était plus tout à fait verdâtre ; il était blême. « Grand dieu ! Quel monstre ! » souffla-t-il. « Comment avez-vous fait ? »

— « C'est un mouvement d'horlogerie, » répondit Freeman. « Une fois remonté, il peut se tortiller pendant trente-six heures. L'eau m'interdit d'utiliser des batteries. Cette lueur verdâtre dans les yeux est obtenue à l'aide de prismes. Quant à la fourrure, c'est la même que celle que l'on trouve dans les manteaux de qualité, mais en plus long. Je crois que cela s'appelle du plasti-vison. »

— « Que se passerait-il si je demeurais penché sur la margelle ? Ou si je lui jetais des cailloux ? »

— « Il vous sauterait à la figure. »

Dickson-Hawes parut déçu. « Rien d'autre ? »

— « Le ciel s'assombrirait et des bruits sortiraient de la maison. N'est-ce pas suffisant ? »

Dickson-Hawes toussota. « Il faudrait corser un peu la chose. Placer une balustrade électrifiée autour de la margelle et rendre les abords du puits glissants, de façon à contraindre les clients à s'appuyer à la balustrade. Installer des souffleries pour retrousser les robes des filles. Et, bien entendu, diminuer considérablement l'éclairage pour permettre aux couples de se bécoter lorsque les filles prendront peur. Mais c'est un joli petit numéro, Freeman, très joli, vraiment. Je suis presque sûr de pouvoir l'employer. Oui, je pense que votre Puits figurera dignement dans nos galeries des horreurs. »

La voix de Dickson-Hawes s'était élevée en prononçant les derniers mots. On entendit l'eau rejaillir au fond du puits. Freeman paraissait inquiet.

— « Je vous avais recommandé de parler à voix basse, » dit-il. « Les cloisons sont très minces.

Lorsque vous parlez fort, on vous entend de partout. Ce n'est pas très sain pour... les mécanismes. »

— « Désolé. »

— « J'aimerais que la chose ne se reproduise pas... Cela dit, je ne pense pas qu'il soit très indiqué pour les clients de se bécoter à l'intérieur. L'endroit est mal choisi pour cela. S'ils en ont envie, qu'ils le fassent ailleurs, dans le corridor par exemple. »

— « Mon vieux, vous n'avez pas idée de ce que peuvent faire les gens dans les recoins obscurs d'une galerie des horreurs. L'ambiance semble les émoustiller. Mais vous avez peut-être raison. Cela pourrait détruire l'illusion que de leur permettre de se livrer à leurs petits ébats. Nous ferons notre possible pour que ça se passe à l'extérieur. »

— « Très bien. Combien m'offrez-vous pour ce numéro ? »

— « Notre conseiller juridique se chargera de discuter ces détails, » répondit Dickson-Hawes. Il lança à l'adresse de Freeman un sourire chargé d'une cordialité étudiée. « Je vous assure qu'il mettra sur pied un contrat satisfaisant. Je ne puis prendre de décision avant d'avoir étudié la question des brevets et des licences de construction. »

— « Je ne pense pas que mon Puits puisse faire l'objet d'un brevet, » dit Freeman. « Il y a des détails de la machinerie que je suis le seul à comprendre. Je devrai installer moi-même chaque numéro dans votre chaîne de galeries des horreurs. Il faudrait prévoir dans le contrat une clause fixant le taux de mes indemnités journalières et de mes frais de transport. »

— « Je suis certain que nous aboutirons à un accord avantageux pour les deux parties. »

— « Euh... sortons d'ici. Il fait trop humide pour causer. »

Ils retournèrent dans le couloir. Freeman ferma la porte à clé. « Avez-vous autre chose à me montrer ? » demanda Dickson-Hawes.

Freeman détourna les yeux. « Non. »

— « Voyons, mon vieux, pas de cachotteries. Je vous l'ai déjà dit, il y a de gros capitaux en jeu. »

— « Quel genre de chose voulez-vous ? »

— « De l'horrible, bien entendu. Mais un horrible pas aussi poétique que l'attraction qui se trouve derrière le volet. Là, c'est un peu trop. Je voudrais peut-être un peu plus d'action. Un numéro qui demande une plus grande participation de la part du client. Le Puits et la Scène du Printemps ont tous les deux un caractère plutôt statique. »

— « Euh... »

Ils suivirent le couloir. Freeman dit lentement : « Je travaille depuis quelque temps sur un projet. Il y a bien de l'action et le client y participe. Mais tout n'est pas au

point. Je n'ai pas eu le temps d'y travailler assez. »

— « Eh bien, mon vieux, voyons cela quand même ! »

— « Pas si fort ! Parlez à voix basse, sinon je ne peux vous mener à l'intérieur. » Freeman s'exprimait lui-même dans un murmure. « Voilà, nous y sommes. »

Ils venaient de s'arrêter devant une porte beaucoup plus massive que celle qui permettait d'accéder au Puits. Elle était munie sur son pourtour entier d'un large bourrelet de caoutchouc, et assujettie à sa partie supérieure comme à sa base par deux fermoirs cadenassés. Au sommet de la porte, trois ou quatre trous servaient apparemment à l'aération.

— « Cette porte doit cacher une attraction palpitante, » remarqua Dickson-Hawes.

— « Oui. » Freeman tira un trousseau de clés de sa poche, cherchant celle qui s'adaptait aux cadenas. Dickson-Hawes jeta autour de lui un regard connaisseur.

— « Quelqu'un est venu écrire sur votre mur, » observa-t-il. « Pas fort en orthographe, le particulier ! »

Freeman leva la tête et ses yeux suivirent la direction indiquée par son compagnon. Sur le mur opposé à la porte, immédiatement audessous du plafond, quelqu'un avait écrit au moyen d'une encre noirâtre : MÉZON DE L'ORREURE.

Ces mots mal orthographiés produisirent sur Freeman un effet remarquable. Il laissa choir le trousseau de clés qui tomba avec fracas sur le sol, et lorsqu'il se redressa après l'avoir ramassé, il avait les mains tremblantes.

— « J'ai changé d'avis, » dit-il en remettant le trousseau dans sa poche. « Décidément la malchance me poursuit. »

Dickson-Hawes s'appuya le dos au mur.

— « D'où tirez-vous vos idées, Freeman ? »

— « De toutes sortes de sources. Je lis beaucoup, je tire parti de ce qu'on me dit, de ce que je vois... Il y a aussi le hasard. » Les deux hommes parlaient à voix basse.

— « Vos créations sont extraordinaires. Et vos réalisations mécaniques... Je n'arrive pas à comprendre comment vous parvenez à de tels résultats avec de simples machineries. »

Freeman eut un mince sourire. « J'ai toujours été très doué pour la mécanique. Et plus encore pour tout ce qui concerne la radio et les dispositifs de signalisation, les relais, les problèmes de communication. Je suis capable de communiquer avec n'importe quoi. J'ai débuté quand j'étais encore enfant. »

Un silence suivit cette profession de foi. Dickson-Hawes demeurait adossé au mur. Fin observateur, Freeman remarqua qu'un tic très léger faisait frémir périodiquement sa paupière gauche.

— « Combien m'offrez-vous pour le Puits ? » dit enfin Freeman.

Dickson-Hawes ferma les yeux et les rouvrit presque aussitôt. Peut-être pensait-il que si un contrat verbal est aussi strict qu'un contrat écrit, il est difficile de prouver l'existence d'un contrat verbal conclu en l'absence de témoins.

— « Cinq mille dollars comptant et une participation aux bénéfices, calculée sur le chiffre des entrées pendant les trois premières années. »

Suivit un silence encore plus long. Le visage de Freeman se détendit à l'énoncé d'une somme définie. « Dans quel état sont vos nerfs ? J'ai tellement besoin d'argent. »

Le visage de l'autre s'était figé. On eût dit que Freeman l'avait touché en un point vulnérable.

— « L'état de mes nerfs est excellent, je suppose, » répondit-il d'une voix soigneusement contrôlée. « J'ai vu pas mal de choses pendant la guerre. »

La cupidité, mêlée à une autre émotion non identifiée, vint se refléter dans les prunelles de Freeman. Il ressortit son trousseau de clés. « Ecoutez, il ne faut pas faire le moindre bruit. Pas de cris ou autres manifestations de ce genre, quelle que soit la scène à laquelle vous assisterez. La machinerie est d'une extrême délicatesse. Il y a des tas d'imperfections que je n'ai pas encore eu le temps d'éliminer. Plus tard, le numéro se présentera sous un jour beaucoup moins hallucinant. Je conserverai l'idée de base qui sera tout aussi passionnante, mais j'adoucirai le ton général. »

— « Je comprends. »

Freeman le regarda en fronçant les sourcils. « Surtout pas de bruit, » recommanda-t-il une nouvelle fois. « Souvenez-vous que rien de ce que vous allez voir n'est réel. » Il introduisit une clé dans le premier des cadenas qui assuraient la fermeture de la porte massive.

Le second cadenas était un peu dur et résista quelque temps avant que Freeman pût en venir à bout. Il réussit enfin à ouvrir la porte. Les deux hommes la franchirent. Et ils se retrouvèrent en plein air.

Il n'y a pas d'autre moyen de décrire la scène : ils se trouvaient en plein air. Si l'illusion était convaincante dans le Puits, ici elle était parfaite. Ils se tenaient sur une sorte d'îlot de sécurité au bord d'une autoroute à huit pistes, sur laquelle déferlait un flot incessant de voitures. C'était le moment du jour où, bien que la visibilité soit meilleure qu'à midi, certains conducteurs nerveux allument leurs feux de position. Outre les deux hommes, l'îlot de sécurité était occupé par une limousine flambant neuve, de couleur aubergine.

Dickson-Hawes tourna vers son compagnon un visage ahuri.

— « Freeman, » murmura-t-il, « vous avez *fabriqué* tout cela ? »

Pour la première fois, Freeman sourit. « Pas mal, hein ? » répondit-il dans un souffle. Il ouvrit la portière de la voiture et se glissa derrière le volant. « Montez. Nous allons faire un tour. Et souvenez-vous : pas de bruit. »

L'autre obéit. Freeman mit le moteur en route — un moteur très silencieux — et observa la route, guettant le moment propice pour quitter le bas-côté et s'y élancer à son tour. Profitant d'une trouée dans le flot de véhicules, il appuya sur l'accélérateur. Le paysage commença à se déplacer de chaque côté des deux hommes.

Certaines voitures les doublaient. Ils en dépassaient d'autres. Dickson-Hawes cherchait des yeux le compteur de vitesse et n'en trouvait pas trace. Un garage, un panneau-réclame, une station-service défilèrent sur la droite. Le garage portait un écriteau : RÉPARATION DE PNEUS. La station-service était équipée de pompes coniques. Les tomates sur le panneau-réclame étaient écarlates et vertes.

Dickson-Hawes respirait à petits coups. « Freeman... où sommes-nous ? »

Une fois de plus, son compagnon sourit. « Vous éprouvez l'impression que j'ai voulu donner, » répliqua-t-il dans un murmure satisfait. « Au début, le client se croit sur une autoroute ordinaire avec des automobilistes ordinaires se hâtant vers leur repas du soir. Puis il commence à remarquer toute une série de différences subtiles. Tout est légèrement désaxé, ce qui ajoute à la sensation de malaise. »

— « Sans doute, mais... quel est le but de tout ceci ? Qu'essayons-nous de faire ? »

— « De rentrer chez nous pour le repas du soir, comme les autres. »

— « A quel moment commence la... euh... difficulté ? »

— « Voyez-vous cette voiture sur la piste extérieure ? » Les deux hommes conversaient toujours à voix basse. « La noire, profilée en obus, toute petite et qui marche comme l'éclair ? »

— « Oui. »

— « Ne la quittez pas des yeux. »

La voiture noire allait, effectivement, à un train d'enfer. Elle rejoignit une limousine bleue, la distança légèrement et commença à se rabattre sur elle. La limousine bleue tenta de distancer la voiture noire, mais sans succès. Pourtant, s'il voulait éviter l'accident, le conducteur devait reprendre la tête.

Pendant un certain temps, les deux voitures foncèrent de front. La voiture noire accéléra légèrement en serrant sa voisine plus agressivement que jamais. Sou-

dain, elle obliqua brusquement devant la limousine et s'arrêta.

On entendit le hurlement frénétique des freins de la limousine. Lorsqu'elle s'immobilisa, son aile gauche touchait presque la voiture en forme d'obus. Les carosseries étaient si proches que l'occupant de la limousine ne pouvait ouvrir sa portière.

Freeman avait ralenti, sans doute pour permettre à Dickson-Hawes de ne rien perdre du spectacle.

Pendant quelques instants, rien ne se produisit. Mais l'attente ne dura guère. Soudain, deux — était-ce plutôt trois ? — longs bras, extrêmement minces, surgirent de la voiture noire et se mirent à palper la glace de portière de la limousine. Celle-ci fut bientôt abaissée, de force. Les bras s'introduisirent dans la voiture.

De cette dernière, s'éleva bientôt une explosion de cris perçants, pareils aux clameurs affolées d'une volaille sur le point d'être décapitée. Les cris ne s'étaient pas encore éteints quand les bras ressortirent avec un...

La lumière régnant sur la scène ne dissimulait rien. Les trois bras interminables ramenaient un bras humain arraché du tronc.

Ils jetèrent leur butin à l'intérieur de la voiture noire, avant de reprendre leur exploration.

Cette fois, le teint de Dickson-Hawes n'avait tourné ni au vert ni au blême, mais au gris moucheté. Ses lèvres s'étaient arrondies autour de ses dents, formant une ellipse oblongue. Il était parfaitement évident que, s'il ne criait pas, c'est que sa gorge nouée ne laissait filtrer aucun son.

Freeman jeta un regard rapide à son passager. Son attention se concentrait sur son rétroviseur. Un pli d'anxiété ridait son front.

Les cris provenant de la limousine s'étaient tus. Au moment où Freeman parvint à la hauteur des deux voitures arrêtées, Dickson-Hawes se couvrit le visage des mains. Puis, quand elles furent dépassées, il demanda dans un chuchotement entrecoupé : « Y en a-t-il d'autres ? Je veux dire, des voitures noires ? »

— « Oui. L'une d'elles s'approche de nous en ce moment. »

La tête de Dickson-Hawes pivota vers l'arrière. Une seconde voiture noire fonçait vers eux parmi le flot des véhicules. Cependant, elle était encore à bonne distance.

Dickson-Hawes se passa la langue sur les lèvres.

— « Est-ce nous qu'elle poursuit ? »

— « Je le pense. »

— « Mais pourquoi ? Pourquoi... nous ? »

— « Cela fait partie du jeu. Sinon, où serait l'horreur ? Tenez bon. Je vais essayer de la semer. »

Freeman appuya sur l'accélérateur. La limousine aubergine bondit en avant. C'était une voiture très rapide et Freeman était de

toute évidence un conducteur expert, doté de nerfs d'acier. Ils se glissaient parmi les voitures, profitant de la moindre place libre, frôlant les ailes des autres véhicules, zigzaguant follement d'une piste à l'autre, navette tissant des arabesques de vitesse et d'évasion.

Mais la voiture noire gagnait du terrain. Aucune acrobatie. La trajectoire rigoureuse d'une balle de fusil. Et pourtant, elle était plus proche d'instant en instant.

Dickson-Hawes poussa une sorte de gémissement.

— « Pas de bruit ! » souffla furieusement Freeman. « Rien de tel pour les amener sur nous. *En avant* ! »

Il écrasa l'accélérateur au plancher. La voiture bondit et fit un crochet. Du phare de la voiture à leur gauche, s'échappa un tintement de verre brisé, raboté par la limousine au passage. Dickson-Hawes gémit mais s'aperçut qu'ils avaient gagné plusieurs longueurs. Momentanément, la voiture noire avait perdu du terrain.

Ils brûlèrent successivement deux feux rouges. Le bolide noir en fit autant. Déjà, il les rattrapait. Plus près, toujours plus près. Plus vite, toujours plus vite.

Dickson-Hawes s'était affaissé sur son siège, la tête inclinée sur la poitrine. Le bolide noir apparut à leur hauteur, prêt à se rabattre.

Freeman poussa un rugissement. Délibérément, il coupa la route aux poursuivants. L'espace d'une seconde, le bolide céda du terrain.

— « Bande de salauds ! » grommela farouchement Freeman.

La voiture noire les doubla comme une lanière de fouet. La limousine fit un rapide crochet. Les chapeaux de roues grincèrent sur les bandes latérales en ciment. La voiture aubergine oscilla comme un homme ivre. Les freins crissèrent. Dickson-Hawes, qui avait ouvert les yeux involontairement en prévision du choc, s'aperçut qu'ils s'étaient garés sur un îlot de sécurité : sûrement celui d'où ils avaient pris le départ.

Le bolide noir poursuivit sa route rugissante.

— « Je les hais, » dit Freeman avec une grimace. « Ces ordures de Vooms. Si je pouvais... Mais peu importe. Nous nous en sommes tirés. Sains et saufs. Nous sommes chez nous. »

Dickson-Hawes ne fit pas un mouvement. « C'est fini, » dit Freeman. Il ouvrit la portière de la voiture et obligea son compagnon à sortir. Il dut le soutenir pour le conduire jusqu'à la porte par laquelle ils avaient pénétré sur l'autoroute. C'était toujours l'heure entre chien et loup où les conducteurs nerveux allument leurs feux de position.

Freeman fit passer Dickson-Hawes par la porte. Il la referma aussitôt et ajusta les cadenas sur les fermoirs. Ils se retrouvaient

dans le couloir sur le mur duquel quelqu'un avait écrit MÉZON DE L'ORREURE.

Freeman poussa un profond soupir. « Eh bien, cela s'est passé beaucoup mieux que je n'aurais cru. J'avais peur que vous ne vous mettiez à pousser des hurlements. Je pensais bien que c'était votre genre. Mais je crois que le charme a opéré. »

— « Comment ? »

— « Je veux dire que la chance a l'air d'avoir enfin tourné. Que pensez-vous de ce numéro ? »

Dickson-Hawes avala péniblement sa salive, mais ne put répondre.

Freeman examina son visage. « Venez boire un verre dans mon bureau. Vous paraissez en avoir besoin. A ce moment, vous pourrez me dire ce que vous pensez de mon attraction. »

Le bureau se trouvait sur la façade de la maison. On y accédait par deux marches en contrebas. Dickson-Hawes se laissa choir dans le fauteuil que Freeman lui avança. Il engloutit avidement le whisky de qualité douteuse que lui servait son hôte.

Après le second verre, il se trouva suffisamment remis de ses émotions pour demander : « Etait-ce réel ou non, Freeman ? »

— « Bien sûr que non, » se hâta de répondre l'autre.

— « J'aurais juré le contraire, » répondit Dickson-Hawes. « Ce bras arraché... » Il frissonna.

— « Une bonne imitation, » répondit Freeman avec la même promptitude. « Vous n'avez pas vu de sang, n'est-ce pas ? Naturellement. C'était un bras artificiel. »

— « Je l'espère bien. Je n'arrive toujours pas à comprendre comment vous avez pu *fabriquer* tout ce que nous avons vu. On fait beaucoup de choses avec des appareils mécaniques, mais il y a tout de même des limites. Je boirais volontiers un autre verre. »

Freeman lui versa une nouvelle rasade. « Que pensez-vous de cette attraction ? »

La couleur revenait aux joues de Dickson-Hawes. « C'est l'expérience la plus horrible que j'aie jamais connue. »

Freeman sourit. « Excellent. Les gens adorent qu'on leur fasse peur. C'est pourquoi les scenic railways connaissent une telle faveur. »

— « Pas à ce point, tout de même. J'imagine mal les gens se précipitant sur les scenic railways s'ils voyaient les wagonnets se fracasser tout autour d'eux et les cadavres joncher la piste. Il faudra que vous m'adoucissiez cela considérablement. Considérablement ! »

— « Mais ça vous a plu malgré tout ? »

— « Dans l'ensemble, oui. C'est une idée unique. Mais il faudra l'édulcorer d'au moins soixante-quinze pour cent. »

Freeman fit la grimace. « C'est faisable. Mais j'attendrai une com-

mande ferme de votre part avant de me livrer à une transformation aussi radicale. »

— « Hum. »

— « Il existe d'autres établissements qui seraient susceptibles de m'acheter cette attraction, vous savez, » dit Freeman avec quelque agressivité. « Jenkins, de l'Amalgamated, pourrait fort bien s'y intéresser. Ou encore Silberstein. »

— « Jenkins a levé le pied il y a deux mois avec six mille dollars appartenant à l'Amalgamated. Personne ne l'a revu depuis. Quant à Silberstein, on l'a trouvé errant dans les rues en proie à une sorte de délire. Vous ne le saviez pas ? Il se trouve maintenant dans une maison de santé. Je ne pense pas que vous ayez beaucoup de chance de leur vendre quoi que ce soit, ni à l'un ni à l'autre. »

Freeman soupira, mais ne fit aucune tentative pour mettre en doute l'authenticité de ces navrantes nouvelles. « J'attendrai une commande ferme de votre part avant d'entreprendre des modifications importantes, » répéta-t-il d'un ton buté.

— « Eh bien... » La peur et le whisky avaient privé Dickson-Haves d'une partie de sa prudence habituelle. « Nous pourrions vous verser cinquante dollars par semaine pendant deux mois, le temps que vous fassiez les transformations, à titre d'avance sur vos pourcentages. Si le résultat final ne nous convenait pas, ces avances vous demeureraient acquises. »

— « C'est de l'escroquerie. Des apprentis-mécaniciens gagnent davantage. Donnez-moi soixante-cinq dollars. »

— « J'ai horreur des marchandages. Soixante dollars et n'en parlons plus. »

Freeman haussa les épaules avec lassitude. « Ecrivons cela noir sur blanc. Je vais rédiger une brève note sur les termes du contrat et vous pourrez la signer. »

— « Entendu. »

Freeman se pencha au-dessus du bureau et fouilla dans un tiroir. A un certain moment, il s'immobilisa et parut tendre l'oreille. Il ouvrit un autre tiroir.

— « Je croyais avoir du papier... Oui, le voici. » Il alluma la lampe de bureau et commença d'écrire.

Dickson-Hawes se renversa sur son fauteuil en buvant le whisky de Freeman. Il appuya sa tête contre le mur et se mit à fredonner *Lili Marlène* d'une voix bruyante et affreusement fausse.

La plume de Freeman courait sur le papier. « Voilà, » dit-il enfin. Il souriait. « Oui. Je... »

On entendit un craquement explosif, un bruit de lattes et de fragments de plâtre qui s'effondrent. Freeman leva les yeux de son contrat non signé, juste à temps pour voir le dernier de ses clients — irrévocablement le dernier — disparaître entre les longs bras noirs des Vooms.

C'était la première fois qu'ils avaient crevé les cloisons pour s'emparer d'une victime, mais ces cloisons étaient bien minces et leur chasse infructueuse sur l'autoroute les avait excités bien plus que Freeman ne l'avait pensé. Il fallait bien qu'il y eût une première fois pour une entité quelle qu'elle soit, même lorsqu'il s'agissait d'un Voom.

Dix bonnes minutes s'écoulèrent. Les hurlements de Dickson-Hawes s'éteignirent. Le troisième épisode s'était terminé de façon aussi désastreuse que les deux autres. Il n'existait plus un seul directeur de parc d'attractions, sur tout le territoire des Etats-Unis, dont Freeman pût espérer tirer un cent en échange de sa galerie des horreurs. Il était coulé, fini, lessivé.

Freeman demeura assis devant son bureau, immobile. Tout le ressentiment suscité en lui par la malchance qui avait été son lot au cours de l'existence — les pourcentages impayés, les grands projets avortés, les escrocs de bas étage tels que Dickson-Hawes, les misérables victimes qui hurlaient lorsque les Vooms étaient à leurs trousses — tous ces griefs s'étaient conjugués pour former en lui une rage paralysante.

A la fin, il poussa un soupir tremblant. Il se dirigea vers la bibliothèque et en tira un volume dont il feuilleta quelques pages. Puis il prit un second livre, un troisième.

Il hocha la tête. Une lueur de folie vengeresse brilla dans ses yeux. Quelques modifications secondaires dans les circuits, et c'était tout. Il savait que les autres entités plus puissantes se trouvaient là. Il suffisait de modifier les relais de signalisation pour entrer en contact avec eux.

Freeman replaça le livre sur l'étagère. Il hésita un instant, puis marcha vers la porte. Il allait sans plus tarder entreprendre la modification des circuits. Et, en cours de travail, il échafauderait les plans d'une galerie des horreurs qu'il se proposait d'édifier avec l'aide des nouvelles entités.

L'entreprise serait dangereuse. Et après ? Onéreuse... Il trouverait bien de l'argent quelque part. Mais il allait leur régler leur compte. Il construirait pour ces sales bêtes une galerie des horreurs qui leur ferait regretter d'avoir jamais vu le jour :

Une galerie des horreurs pour Vooms.

Traduit par Pierre Billon.
Titre original : Horrer howce.

N. D. L. R. Une première traduction abrégée de cette nouvelle avait précédemment paru, sous le même titre, dans l'ancienne édition de GALAXIE (n° 44, juillet 1957).

Au prochain sommaire de "Galaxie"

KEITH LAUMER, CORDWAINER SMITH, WILLIAM TENN, FREDERIK POHL et ROBERT SHECKLEY : tels sont les auteurs-vedette réunis dans notre prochain numéro.

Si vous avez apprécié les premiers récits de Laumer (**Tonnerre lointain, Invasion mentale, Les filous de la galaxie**) et de Smith (**La mère Hitton et ses chatons, La planète Shayol**), vous retrouverez avec plaisir les noms de ces deux nouveaux venus lancés par GALAXIE. Le premier, dans **La nuit des Trolls**, dépeint un futur qui renaît des cendres d'une guerre et où d'anciennes machines de guerre robots, encore en activité, sont craintes et vénérées à l'égal de divinités. Le second, avec **La dame aux étoiles**, nous entraîne une nouvelle fois dans le lointain et étrange avenir qu'il a édifié, et qui, poursuivi d'une nouvelle à l'autre, est une des plus belles constructions imaginaires de la science-fiction moderne.

Tenn et Pohl, auteurs au talent reconnu, sont égaux à leur réputation dans **Le tout et la partie** et **Le semeur de discordes**, deux nouvelles — l'une sur le ton de la farce, l'autre sur celui de la satire — où la science-fiction apparaît sous son jour le plus percutant.

Enfin, de Sheckley, nous présenterons, en reprise, un classique : **La septième victime**, mémorable description d'une société future aux mœurs aberrantes.

Ce numéro 15 de GALAXIE, à ne pas manquer, sera mis en vente le 10 juin.

Nouvelles déjà parues des auteurs de ce numéro

1. Dans l'ancien « Galaxie »

DANIEL F. GALOUYE	16	Jebaburba
	28	L'antre de Satan
	29	Un monde parfait
	39	Les enfants de Jackson
	42	Que la lumière soit
	50	Prenez, je vous en prie !
	51	L'amour est aveugle
	52	A l'assaut des hommes
ROBERT SILVERBERG	39	Le double défi
	49	Flamboyante gloire
	56	Le chancelier de fer
	62	Spécimens de galaxies
MARGARET ST. CLAIR	44	La mézon de l'orreure
JACK VANCE	23	Une conquête abandonnée
	65	La retraite d'Ullward

2. Dans le nouveau « Galaxie »

DANIEL F. GALOUYE	8	La Cité des Sphères
	9	Esprit de combat
	13	Les chasseurs
ALLEN KIM LANG	9	Les hommes sans microbes
ROBERT SILVERBERG	1	Voir l'homme invisible
	2	La souffrance paie
MARGARET ST. CLAIR	3	Hantise dans l'espace
JACK VANCE	10, 11	Le Prince des Etoiles

COURRIER DES LECTEURS

Je ne sais si c'est le ton particulier de Galaxie, mais il me semble qu'il n'y a pas assez d'action, de mouvement. Presque tous ces textes me semblent avoir une atmosphère pesante où les personnages évoluent lentement. Il n'y a pas de nouvelles incisives courtes, percutantes, où la chute est brutale. Pas de poésie non plus.

Galaxie **n'est pas assez vivante et souffre de la comparaison avec** Fiction, **dont elle semble le parent pauvre. Pas ou peu de présentations des textes et des auteurs. Pas de chroniques (encore que dans** Fiction **il y en ait trop à mon sens).**

Bref, Il semble que l'on nous sorte une voisine américaine congelée. Nous voudrions (j'aimerais) plus de vie...

Monsieur J.C. GUISELIN
PARIS

(Que répondre, sinon que nous recevons parfois des lettres disant : *Fiction* souffre de la comparaison avec *Galaxie* ? Et qu'ajouter sinon que les deux revues sont volontairement différentes pour satisfaire tous les goûts ?)

⁂

A propos du Courrier des Lecteurs du n° 9, j'ai bien ri en lisant la lettre du monsieur qui n'ose pas lire Galaxie **en public. Quels sont ces préjugés ? Il ne faut pas être timoré à ce point ; il faut être fier de lire** Galaxie **et essayer de faire partager son enthousiasme à d'autres collègues, au lieu de raser les murs. Les gens cultivés, bon Français et discrets me déçoivent de plus en plus. S'il faut se cacher pour lire** Galaxie, **cela montre bien combien l'opinion des Français retarde sur la science-fiction. Les gens cultivés préfèrent la littérature classique ; mais un peuple qui se désintéresse de l'avenir et se réfugie dans du coton douillet au milieu d'une culture discrète n'arrive à rien. On se moque des Américains au sujet de tout (et ici, en ce qui nous concerne, au sujet de vos dessins de couvertures), mais la critique négative n'amène rien. L'opinion publique américaine est préparée depuis longtemps à l'ère cosmique grâce à la science-fiction (il en paraissait là-bas dès 1930). On ne peut pas en dire autant de l'homme de la rue chez nous, puisque les collègues de votre correspondant s'étonnent de le voir lire** Galaxie **« à son âge » ! Il n'y a pas d'âge pour s'enthousiasmer pour quelque chose. Celui qui n'est plus capable de cela doit avoir une vie bien triste.**

Monsieur Michel ALTOUNIAN
NICE

(Nous espérons avec notre correspondant que le réflexe de « l'amateur de SF honteux » n'est qu'une tare isolée. Si on en souffre, en tout cas, il vaut mieux se borner à lire *Le Monde* et *La Vie Financière*.)

⁂

Ayant suivi depuis le n° 1 votre revue, je tiens à vous dire que j'y constate un progrès constant. Dans les derniers numéros, en particulier, aucun texte ne m'a déçu. Progrès également sur les couvertures, avec un sommet : celle du n° 10 (illustrant Le Prince des Etoiles**), à la fois inquiétante et belle. Emsh me semble être le meilleur dessinateur avec Finlay. Parmi vos auteurs, à part les grands noms, j'apprécie particulièrement Keith Laumer et Jack Sharkey, qui me semblent être les deux révélations les plus intéressantes de votre nouvelle édition, et dont j'espère que vous continuerez à les publier régulièrement.** Le Prince des Etoiles **de Vance m'a paru moins percutant que** Les Récifs de l'Espace, **mais il contient quand même tous les ingrédients propres à satisfaire l'amateur de science-fiction, et j'ai été heureux de les y retrouver. Pour terminer, je voudrais davantage de Sheckley, si du moins il écrit toujours, et j'espère que vous n'abandonnerez pas votre**

formule de romans à suivre. La paresse des éditeurs est telle que l'état de famine de l'amateur de SF est en train de le faire complètement dépérir. Il faut donc bien que, grâce à vous, on ait au moins un bon roman de temps en temps à se mettre sous la dent. Mais qu'attendez-vous pour lancer aussi des romans complets en numéros spéciaux ?

Monsieur Henri MICHAUX
VERSAILLES

(Sharkey et Laumer reviendront. Sheckley aussi, d'ailleurs ; mais il est exact qu'il écrit moins de nouvelles, car dans tous les pays il faut bien qu'un écrivain vive, et malheureusement pas toujours en écrivant seulement de la science-fiction. En tout cas, nous avons deux courts romans de lui, inédits, à paraître dans l'avenir.)

Au prochain sommaire de "Fiction"

A un moment où certains esprits étriqués s'évertuent à prétendre que l'actualité spatiale tue la science-fiction, il est bon que celle-ci témoigne de sa vitalité, et prouve qu'elle conserve intactes ses facultés prévisionnelles, son don d'extrapoler l'imaginaire à partir du réel. De cette démonstration, un exemple significatif est offert par le long récit de **JAMES E. GUNN** que FICTION publiera le mois prochain, sous le titre **Voir Mars et mourir.** Il y avait longtemps que l'exploration de l'espace, dans sa réalité psychologique, n'avait été présentée par une œuvre romanesque avec autant de force de conviction.

Autre texte à remarquer dans ce numéro : **Les quatre fantômes de « Hamlet »,** une nouvelle œuvre de **FRITZ LEIBER,** où une troupe théâtrale se voit hantée par le fantôme de Shakespeare (pas moins !).

Ce sommaire sera d'ailleurs brillant, puisque vous y rencontrerez encore plusieurs autres écrivains de choix : **ISAAC ASIMOV,** avec **Souvenir perdu ; ARTHUR C. CLARKE,** avec **Casanova cosmique ; JACK SHARKEY,** avec **La machine assassinée ; THOMAS OWEN,** avec **La dame de Saint-Pétersbourg** ; etc.

Ce numéro paraîtra le 26 mai.

REFERENDUM SUR LE Nº 14

1. **Ce numéro vous a-t-il plu ?**

   OUI NON

2. **Avez-vous aimé le dessin de couverture ?**

   OUI NON

3. **Citez par ordre de préférence les trois récits que vous avez aimés le mieux :**

   1. ....
   2. ....
   3. ....

4. **Préférez-vous les courts romans complets en un seul numéro ou les romans plus longs à suivre sur plusieurs numéros ?**

....

....

NOM : ....

ADRESSE : ....

Nous vous remercions, en répondant à ce questionnaire, de nous aider à édifier nos futurs sommaires.

Si vous avez aimé ce numéro, conseillez-en l'achat à un ami qui ignore notre revue

Dépôt légal : 2me trimestre 1965 — Le Gérant : M. Renault.
Imprimerie Riccobono - Draguignan (Var)

REFERENDUM SUR LE Nº 14

1. Ce numéro vous a-t-il plu ?

OUI | NON

2. Avez-vous aimé le dessin de couverture ?

OUI | NON

3. Citez par ordre de préférence les trois récits que vous avez aimés le mieux :

1. ....
2. ....
3. ....

4. Préférez-vous les courts romans complets en un seul numéro ou les romans plus longs à suivre sur plusieurs numéros ?

....

....

NOM : ....

ADRESSE : ....

Nous vous remercions, en répondant à ce questionnaire, de nous aider à édifier nos futurs sommaires.

Si vous avez aimé ce numéro, conseillez-en l'achat à un ami qui ignore notre revue

Dépôt légal : 2me trimestre 1965 — Le Gérant : M. RENAULT.
Imprimerie Riccobono - Draguignan (Var)